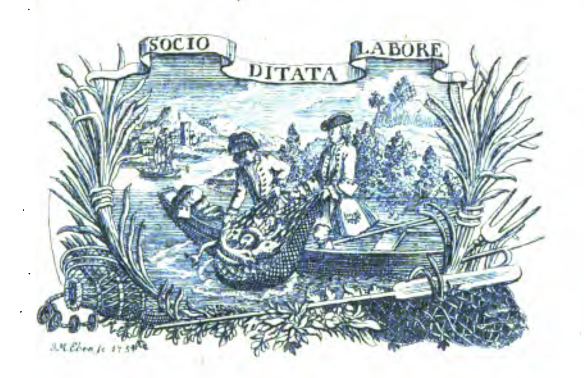


LETTRES

D'OSMAN.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée d'un Sommaire à chaque Lettre, & d'une Table.



A CONSTANTINOPLE.

M. DCC. LVI.

PRÉFACE.

J'Ai rompu avec ce qu'on appelle le grand monde. Je ne ſuis ni riche, ni fat, ni impie, ni méchant ; étois-je fait pour lui ?

Renfermé dans un petit cercle d'amis, je ne les vois jamais aſſez ; je trouve dans leur ſociété des leçons dictées par la ſageſſe, que l'agrément aſſaiſonne. Le ſoin de m'en faire aimer, & de mériter l'eſtime générale, eſt dans ma retraite le premier de mes ſoins.

Le déſir de me rendre un jour utile à ma Patrie,

m'a inſpiré le gout de l'étude. Ce gout me défend contre l'ennui; & lorſque le genre de travail que je me ſuis choiſi, me laiſſe quelques loiſirs, je les remplis en m'amuſant à des occupations moins ſérieuſes.

C'eſt dans un de ces inſtans que j'ai conçu l'idée d'arranger le recueil de mes Lettres. Je leur ai conſervé quelque choſe de leur habillement oriental. Si je les en avois totalement dépouillées, j'aurois peut-être trop rapproché la décoration. La parure étrangére aiguiſe la curioſité, obtient de l'indulgence, & ſemble orner ce qu'elle cache.

Je ſuis bien éloigné d'oſer dire, comme certain Diogéne moderne : *Le vrai ſuccès de cet Ouvrage eſt de me plaire.* Il m'a plu, ſans doute, puiſque je le donne au Public ; mais le Public a le droit d'en juger. Ses ſuffrages en feront le ſuccès véritable, & je n'en déciderai que ſur ſon arrêt.

Je ne connois qu'un homme qui puiſſe dire avec le Corrêge *ed io anché ſon pittore.* *

Si cet Ouvrage réuſſit, Oſman ſera bientôt inſtruit de ſon bonheur : j'y aurai quelque part ; il en ſera flat-

* Mr. de Monteſquiou, Préface de l'Eſprit des Loix.

té, & n'en deviendra peut-être encore que plus modeste & plus retenu.

S'il ne réussit pas, comme je n'en suis que l'Editeur, Osman seul aura tort; mais il en fera l'aveu sans rougir, & je puis assurer qu'il aura autant d'égards & de docilité pour la critique, que de mépris pour la satire.



LETTRES D'OSMAN.

LETTRE PREMIÉRE.

OSMAN à ZAMAR, à Conſtantinople.

Motifs de ſes Voyages.

JE pars enfin de Londres, & vais terminer en France mes voyages d'Europe. Je ne puis croire tous les prodiges que j'ai entendu raconter de cette nation, par les peuples même qui l'aiment le moins. Si ce qu'on en dit eſt vrai, c'eſt un phénoméne qui mérite d'être vu avec l'attention d'un Philoſophe. Que ne puis-je y porter un eſprit plus libre! mais je jette encore des regards douloureux vers ma Patrie; je céde, en gémiſſant, à la prudence qui m'en exile.

Après Zelmis, tu es, ſans doute, ce que j'y regrette le plus. Mes malheurs ne finiront-ils point? Je ne puis y ſonger ſans frémir. Cette réflexion m'accable, & ſouvent rien ne peut m'en diſtraire. Si quelque choſe y devoit réuſſir, ce ſeroit la vie que je méne. Sans ceſſe environné d'objets inconnus, de points de vue toujours nouveaux & toujours intereſſans, rien ne ſeroit plus propre à faire diverſion aux chagrins, ſi ceux du cœur n'avoient des modifications qui n'appartiennent qu'à lui.

Je croyois tirer plus de fruit du ſacrifice que vous avez exigé de moi l'un & l'autre. Sans vous je braverois encore les dangers que je fuis. O barbare Patrie! mon zéle pour toi me coute ma liberté & le bonheur le plus néceſſaire à mon exiſtence!

Pardonne, cher Zamar, les plaintes d'un malheureux ſéparé de toi que tu honores de ton eſtime & de ta tendreſſe. Ces ſentimens me rendent plus d'éclat que je n'en ai perdu. Tu me fais entrevoir le terme de mes infortunes : je n'enviſage dans cet eſpoir que le plaiſir de me rejoindre à Zelmis, & d'être rendu à tes embraſſe-

mens. L'abſence n'aura point relâché des nœuds formés par la vertu.

Pendant mon ſéjour ici, je te ferai part des événemens & de mes obſervations. Mon unique reſſource eſt de commercer avec toi. Néglige mes affaires, plutôt que de me négliger moi-même; mes plus chers interêts ſont dans ton cœur.

Vois aſſidûment Zelmis, conſole-la, parle-lui ſouvent de moi, peins-lui l'excès de ma tendreſſe. Zelmis eſt vertueuſe; mais ſi elle ceſſoit de m'aimer.... Oh! Ciel!... Adieu, Zamar.

De Londres, le 15 de Rhebiah, II. 1745.

LETTRE II.

OSMAN au même, à Conſtantinople.

Utilité des Langues étrangéres.

JE rens grace intérieurement tous les jours, à l'eſclave qui occupa notre enfance, de l'étude des Langues de l'Europe. Un Ange favorable lui en ſuggéra l'idée, & nous en inſpira le gout; l'opulence & la liberté furent le prix de ſes ſoins; mais il nous donna

plus qu'il ne reçut. Il ouvrit à notre esprit une carriére lumineuse, où l'utile se trouve au but, & dont l'agréable orne la route. La fortune peut en apparence mettre les hommes de niveau ; mais la vertu les distingue, & le mérite les place. Or je pense que la vertu ne reçoit un culte fidéle que des ames éclairées qui sentent ses avantages. L'ignorance & la sottise prennent au contraire le change dans les occasions séduisantes ou délicates, & ce danger n'est que trop fréquent.

Notre esclave nous a mis en société avec toutes les nations policées de l'univers. Nous commerçons avec les grands hommes de notre siécle, & même avec ceux de l'antiquité. Quelle ressource, mon cher Zamar, pour former son cœur, son esprit & son gout ! Les traductions n'en dédommagent pas. Les meilleures altérent leur original ; la différence des génies & des idiômes laissent toujours aux traducteurs un caractére de servitude, qui flétrit les beautés de l'Ouvrage. J'ai peine à comprendre qu'il y ait des hommes assez modestes pour embrasser ce genre de travail. C'est s'exposer toujours à la comparaison, avec la certitude d'y perdre.

A Paris, le 20 de Giomada, I. 1745.

LETTRE III.

Osman au même, à Conſtantinople.

Différentes eſpéces de réputations : ce qui conſtitue le grand homme.

J'Allai ces jours paſſés à un ſpectacle qu'on appelle l'Opéra ; je t'avoue, Zamar, que dans le premier moment je crus être tranſporté dans ces ſiécles de féerie, où les enchantemens ne coutoient qu'un coup de baguette. Je n'ai jamais rien vu qui faſſe une illuſion ſi forte & ſi délicieuſe. Lorſque je revins un peu de mon étonnement, je jettai quelques regards ſur ceux dont j'étois environné ; mais occupé d'un ſpectacle qui ſéduiſoit à la fois preſque tous mes ſens, je ne pus lui dérober long-tems mon attention. Quand il fut fini, je demandai à mon conducteur quel étoit le vieillard près de qui j'avois été placé, auquel on avoit marqué tant d'égards ? C'eſt, me dit-il, un homme célébre dans la litterature, qui a toujours joui de la meilleure réputation, & n'a jamais employé ſon eſprit & ſes talens qu'aux choſes utiles ou

agréables. Il a préféré la gloire de méprifer les traits de la fatire, au fol orgueil d'y répondre : auffi a-t'il des admirateurs & des envieux, mais il n'a point d'ennemis.

Quel eft, demandai-je encore, celui qui eft arrivé, fuivi d'une cour affez nombreufe, dont le regard, naturellement fier, devient fi doux quand on lui parle, & fi tendre lorfqu'il s'arrête fur les femmes ? C'eft, me répondit-il, un de nos Généraux qui s'eft aquis, quoiqu'étranger, la plus grande réputation parmi nous. Il aime la France, comme fi elle avoit l'honneur d'être fa Patrie, & cette nation qui lui doit beaucoup, le chérit & l'admire, comme s'il étoit né dans fon fein.

Expliquez-moi, je vous prie, ajoutai-je, quelle différence vous admettez entre la meilleure & la plus grande réputation. Eft-ce que tout cela chez vous ne caractérife pas le grand homme ? Point du tout, me repliqua-t'il ; fouvent elles ne vont point enfemble, & l'on peut mériter l'une ou l'autre, fans être un grand homme.

La bonne réputation s'aquiert par la pratique des vertus morales ; on fe rend fameux par de grandes actions, aux-

quelles les événemens imprévus ont quelquefois plus de part que le mérite. On se rend célébre par ses talens dans les arts & dans les sciences. On se rend illustre par son génie, aidé des circonstances qui le développent & le placent; mais on n'obtient le titre de grand homme qu'en réunissant à toutes les vertus morales, un génie vif & perçant, qui conçoit de grandes idées, & ne raccourcit pas ses vues sur des projets vagues, un esprit de conduite sans esclavage, un esprit de détail sans minucie, & une justesse d'esprit sans chicane, assemblage très-rare.

Il est plusieurs routes qui ménent à la célébrité; il en est quelques-unes qui conduisent à l'illustration; il n'est qu'un moyen d'être un grand homme, c'est de savoir vaincre l'adversité & soi-même.

Mais pourquoi, lui dis-je, est-il si peu de grands hommes, selon votre définition, depuis plusieurs siécles, tandis que l'histoire ancienne en offre un si grand nombre dans les Républiques Gréques & Romaines? Est-ce un vice des différentes formes de gouvernement, ou bien un dépérissement de la nature? Ni l'un, ni l'autre, reprit-il.

La nature ſe modifie diverſement; mais c'eſt une erreur de croire qu'elle dépériſſe : c'en eſt encore une aſſez généralement reçue, de penſer que l'Etat Républicain puiſſe ſeul former de grands hommes. Nous avons des Républiques en Europe, ſans qu'il y ait paru des perſonnages comparables à ceux de l'antiquité : il n'y a que le deſpotiſme, qui certainement les étouffe dès le berceau. Ce gouvernement eſt l'ouvrage de la férocité, de l'ignorance, & peut-être du climat ſous lequel il s'introduit. La crainte y peut faire naître la valeur, des eſclaves bravent un péril douteux, pour éviter un châtiment aſſuré; mais cette eſpéce de courage eſt aveugle & farouche.

Les ſiécles de la barbarie expirante aménent les grands hommes. Les ſiécles de la politeſſe & du gout, qui les ſuivent immédiatement, aménent les grands génies, & preſque toujours voient diſparoître les grands hommes.

Par exemple, dans les premiers tems de la République Romaine, on vit des Horaces, des Scévolas, des Lucréces; mais les ſeconds virent naître les Camilles, les Regulus, les Fabius, les Scipions. Céſar ferma la porte aux grands

hommes, ſon ſucceſſeur l'ouvrit aux grands génies.

Il n'eût tenu qu'à Céſar d'être un grand homme. Il n'avoit qu'à préférer la gloire d'être plus vertueux que Brutus, à celle d'être plus puiſſant que Pompée.

Dans les ſiécles modernes Henri IV. fut un grand Capitaine & un bon Roi; Richelieu & Albéroni furent de grands Miniſtres; Condé fut un grand Général; Victor Amédée un grand Politique; Louis XIV. un grand Roi, qui forma de bons Généraux, de bons Miniſtres & des gens célébres; Cromwel fut un grand ſcélerat; Charles XII. ne fut qu'un homme extraordinaire; Pierre Alexiowitz fut un grand Monarque, & preſqu'un grand homme.

A Paris, le 17 *de Giomada, II.* 1745.

LETTRE IV.

Osman au même, à Conſtantinople.

Inſolence & fatuité des Financiers.

UN de mes amis me propoſa l'autre jour de me préſenter dans une maiſon, où ſe raſſembloit ſouvent la

meilleure & la plus nombreuſe compagnie de Paris. Je lui demandai le nom & l'état du maître de cette maiſon, pour y conformer le ton que j'y prendrois. C'eſt, me dit-il, à vous parler vrai, un homme plus heureux qu'illuſtre : ſa naiſſance eſt obſcure, ſon mérite eſt médiocre; mais ſa fortune eſt conſidérable, & ſes talens pour l'accroître ſont ſupérieurs. Il a fait ſon chemin dans la finance, comme le feroit dans le ſervice un ſimple ſoldat qui deviendroit Officier-Général. Sa porte n'eſt plus ouverte aux protecteurs qui lui procurerent le premier dégré de ſon opulence; mais ſa table l'eſt à toute la cour à laquelle il tient par des alliances, ou par de l'argent prêté. Sa femme décorée des tréſors qu'il poſſéde, ſe croit de niveau à la plus haute Nobleſſe : nous irons ce matin chez lui, & cet après-midi chez elle; c'eſt l'étiquette. Chacun a ſon cercle & ſes heures d'audience, juſqu'à ce que le ſoupé réuniſſe leurs courtiſans.

Nous y arrivames; à l'inſtant, un portier aſſez bruſque nous annonça par deux coups de ſiffler. Vingt caroſſes rempliſſoient déja la cour, une multitude de gens de livrée peuploit la premiére anti-chambre. Un d'eux me regardant

gardant avec une curiosité familiére, nomma mon conducteur à trois valets de chambre dans la piéce suivante, l'un desquels nous conduisit à travers d'une enfilade d'appartemens somptueusement ornés. Nous entrames enfin dans un grand cabinet, où plusieurs personnes, qu'on me dit être de la premiére qualité, & quelques Auteurs, attendoient qu'on ouvrît la porte du sanctuaire. L'idole s'y renfermoit, & n'y laissoit pénétrer qu'à son choix, & tour à tour. Une jolie femme en sortit, après avoir sollicité trois quarts d'heure, un emploi pour son mari. Elle en remercioit le Financier en le quittant; mais d'un air si déconcerté, que nous doutames, à la fin d'un si long tête-à-tête, lequel des deux étoit dans le cas de la reconnoissance. Il la reconduisit quelques pas avec gravité, jetta un coup d'œil sur le cercle, l'honora d'une demi révérence, rentra dans son tabernacle, & nous fit avertir que nous pouvions l'y suivre. Il nous reçut debout. Monsieur, lui dit mon conducteur, en me montrant de la main, voilà l'Etranger dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Ah! fort bien, répondit-il : qu'il me donne un mémoire, je verrai à mon

retour de Verſailles, ce qu'on pourra faire pour lui. Monſieur, lui répondis-je, bleſſé de tant d'arrogance, le rang & la fortune que j'ai dans ma Patrie, me diſpenſent d'avoir beſoin ici de votre crédit; mon ſeul projet étoit de vous connoître, & le voilà rempli. Monſieur, repliqua-t'il, d'un ton plus careſſant qui m'arrêta, ſi je n'ai pas l'avantage de vous être utile, que j'aie du moins celui de vous cultiver quelquefois : notre ami commun vous engagera de voir Madame de ***, & vous nous ferez l'honneur de reſter ce ſoir à ſouper.

Cette eſpéce d'amende honorable, que ma fierté arrachoit à ſon orgueil, nous rapprocha un peu. J'obtins la faveur du fauteuil; je ſus en vingt minutes, ce qu'il avoit de terres titrées, de chevaux & de chiens. Je pris enfin congé de lui après avoir entendu l'éloge de ſon cuiſinier.

Si tous les Fermiers du Roi de France étoient de cette ſorte, on pourroit les comparer à des mines; car ce ſeroient des veines de terre enrichies d'or.

A Paris, le 27 *de Giomada II.* 1745.

LETTRE V.

Osman au même, à Conſtantinople.

Platte indolence & ſotte vanité d'une femme de Financier.

JE ne croyois pas qu'il fût poſſible d'avoir des airs plus importans & plus ridicules que ceux de Monſieur de ***; mais les femmes ſavent atteindre le dernier période de tout ce qu'elles entreprennent. La ſienne avec des diſpoſitions naturelles, s'eſt encore fait une étude de perfectionner les moyens de déplaire. Tout le monde convient de ſes ſuccès, à cet égard perſonne ne l'en inſtruit, & rien ne les interrompt.

On auroit tort d'envier ſa fortune, c'eſt ſon unique reſſource pour échapper au néant; l'adverſité l'y rameneroit.

Son opulence raſſemble autour d'elle des objets agréables, qui la dérobent à l'attention du Public, & peut-être à ſon mépris.

J'allai le même jour chez elle avec mon ami. Le même cérémonial pour pénétrer dans l'appartement de ſon mari, s'obſerve dans le ſien. Vingt bougies

éclairoient le salon superbe où l'on nous reçut. Je fus d'abord conduit vers une chaise longue, où je démêlai à travers plusieurs oreillers différens, une petite masse informe, qu'on me dit être la maîtresse de la maison. Je la saluai; mais sans se déplacer, sans jetter même les yeux sur moi, elle ne m'accorda qu'un sourire grimacé : sur cette faveur on m'assura que je débutois avantageusement. Elle continua d'écouter, avec une indolence dédaigneusement affectée, les fadeurs excessives que lui prodiguoient cinq ou six petits-maîtres de la Cour. Le Financier paie, à ce qu'on assure, leurs dettes & leurs Régimens, tandis que sa femme se réserve le détail des équipages de quelques-uns, qui se sacrifient pour leurs créanciers.

La conversation devint générale. On raisonna profondément sur une mode nouvelle que Madame de *** prétendoit faire réussir, & qui achevoit de la défigurer. L'histoire du jour qui deshonoroit deux femmes de qualité, fut racontée dans toutes ses circonstances, & ornée des réflexions les plus outrageantes. J'étois revolté des propos, de la figure, de la navette & de la corbeille de Madame de *** au point d'ê-

tre prêt à sortir sans avoir ouvert la bouche, lorsqu'on annonça la Duchesse D.... Je voulus voir quels égards son rang obtiendroit; mais l'impérieuse Financiére sentit judicieusement qu'une Duchesse y renonçoit, en se liant avec elle, & traita celle-ci avec la confiance de l'égalité. Ah! dit-elle, cela est affreux; nous allons à l'Opéra, & je ne suis pas encore habillée; mais nous arriverons au premier acte: la Comtesse de *** m'attend à ma petite loge. Permettez-vous, Madame la Duchesse, ajouta-t'elle d'un ton trainé, que je sonne mes femmes, & qu'on me donne ma chemise? Elle n'attendit pas la permission; trois femmes de chambre arriverent, & n'oublierent pas l'écrain.... Mais, non, je ne veux que mes petites pierreries... Etes-vous foles, dit-elle? Irai-je avec ma migraine, m'assommer la tête de diamans? Sur cela je remarquai que la Duchesse en avoit fort peu, & j'appris ensuite, qu'elle avoit ce jour-là tous les siens.

Je laissai finir la toilette, qu'elle auroit dû faire à l'écart, autant par amour propre, que par bienséance. Vous vous en allez, me cria-t'elle,.... que ne restez-vous? Il me viendra du monde...

J'aurai la Marquiſe de..., vous ferez ſa partie, en attendant que nous revenions de l'Opéra. Je refuſai, en ſuppoſant un engagement, pour n'être plus excédé des prétentions de la finance, & de l'humiliation de la nobleſſe.

De Paris, le 12 *de Regeb*, 1745.

LETTRE VI.

OSMAN au même, à Conſtantinople.

Candeur, affabilité de l'homme de mérite.

HE bien! que penſez-vous de notre Plutus, me dit cet ami qui m'avoit préſenté chez le Financier, dont je te parlois dans mes derniéres lettres? Ah! Dieux, lui dis-je, quel homme, ou plutôt quel mélange de baſſeſſe, de ridicules & d'impertinence! Il me rappelle celui qui conduiſoit certain Philoſophe dans ſes appartemens, pour lui en faire admirer la magnificence. Le Philoſophe indigné de tant d'orgueil, lui cracha au viſage : Pardonnez-moi, dit-il à ce riche déconcerté; mais de toutes les choſes que je vois ici, vous me paroiſſez la moins précieuſe. Vous

avez raiſon, me répondit mon ami; mais je veux vous dédommager aujourd'hui, pour me raccommoder avec vous: ſuivez-moi ſeulement.

Nous entrames dans une maiſon aſſez belle; l'ordre & le gout y avoient placé les ornemens; tout annonçoit aux yeux la noble ſimplicité du maître; des domeſtiques empreſſés en annonçoient auſſi la douceur & la politeſſe. Nous deſcendimes dans le jardin, où nous le trouvames entouré d'une foule de jeunes gens; en les inſtruiſant, il les amuſoit; eux, à leur tour, pénétrés de vénération & de tendreſſe pour lui, cherchoient à le divertir, par des plaiſanteries innocentes & naïves, ſans s'écarter du ton de reſpect; ils me parurent même l'accorder à ſon mérite & à ſes actions, encore plus qu'à ſon âge.

Je ſentis en moi un mouvement inconnu que ſon aſpect fit naître. Son viſage eſt ſerein; la joie douce qui l'anime, peint la tranquilité de ſon ame. La vertu eſt dans ſon cœur, la vérité la porte ſur ſes lévres. Il nous fit l'accueil le plus gracieux. Après quelques propos d'uſage, la converſation recommença: on lui fit pluſieurs queſtions; quelles qu'elles fuſſent, il y répondit

toujours ſagement, ſans en paroître importuné; plein de ſens & de raiſon, il ne parla guères; mais dit beaucoup en peu de mots.

Je l'écoutois avec cette avidité que produit l'admiration; je croyois entendre la ſageſſe même. Quel eſt cet homme, dis-je à mon ami d'un air ému? Sous l'empire du paganiſme, je le prendrois pour un Dieu. Cette opinion ſeroit pardonnable, me répondit-il; ceux auxquels l'antiquité érigea des temples, les mériterent moins que lui. C'eſt un des principaux Officiers du Roi, l'Etat lui a des obligations infinies. Ce grand homme réunit à toutes les vertus morales, la valeur la plus intrépide, les talens les plus ſupérieurs pour la guerre, la ſcience la plus profonde, & la plus grande modeſtie. Soumis & fidéle à notre Religion, il en ſuit les préceptes ſans affectation; il ne laiſſe échapper aucun inſtant, aucun moyen d'exercer la bonté de ſon cœur. Je l'ai vu gémir pluſieurs fois de la quantité d'hommes, que la ſupériorité de ſon art avoit fait périr à la guerre. Il remplit les devoirs de la ſociété avec exactitude, jamais avec contrainte. Toujours prêt à pardonner les torts qu'on oſe avoir avec

lui, il n'en fait avoir avec perſonne; il n'écoute que ſon indulgence pour les autres & ſa ſévérité pour lui-même. La probité & la vérité lui ſont plus cheres que la vie; il leur a ſacrifié ſa fortune & ſon ambition.

Ah! Dieux, m'écriai-je, eſt-il poſſible qu'un être ſi parfait ſoit aſſujetti au terme fatal de la vie humaine? Sans doute, ajoutai-je, il a été bien recompenſé? Point du tout, me répondit-il. Peu courtiſan, il n'a jamais rien demandé pour lui, & on ne lui a donné qu'une partie de ce qu'il méritoit, lorſque les circonſtances l'ont rendu néceſſaire. On a laiſſé aux hommages qu'il reçoit du Public, & à ſa propre ſatisfaction, le ſoin de le dédommager. Pardonnez-moi toutes mes queſtions, repris-je encore; mais dites-moi qui ſont les deux jeunes gens ſur leſquels il s'appuie? Ce ſont, me répondit-il, ſes deux fils. L'aîné ſuit la même carriére; à l'aide de ſes inſtructions & de ſon mérite perſonnel, il eſt parvenu au même grade, il obtiendra vraiſemblablement la dignité dûe & ravie à ſon illuſtre pere, & dont la France doit regretter de ne l'avoir pas décoré. Le cadet eſt beaucoup moins avancé, quoiqu'auſſi digne de l'être. Ils

marchent tous deux dans le chemin de l'honneur & de la vertu, ſur les traces de celui qui leur donna le jour.

Tel eſt l'homme chez lequel je fus conduit. Je crus voir en lui les Camilles, les Fabius, les Philopœmens, &c. ou plutôt le modéle de ces Héros Grecs & Romains, qui ſe dévouerent pour leur Patrie. Je le cultive avec aſſiduité; il me tient lieu ici de mon cher Zamar. Cet homme reſpectable eſt le ſeul qui te reſſemble; il devient encore plus cher à mon cœur par l'image qu'il m'offre des vertus du tien.

De Paris, le 17 *de Regeb*, 1745.

LETTRE VII.

Zamar à Osman, à Paris.

Jalouſie & inquiétude d'une amitié délicate & d'une amour tendre.

JE ne ſais ſi la délicateſſe de ſentiment eſt un mal épidémique; mais à force d'entendre Zelmis s'allarmer ſur ton compte, il me prend envie d'être inquiet de ta conſtance. L'amitié n'eſt guères plus à l'abri de la jalouſie que l'amour même. Ma ſœur craint le ſéduc-

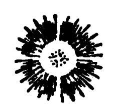
tion des Françoises, & moi je ne suis pas tranquile sur l'agrément des François. Nous voulons l'un & l'autre partager & remplir ton cœur. A peine arrives-tu à Paris, que tu prodigues déja le titre d'ami à celui qui te présente dans le monde. Tu m'objecteras, peut-être, que le nombre des amis ne se doit pas fixer; que tant que l'on rencontre des gens estimables qui plaisent, il est permis de se les attacher : d'accord. Mais il faut le tems & le soin de les examiner, pour ne pas être la dupe des dehors; & je désire que tu nous sois rendu assez tôt, pour n'avoir plus de concurrence à redouter.

Si tu trouvois à l'examen quelques gens qui valussent mieux que moi, du moins je te défie d'en connoître jamais qui t'aiment davantage. Nous voyageons, pour ainsi dire, à ta suite, & Zelmis est mon guide. A mesure que tu changes de Pays, nous changeons nos lectures, pour avoir sous les yeux l'histoire de celui que tu habites. Cette ingénieuse occupation te prouve la tendresse de ma sœur. C'est elle qui en eut la premiére idée; elle imagine marcher en quelque façon, sur tes pas. Elle observe, avec attention, le génie & les

mœurs des peuples que tu vois de plus près, pour pénétrer ce qu'elle en doit espérer, ou craindre à ton égard.

L'Histoire de France, les Anecdotes, les Romans même occupent à présent notre curiosité & nos loisirs. L'Ambassadeur de cette Cour m'a prêté plusieurs ouvrages des Auteurs modernes, qui ne m'éblouissent pas. Un faux brillant me paroit y dominer, & fatigue plus qu'il n'amuse. Adieu, mon cher Osman, écris-nous beaucoup; tes descriptions nous instruisent fort bien des ridicules qui te frappent; il nous sembloit voir ton Financier & sa femme. Je t'envoie une lettre de Zelmis, qui ne veut plus se servir que de la Langue que tu parles à présent. Je travaille à ton retour, & je compte l'obtenir bientôt. C'est mon propre bonheur que je sollicite, ainsi ne doute pas de mon activité.

De Constantinople, le 13 *de Doulkadah*, 1745.



LETTRE VIII.

OSMAN à ZAMAR à Conſtantinople.

Combien les ſollicitudes de l'amour & de l'amitié flattent celui qui en eſt l'objet : avec quel timide empreſſement on recherche l'amitié d'un homme de mérite.

JE reconnois ton cœur, & celui de Zelmis dans le choix délicat de vos occupations pendant mon abſence. Qu'il m'eſt doux d'imaginer que les beaux yeux de ta ſœur s'arrêtent ſur la carte du Pays que j'habite, & que le hazard les conduit, peut-être, ſur l'endroit même où je ſuis dans le moment que je m'occupe d'elle, que je l'adore, que je la regrette, que mon ame vole & franchit, pour ainſi dire, l'eſpace qui nous ſépare ! Ce commerce idéal ſemble nous rapprocher, & cette illuſion prend quelquefois tant d'empire ſur mes ſens, qu'il m'arrive de vous parler à tous deux comme ſi vous pouviez m'entendre. Raphi en a été le témoin, je vous le renvoie, & je l'en atteſte. Demandez-lui, l'un & l'autre, à quel point vous m'êtes chers, & s'il eſt quelque

concurrence que vous puissiez craindre dans l'univers.

J'avoue que je connois ici quelques gens d'un mérite supérieur, auxquels je rens justice. Je voudrois même que ma Patrie fût la leur, ou que la leur fût la nôtre, pour les réunir à toi.

Par exemple, l'Auteur du livre que Raphi te remettra de ma part, est un de mes Héros. Tu jugeras de son génie par son ouvrage. Il t'étonnera, & te plaira d'autant mieux, que tu viens de lire l'Histoire de France, par Daniel ou par Mezeray; l'Abrégé chronologique que je t'envoie, réduit en deux petits volumes, avec plus d'ordre, plus de netteté, plus de gout, plus d'érudition & plus de vérité, tout ce que ces deux Historiens ont écrit sur la Monarchie Françoise.

Conçois-tu le travail immense dont cet Abrégé est le fruit? N'est-ce pas un chef-d'œuvre d'offrir au même coup d'œil la succession des Rois, les événemens remarquables sous chaque regne, les grands hommes dans tous les genres qui s'y sont rendu fameux, les Princes de l'Europe contemporains de chaque Monarque François, l'analise des interêts qu'ils ont eu à démêler en-

ſemble, & des réflexions critiques & morales, toujours juſtes, toujours fines & toujours élégantes?

On a comparé judicieuſement cet ouvrage au bouclier d'Enée. On diroit que les ſujets qu'il renferme, devroient occuper un eſpace infini; cependant ils ſont ſerrés & diſtincts avec une préciſion incroyable. Je meurs d'envie d'être connu de cet homme immortel, & je n'oſe riſquer les démarches qui pourroient me réuſſir; il m'en impoſe, il voit trop bien, & ne verroit en moi qu'un objet au-deſſous de ſon attention; tout le monde l'admire, tout le monde l'aime; mais tout le monde n'eſt pas fait pour lui plaire. Que n'a-t'il pour moi cette heureuſe prévention dont le cœur fait les premiers fraix, & qui obtient grace des lumiéres de l'eſprit!... C'eſt à ce je ne ſais quoi que j'ai dû les commencemens de ton amitié. La tendreſſe avec laquelle j'y ai répondu, a juſtifié ta bienveillance. Le même ſentiment m'aquitteroit avec lui, & tu me féliciterois de t'aſſocier quelqu'un auſſi eſtimable par ſes mœurs, auſſi aimable dans la ſociété, qu'admirable dans ſon cabinet.

De Paris, le 8 de Safar, 1745.

LETTRE IX.

OSMAN au même, à Constantinople.

Pourquoi la fortune ne favorise pas l'homme de mérite.

De grace, Monsieur, disois-je l'autre jour à un homme fort sensé, expliquez-moi pourquoi vous avez des gens de mérite qui ne sont pas employés, tandis que l'on confie quelquefois les plus grands interêts à des gens qui n'ont pas même pour eux l'esprit de conduite. Pour un peuple éclairé, cette méthode me paroit bien inconséquente. Elle l'est bien moins que vous ne pensez, me répondit-il; vous en conviendrez en réfléchissant sur le génie de cette nation. Le feu, l'inconstance & la légéreté en sont à la fois les moteurs & les agens. D'ailleurs, le nombre des emplois, quoiqu'excessif pour les forces de l'Etat, ne suffit pas au nombre des prétendans. La plus grande partie n'a que de médiocres talens pour les exercer, & quelquefois en est incapable; mais telle place est lucrative, c'est un titre suffisant pour s'y présenter. Quel-

Quelques-uns se font illusion, & croient de bonne foi la mériter. D'autres laissent à leur présomption l'art de dissimuler leur incapacité, & y réussissent.

Un emploi est prêt à vaquer; cent femmes sont aussi-tôt en campagne, & volent chez le Ministre : elles y sont l'éco perpétuel du mérite factice de leurs protégés. Des soins plus importans lui dérobent le loisir d'en faire l'examen; il les croit sur parole, & l'emploi est accordé à celui qui a fait repéter son nom par le plus grand nombre de voix imposantes.

L'homme de mérite, au contraire, ne vante jamais ses talens; il attend l'occasion de les mettre en œuvre, & l'occasion ne le cherche pas. Il a l'extérieur & le langage simple; il ne perd pas sa matinée à étudier les attitudes & les phrases du soir; il travaille beaucoup, & voit peu de monde; ses amis sont des gens de mérite comme lui, par conséquent il est peu connu. Il reste ignoré ou remis à une autre fois; cependant il n'a qu'à vivre, on sentira ce qu'il vaut; mais alors il ne pourra plus jouir de ce qu'on fera pour lui. L'Etat n'en profitera qu'un instant; l'âge l'éteint, il perd sa chaleur & son éclat : on a trop atten-

du. Il ne falloit pas le laiſſer éclipſer ſi long-tems par les faux brillans qu'on lui a préférés; mais on juge ici les hommes comme les ſots jugent les livres, ſur le titre & ſur la couverture.

A Paris, le 18 de Safar, 1746.

LETTRE X.

OSMAN au même, à Conſtantinople.

Sévérité des Loix conjugales. Cauſe de la froideur des Epoux.

TE ſouviens-tu, Zamar, combien de fois dans les délices de nos Serrails, nous nous ſommes applaudis de n'être pas nés ſous l'empire du Chriſt qui défend la pluralité des femmes? J'étois ſurpris alors que des hommes libres s'y fuſſent ſoumis. Je ne connoiſſois encore ni Zelmis, ni les peuples de l'Europe Chrétienne. Plus fidéles à la nature qu'à ce précepte, s'ils ne l'abrogent pas, ils ſavent l'éluder.

Certains de pouvoir relâcher des nœuds indiſſolubles qui les bleſſent, ils négligent de les aſſortir.

Une jeune perſonne attend ici dans une maiſon cloitrée, que ſa famille lui

choisisse un époux. Plusieurs se présentent; le plus riche ou le plus illustré obtient la préférence à ce seul titre, & n'examine à son tour que la dote ou le crédit qu'il veut aquerir. On arrange une entrevue aux parties interessées qui jugent, sans doute, au premier coup d'œil, qu'elles se conviendront, ou plutôt qui ne s'embarrassent guères de se convenir. Façon de penser, caractére, panchans, tout ce qui devroit être enfin l'objet d'une longue étude leur est mutuellement inconnu. Ils examinent seulement les étoffes, les bijoux, les équipages & le cortége; voilà sur-tout ce que la jeune personne épouse. On les enchaine à jamais l'un l'autre par des sermens solemnels; mais avant la fin de l'année ils protestent contre un engagement que leurs cœurs desavouent. L'antipatie ou le dégout ne leur laissent plus rien de commun que le nom, le rang, la fortune & la livrée.

Presque ressaisis de leur liberté, l'un vole aux pieds d'une Laïs lui en offrir l'hommage; l'autre trouve dans les soins misterieux d'un homme qui lui plait, des dédommagemens qu'elle accepte. Le Public ferme les yeux sur ces échanges; & si quelqu'imprudent

éclat les ouvre à l'époux coupable & trahi, qu'il veuille ſottement venger & divulguer l'affront fait à ſon mérite, la police du gouvernement favoriſe la deſunion réelle de ces infortunés unis en apparence. On les ſépare. Cette eſpéce de divorce les dérobe à l'ennui de vivre enſemble. Ils ne peuvent, à la vérité, diſpoſer de la foi qu'ils ſe ſont donnée; mais ils prêtent à l'amour les dépouilles de l'himen ſans inquiétude & ſans obſtacle.

Voilà l'effet des loix trop ſévéres; elles entrainent toujours des abus.

Voilà le fruit de l'interêt & de l'orgueil; ils ne font que de pompeux eſclaves.

Si l'on avoit en France le droit de ſe connoître, de ſe choiſir & de ſe quitter, il ſeroit préférable à l'uſage de nos Serrails, qui contribue parmi nous à la dépopulation.

Quelle douceur d'être tout entier à ce qu'on aime, de ſe faire un devoir de ſes plaiſirs, & un mérite de ſon bonheur! Lorſque l'eſtime introduit l'amour, du moins il ne céde ſa place qu'à l'amitié.

Deux époux unis par de pareils liens, ne ſongeroient qu'à les immortaliſer.

L'opulence & la grandeur n'en forment pas de si doux; devroit-on leur immoler sa félicité? En est-il de plus touchante, que d'adorer ce qu'on respecte, & d'en être chéri sans partage? La crainte d'un divorce permis ranimeroit, sans cesse, le désir & le soin de se plaire. La tendresse & la vertu sont nos vrais biens; je les trouve dans le cœur de ma Zelmis, & j'en suis plus touché que de ses charmes. Ah! je jure d'être heureux, quand je lui jure d'être fidéle.

De Paris, le 3 de Rhebiah, 1. 1745.

LETTRE XI.

OSMAN au même, à Constantinople.

Combien le despotisme avilit le Peuple & le Monarque.

UN simple Particulier peut ici défendre juridiquement ses droits contre son Souverain, sans craindre la mort ou la disgrace. Le Roi vient de perdre un procès contre un de ses sujets; il a daigné prendre & suivre l'avis de son Conseil. Zamar & toi, ma chere Zelmis, que n'êtes-vous en Europe! Heureuses Contrées, où les peuples suc-

cédent aux biens de leurs ayeux, où les Monarques veillent à la conservation des priviléges de l'humanité, où les loix retracent celles de la nature, & resserrent les liens de la société, où les hommes ne sont soumis qu'à des conventions dictées par la sagesse, où le riche jouit sans trouble de son opulence, où l'artisan ne dépend que de son amour pour le travail! Quelle différence dans ma Patrie!

Te souvient-il du jour qu'on agita en ta présence, si le gouvernement despotique étoit préférable au gouvernement monarchique? Toutes les voix s'éleverent en faveur du despotisme. Lâches qui flattoient ainsi un Monarque déja trop fier du joug dont il les accable. J'osai combattre des sentimens si vils, j'osai être homme, & ce fut la source de mes malheurs. Mes ennemis ont employé contre moi les armes dont je me servis pour soutenir le vœu de la nature. La liberté est un de ses bienfaits; la perte n'en sauroit être indifférente.

Mes voyages ont encore fortifié en moi une façon de penser que les préjugés ni l'éducation des Orientaux n'avoient pu détruire.

Tous les Gouvernemens d'Europe sont monarchiques ou républicains. Chez ces peuples la liberté a des bornes établies par le bon ordre, fondées sur la justice, & qui ne dépendent pas du caprice d'un seul. Le gout de la société qui regne entre eux, est la source des plaisirs, tandis que nous gémissons dans l'indolence sous le poids du despotisme, & que nous ne jouissons qu'en tremblant de la vie & de la fortune qu'un signe de notre maître peut nous arracher. Cette terreur continuelle dégrade à la fois le Souverain qui l'inspire, & les sujets qui s'y abandonnent. La crainte ne suggére que des fureurs ou des lâchetés. La puissance sous laquelle on frémit sans cesse, est une usurpation tirannique que l'orgueil projetta, que le crime fit réussir, qui se soutient par l'ignorance, & que la vertu méprise.

De Paris, le 22 de Rhebiah, I. 1746.



LETTRE XII.

Osman à Said, à Conſtantinople.

Gout des François pour les paradoxes & les ſiſtêmes.

L'Eſprit du François eſt actif, inquiet & avide d'opinions extraordinaires. On ſoutient ici des paradoxes avec tant d'art, qu'ils paroiſſent démontrés & ſubjuguent d'abord, à moins qu'on ne leur oppoſe cet eſprit d'analiſe, cette juſteſſe de raiſonnement, & cette patience rare & néceſſaire pour découvrir & combattre le ſophiſme.

Une des Academies de ce Royaume a mis en queſtion : *Si le rétabliſſement des Arts & des Sciences a contribué à épurer les mœurs.* Un génie hardi & brillant ſoutint la négative, & ſon diſcours fut couronné.

La République des Lettres allarmée du coup qu'il lui porte, s'irrite, écrit; tous les Journaux ſont remplis de réponſes. Cependant l'Auteur fait tête à l'orage, ſe défend de tous côtés avec le même feu, la même audace, & preſque le même ſuccès. S'il perſuadoit ce qu'il

ſemble prouver, il replongeroit l'Europe dans l'ignorance; & cette ſinguliére révolution ſeroit l'ouvrage d'un ſavant même.

Que penſes-tu, Said, d'une nation qui applaudit à ceux qui prêtent les couleurs du vrai aux choſes ſenſiblement fauſſes, & chez laquelle la vérité devient problématique? Ne la croirois-tu pas d'un commerce dangereux, & ſans ceſſe diviſée par différens ſiſtêmes? Point du tout. Vingt ſavans diſputeroient un ſiécle ſans qu'elle y prît d'autre interêt que celui qu'inſpire un combat de gladiateurs, où le victorieux n'obtient que des ſuffrages.

Il n'en eſt pas de même en matiére de Religion; un mot différenment interprété, deſunit tout-à-coup la moitié du Royaume; chacun prend parti dans la guerre ſainte. Les ſages efforts du gouvernement peuvent à peine refermer les bleſſures réciproques, & le pouvoir du tems n'en efface pas les cicatrices. Les annales du ſiécle dernier fourniſſent des exemples terribles de ces ſortes d'incendies, & l'Etat gémit encore du mal & du remède.

De Paris, le 10 *de Rhebiah, II.* 1746.

LETTRE XIII.

OSMAN à ZAMAR, à Conſtantinople.

Gout des François pour l'importance.

On accuſe les François d'un amour-propre exceſſif, parce qu'ils ſacrifient tout à ce qu'ils appellent repréſenter. Je ne ſuis pas de cet avis; il me ſemble, au contraire, que c'eſt plutôt de leur part une ſorte de modeſtie, & même un aveu de l'inſuffiſance de leur mérite, pour obtenir la conſidération qu'ils ambitionnent. Cependant ce déſir y ſeroit un acheminement s'il étoit bien dirigé; ils ne ſe trompent que dans les moyens d'y réuſſir. Ils ne peuvent convaincre, ils veulent éblouir. Ils eſpérent ſauver leur foibleſſe & leurs ridicules à la faveur de la viteſſe de leurs chevaux, & de l'éclat des paillettes répandues ſur leurs habits.

Ce ſont des Comédiens qui jouent continuellement ſur le vaſte théâtre du monde. Qu'arrive-t'il? La piéce finit, ſouvent ſifflée; les acteurs ſe deshabillent; Hermione ſe retrouve Mademoiſelle de la Caverne, & Pyrrhus n'eſt plus que l'infortuné Bagotin.

Le premier de Giommada, I. 1746.

LETTRE XIV.

OSMAN à GIAFFAR, Aga des Janniſſaires, à la Porte.

Utilité de la Marine. Défaut & embarras des grandes Armées.

SI le Roi de France avoit plus de vaiſſeaux & moins de troupes, il ſeroit lui ſeul plus riche & plus formidable que tous les autres Potentats de l'Europe réunis. Avec plus de vaiſſeaux, il ſe rendroit le maître de la mer, le commerce de ſon Royaume ſeroit plus étendu, & il s'empareroit, en peu de tems, de celui que les Puiſſances maritimes lui enlévent.

Avec moins de troupes, il pourroit leur donner une ſolde plus conſidérable : elles ſeroient mieux diſciplinées, mieux choiſies ; il lui en couteroit moins, & il ſeroit mieux ſervi.

Les Généraux ſentiroient la néceſſité d'apprendre la guerre, pour ſuppléer par leur habileté, au nombre ſupérieur de leurs ennemis ; & les ſoldats auroient en eux une confiance méritée.

Le Roi auroit de petites armées qui

feroient de grandes chofes; au lieu que ces armées nombreufes coutent beaucoup, dépeuplent l'Etat, ne peuvent avoir le même nerf, & n'ont guères d'autres fuccès que de ravager bien du Pays.

Un Général qui commande une grande armée, fe livre à la confiance qu'il prend dans fes forces avec trop de fécurité. Il fait des fautes par ignorance, par témérité, ou par diftraction. Il hazarde beaucoup, fans fe donner fouvent la peine de combiner fes opérations, & il eft tout étonné à la fin de la partie d'avoir perdu, ou du moins de n'avoir rien gagné.

Celui, au contraire, qui commande une petite armée, fent qu'il n'a rien à perdre. Il eft attentif, il profite de tout, il joue ferré, combine tous fes coups, & gagne prefque toujours à la fin du jeu.

Il eft peu de terrains fur lefquels on puiffe faire combattre plus de cinquante mille hommes de chaque côté en bataille rangée. Il eft peu d'affaires où cinquante mille hommes aient combattu des deux côtés. A quoi fert-il donc d'avoir plus de cent mille fpectateurs inutiles qui ne font qu'embarraffer le refte de la campagne pour les marches, les fubfiftan-

ces, les équipages, & deviennent un obstacle de plus aux projets des Généraux?

Les Etats d'Allemagne, ennemis ordinaires de la France, ont beaucoup plus d'hommes qu'elle: lever contr'eux de grosses armées, c'est les mettre à portée de profiter de leurs avantages; mais, dit-on, en les obligeant d'avoir tant de troupes sur pied, on les épuise d'argent, & la France de ce côté-là leur est supérieure. J'y consens; mais elle perd des hommes dont elle a peu; des hommes sont de l'argent pour tout Etat, des hommes pour celui-ci sont quelque chose de plus.

Une nation est comme le corps humain. Le peuple est le sang, l'argent est le régime. Il faut épargner l'un & régler l'autre, pour le conserver sain & robuste.

A Paris, le 12 de Giommada, I. 1746.



LETTRE XV.

OSMAN à ZAMAR, à Constantinople.

Comparaison qu'il faut faire pour être heureux.

C'Est une maxime assez généralement reçue, mon cher Zamar, que pour être heureux, il ne faut jamais regarder qu'au dessous de soi. Je la crois dangereuse pour la société, & fort inutile à ceux qui la mettent en pratique. Elle doit absorber l'ambition, & je ne vois pas ce qu'on y peut gagner pour l'interêt personnel.

Celui qui se croit malheureux dans sa position, apperçoit dans celle d'un autre au-dessus de lui, des secours & de l'appui contre son infortune. Il voit dans le lointain des hommes qui ont la puissance de faire du bien, auxquels il peut en supposer la volonté; sentiment qui honore l'humanité, & qui devroit en être inséparable.

S'il raccourcit ses regards sur les conditions plus rapprochées de la sienne, quoique supérieures encore, il voit en elles l'exemple de la possibilité, & les

moyens d'y parvenir. Mais s'il regarde au-deſſous de lui, que voit-il dans ceux qui le touchent de plus près? La même émulation pour arriver à ſon niveau que celle qu'il a pour s'élever à côté de ceux qu'il contemploit auparavant, & la même difficulté pour y réuſſir. Cette ſpéculation, loin de faire ſon bonheur, peut lui ravir l'eſpérance, ſeul bien qui lui reſte.

Si ſes regards s'éloignent davantage, & s'arrêtent ſur des ſujets beaucoup plus inférieurs, il n'y voit que des objets de mépris ou de pitié.

S'il deſcend encore juſqu'à la derniére claſſe des malheureux, il n'y diſtingue que des eſpéces d'hommes auxquels l'engourdiſſement, plutôt que la force d'eſprit, fait ſupporter leur état avec indifférence.

De ces trois points de vue, le premier attriſte l'humanité, le ſecond la revolte, & le troiſiéme l'avilit; pas un n'eſt conſolant; tous découragent l'eſprit & le cœur plutôt qu'ils ne les réglent.

La ſeule maniére d'être heureux ſeroit de ſe renfermer en ſoi-même, de ſe ſuffire, d'être le bloc & l'inſtrument de ſa félicité, de voir la ſupériorité ſans envie, l'infériorité ſans mépris, & de n'y

fixer ſon attention qu'autant qu'on en peut tirer ceux qu'elle afflige.

De Paris, le 4 de Giommada, II. 1746.

LETTRE XVI.

OSMAN au même, à Conſtantinople.

Agitations d'un amour délicat pendant l'abſence.

TU me reproches ma mélancolie, ô Zamar! Tu vois Zelmis; ne peux-tu me la pardonner? Errant dans l'univers, je traine par-tout mes malheurs & mes ennuis. La patience s'épuiſe aiſément dans un cœur ſenſible, éloigné de ce qu'il aime. Quel prix ai-je reçu d'avoir ſauvé l'Etat! Il alloit être envahi par le fier tiran de la Perſe. J'arrêtai les armes victorieuſes de ce fléau de l'Orient que je déteſte comme uſurpateur, que je hais comme ennemi, que je plains comme ſectateur d'Hali, mais que j'admire comme héros. Je ſais qu'on ne m'attend dans ma Patrie, que pour me ſacrifier à l'envie des flatteurs, & à l'orgueil d'un trône que j'ai ſoutenu. Crois-tu que j'y regrette de vils eſclaves qui n'oſent penſer, & qui deshonorent

rent le chef-d'œuvre de la nature? Zelmis m'apprit à connoître le véritable amour; l'amitié s'y joignit pour perfectionner en moi les ſentimens de l'humanité : avant ces heureuſes impreſſions, je ſavois commander; mais j'ignorois les plus précieux avantages de la vie. Elles m'éclairerent ſur la dignité de mon être. Frappé des devoirs qu'elle impoſe, touché du plaiſir de m'y ſoumettre, j'oſai choquer les préjugés orientaux. J'ouvris les portes d'un Serrail, étonné d'une clarté qui en bleſſoit les loix : on n'y connoiſſoit que la crainte, les châtimens, la brigue, l'eſclavage : un inſtant les vit diſparoître.

Je bannis ces malheureux qui ne connoiſſent de l'amour que les tourmens; miniſtres de notre barbarie, moins avilis par leur état, que ceux qui les y condamnent. Je ne voulus conſerver aucun moyen de ſervir mes ſoupçons, & d'en cauſer à Zelmis. J'oubliai des gouts allumés par le caprice, & aſſoupis par la poſſeſſion.

Je ne gardai d'eſclaves que ceux qui refuſerent la liberté; mais elle fût devenue un préſent inutile, ſi la main qui briſoit leurs fers, ne les eût affranchi des horreurs de l'indigence. Je ne m'en re-

pens pas : Zelmis me chérit, tu m'aimes, vous m'eſtimez l'un & l'autre, & je jouis du plaiſir inexprimable d'avoir fait des heureux, fuſſent-ils des ingrats.

Cependant plus mon cœur a lieu d'être ſatisfait, moins je le ſuis de ma raiſon. J'adore Zelmis ; mais te l'avouerai-je, Zamar? je ne ſuis pas exempt de jalouſie ; non que je ſois tourmenté de cette frénéſie aveugle qui dégrade l'objet de ſa fureur, qui déchire à la fois la victime & l'idole, que l'injuſtice guide, que la vertu déteſte & redoute même en la mépriſant. La ſource de ma jalouſie eſt plus pure ; elle eſt l'effet de ma délicateſſe & de l'excès de mon amour. J'envie les regards de Zelmis aux choſes les plus indifférentes ; j'envie les rayons du ſoleil qui s'en approchent. Comment cette ame de l'univers eſt-elle aſſez peu ſenſible pour éclairer des lieux qu'elle n'habite pas ? Enfin, je ſuis jaloux du bonheur de la voir à chaque inſtant que mon amitié te procure, tout eſſentiel qu'il ſoit au mien. Tu lui dis que je l'aime ; mais ma bouche ne peut lui exprimer le ſentiment qui m'anime. Tu cherches à pénétrer, à prévenir ſes déſirs ; mais je ne puis les lire dans ſes yeux. Elle tient de ma tendreſſe

ces frivolités qui l'amusent, mon cœur les offre; mais ce n'est pas ma main qui les présente. Elle ne peut voir dans mes empressemens avec quels transports je saisis les moyens de lui plaire. Ce n'est pas que je craigne de n'être point aimé; mais je tremble de ne l'être pas assez. Je veux & ne veux pas que mon absence l'afflige. Cache-lui mon délire. Helas! sa seule présence me rendra mon bonheur & mon repos.

De Paris, le 7 de Schaban, 1746.

LETTRE XVII.

Osman au même, à Constantinople.

Naissance de la Politesse & des beaux Arts en France.

Les Etats ainsi que les hommes, Zamar, ont leur enfance, leur virilité, leur vieillesse, leur décrépitude & leur fin.

L'Empire des François ne fut pas toujours aussi florissant qu'il l'est aujourd'hui; il touche presque encore à ces tems obscurs, où la valeur féroce étoit la seule vertu qui conduisît à la gloire. Le siécle de François premier fut le cré-

puſcule des ſciences & des arts, le ſiécle du grand Armand en fut l'aurore, & celui de Louis XIV. le ſoleil levant.

Avant Richelieu, il étoit preſqu'auſſi honteux à la nobleſſe de cultiver ſon eſprit, que de négliger les exercices militaires. Les Seigneurs toujours deſunis, ne s'occupoient qu'à ſe faire la guerre. Leurs vaſſaux eſclaves ou ſoldats gémiſſoient ſous le poids des armes ou des fers; & tous livrés à la ſuperſtition, ne connoiſſoient d'autres ſciences que l'aſtrologie judiciaire. Ce Miniſtre délivra les peuples de la tirannie, en réuniſſant à la couronne le pouvoir dont il dépouilla les Grands. Il leur fit ſentir que l'humanité étoit une vertu, & la ſécurité un état heureux; mais il ne put les y ramener que par des moyens cruels.

Il jetta les fondemens d'un Temple conſacré à la politeſſe & à la litterature. Ce Temple fut achevé par le Monarque qui lui ſuccéda avec plus de grandeur encore que le fondateur n'en avoit conçu, & l'on ne fait aujourd'hui qu'en enjoliver les dehors.

Louis XIV. ſut déſirer les talens; il eut un Miniſtre qui ſut les découvrir, & le Roi ſut les recompenſer.

On vit encore au commencement

de son regne un Magistrat priver le Public des ouvrages de son oncle, dont un Auteur assez connu, s'appropria depuis quelques fragmens qui lui firent honneur, dans la crainte, disoit-il, que le titre d'Auteur ne fût une tâche dans sa famille.

Cette opinion ridicule étoit presque générale, lorsque le gout & la libéralité du Souverain firent revenir d'un préjugé que l'orgueil mal entendu de la nation avoit introduit, & que l'ambition interessée du Clergé craignoit de détruire.

Les yeux se décillerent : on commença de sentir qu'on pouvoit concilier l'érudition avec les vertus d'état, & que les sciences éclairoient la route qui méne aux vertus morales.

Ce qui t'étonnera, c'est que Louis XIV. & Colbert étoient passablement ignorans ; mais nés avec un génie vaste, l'un savoit être Roi, l'autre savoit contribuer à l'éclat du regne de son Maître.

Tous les Savans des Contrées même les plus éloignées, eurent part à la sage profusion de ce Prince.

Le plus beau génie qu'ait eu la France, digne du siécle d'Auguste ou du sien, souvent copié & jamais imité, échappa seul à ses bienfaits ; mais Louis XIV.

qui aimoit à donner, aimòit auſſi qu'on lui demandât, & cet Auteur ſublime étoit homme aſſez ſimple pour ignorer ſes beſoins.

Tel eſt le tableau que préſente l'hiſtoire mòderne de la France. Le beau ſpectacle, Zamar, que celui d'un Etat naiſſant, & qui paſſe des ténébres à la lumiére!

A Paris, le premier de Schaban, 1746.

LETTRE XVIII.

OSMAN à MEHEMET SEID, à Conſtantinople.

Gouvernement d'Angleterre.

DE tous les Monarques de l'Europe, celui d'Angleterre eſt le moins abſolu. Les conſtitutions de ſon Etat limitent ſon pouvoir; il ne jouit, pour ainſi dire, que des honneurs de la Royauté. Un corps redoutable, dont les membres ſont choiſis parmi la nobleſſe & le peuple, balance & même abſorbe ſon autorité. Ses ordres n'ont d'effet qu'autant que cette aſſemblée les ſcelle de ſon conſentement; ce qui n'arrive pas toujours. Elle tient le ſceptre, le Souverain remplit le trône & frémit,

d'autant plus d'en tomber, que cette chute n'eſt pas ſans exemple.

Je ne ſais ſi cette forme de gouvernement eſt la plus raiſonnable ; je crois qu'elle a ſes avantages & ſes inconvéniens. Elle reſſemble aſſez à la compoſition de notre individu. L'ame regne comme le Roi d'Angleterre ſur des ſujets indociles, qui ſouvent ne s'accordent entr'eux que pour ſe revolter contre ſes loix. Elle propoſe, & ne décide pas ; nos ſens l'entrainent quelquefois loin de ſon but ; il eſt des circonſtances où même ils ſemblent l'aſſujettir ; & l'ombre de ſupériorité qu'elle conſerve, ne lui fait que mieux ſentir ſa foibleſſe.

Comment ſe peut-il qu'un être ſpirituel ſoit dominé par une ſubſtance groſſiére ? Voilà les bornes des connoiſſances humaines.

Il s'en faut bien que le Parlement de Paris ſoit auſſi victorieuſemeut en oppoſition avec la Cour : il ne dirige point le miniſtére ; le Roi ne lui laiſſe que la juſtice diſtributive, & le ſoin de la police générale. Organe du peuple, il porte aux pieds du trône ſes plaintes & ſes miſéres ; il fait à ce ſujet de fréquentes remontrances, ſouvent ſages, quelquefois inutiles.

Toujours zélé, toujours ſoumis, il eſt, comme on ſuppoſe le tombeau de Mahomet, ſuſpendu en l'air; rien ne le ſoutient, rien ne l'abat.

De Paris, le 4 de Ramadan, 1746.

LETTRE XIX.

OSMAN à ZAMAR, à Conſtantinople.

Réflexions ſur une éducation qui n'eſt point réglée par des loix.

IL me ſemble que dans un gouvernement ſage qui ne ſeroit ni deſpotique ni républicain, il devroit y avoir des loix pour régler l'éducation des Citoyens. L'Etat a beſoin des vertus & des talens de tous ceux qui le compoſent, & chaque Particulier doit compte à l'Etat de ſes talens & de ſes vertus, rélativement à la place qu'il y occupe, & à ſes diſpoſitions naturelles. Tant que la méthode d'élever les enfans ſera arbitraire, la vanité à l'aide de l'opulence, les deſtinera toujours à ſortir de la claſſe où ils ſont nés, ſans conſulter l'intention de la nature; & la nature ne prodigue pas ces grands hommes faits pour commander aux autres, que la ſu-

périorité de mérite éléve aux honneurs, qui doivent être exceptés de la régle générale, & qui voudroient inutilement demeurer dans l'obſcurité.

Qu'on ouvre une carriére libre à ces génies lumineux & rares; mais que la multitude n'abuſe pas de leur exemple pour affecter les mêmes prétentions, quand elle n'a pas les mêmes droits.

Cette ambition mal entendue trouble l'harmonie d'un Royaume, en ne laiſſant plus l'équilibre néceſſaire entre les différens ordres.

C'eſt une imprudence que je remarque parmi les François. Ils aiment mieux, diſent-ils, ne laiſſer qu'une fortune médiocre à leurs enfans, & leur donner une éducation au-deſſus de leur ſphére. N'eſt-ce pas bleſſer le bon ſens? Car ſi ce déſir d'élévation qu'on leur inſpire n'eſt pas ſoutenu du mérite qui le juſtifie, il devient ou dangereux, ou inutile à l'Etat.

Ceux qu'une naiſſance obſcure écarte des honneurs réſervés à la nobleſſe, ne peuvent y arriver ſans obſtacles : l'amour de la Patrie fera-t'il toujours le choix des moyens dont ils ſe ſerviront? L'objet de leurs déſirs eſt loin d'eux; ils ne peuvent franchir l'eſpace qui les

en ſépare, ſans donner une ſecouſſe au bon ordre établi; & ſi leurs projets de grandeur échouent, ils retombent au rang de leurs égaux, & ſe retrouvent même leurs inférieurs, parce qu'ils ont négligé les connoiſſances & les devoirs convenables à leur premiére poſition.

Que ſert en France que les fils des riches artiſans ſoient inſtruits des interêts des Princes, de l'art de la guerre, de la politique, & qu'ils y joignent la ſcience & l'uſage du grand monde? Sera-ce entr'eux qu'on choiſira des Ambaſſadeurs, des Généraux d'armée, des Magiſtrats, des Miniſtres, des Courtiſans? Si la nature libérale favoriſe ces enfans d'une portion d'eſprit plus étendue que celle de leurs peres, qu'ils en dirigent les opérations ſur des choſes plus à leur portée. L'éloquence, le commerce, la médecine, la juriſprudence, les belles-lettres leur ouvrent une carriére dans laquelle ils peuvent entrer; & ſi de race en race un accroiſſement de mérite éléve ainſi leurs deſcendans par dégrés, leurs derniers neveux obtiendront avec applaudiſſement les dignités pour leſquelles eux-mêmes n'étoient pas faits.

La conſtitution d'un Etat monarchique ne peut qu'être ébranlée par ces

transitions soudaines que l'audace entreprend, & que la fortune favorise quelquefois. L'ambition du tiers Etat éteint l'émulation de la noblesse, dès qu'il veut devenir son concurrent. Je me réserve de t'entretenir encore à ce sujet de quelques réflexions que je me suis permises, & que je soumets toujours aux tiennes. La sagesse & l'amitié dictent tes réponses; elles sont l'aliment de mon cœur & de mon esprit qu'elles guident dans le chemin de la vérité.

De Paris, le 15 de Ramadam, 1746.

LETTRE XX.

OSMAN au même, à Constantinople.

Utilité de l'adversité. Caractére des François.

LE malheur & l'expérience, Zamar, sont de grands maîtres. Je rens grace à notre saint Prophéte de s'être servi de la malice de mes ennemis pour m'éclairer sur la nature du bien & du mal, & m'apprendre que l'adversité mise à profit, épure le cœur & le soumet à la raison. Je ne regardois pas d'a-

bord mon exil du même œil. Dans les premiéres années, je n'ai ſoutenu qu'avec peine l'abſence de Zelmis & la tienne; je me croyois ſeul par-tout où vous n'étiez pas; cette affreuſe mélancolie, en me ſéparant de la ſociété, m'a conduit à l'étude de moi-même. Mon amour-propre humilié, a cherché dans l'examen d'autrui, quelques dédommagemens. Le déſir d'être meilleur que les autres hommes, a fait naître celui de les approfondir. Cette connoiſſance m'a fait ſentir le prix de la vertu, le danger des erreurs, & la ſottiſe des préjugés. Je me ſuis convaincu que nos ſemblables ont droit à notre indulgence. Tous ſont à plaindre, quelques-uns doivent être aimés; fort peu ſont eſtimables.

Mon ſéjour en France m'a plus inſtruit que mes autres voyages, ſoit imprudence, ſoit orgueil; les François ſe laiſſent facilement pénétrer. Ils épuiſent les efforts de l'art dans leur faſte, dans leurs plaiſirs, dans leur parure, & n'en conſervent point pour dérober leur façon de penſer aux regards attentifs. Leur inconſtance naturelle, peut-être, leur en tient lieu. Ce n'eſt pas la peine qu'ils diſſimulent aujourd'hui un ſentiment qu'ils n'auront plus demain.

Ils analisent toutes les idées, leur imagination assigne à chaque chose sa classe particuliére; & l'ordre qu'ils établissent, leur paroit le mieux entendu. Par exemple, ils plaisantent sur notre gouvernement, & trouvent fort ridicule que le caprice du Grand-Seigneur puisse élever un vil esclave des fonctions les plus basses du Serrail à la place de Grand-Vizir. Chez eux les honneurs sont réservés à la seule noblesse, comme si le caprice de la nature ne plaçoit pas de petites têtes dans de grandes familles.

De Paris, le 8 de Shaval, 1746.

LETTRE XXI.

OSMAN au même, à Constantinople.

Effets du despotisme sur les cœurs.

UNe jolie femme me disoit derniérement : vous connoissez, sans doute, le Serrail du Grand-Seigneur? On ne peut pas moins, lui répondis-je, en l'interrompant. Comment, reprit-elle, n'avez-vous pas été dans la plus grande faveur? Il est vrai, repliquai-je; mais la faveur n'est qu'un certain dégré

de confiance que le Souverain a dans nos lumiéres & notre fidélité. Jamais cette confiance ne s'étend au delà des détails dont nous ſommes chargés. Il me ſemble, dit-elle, que la naiſſance ne donnant chez vous aucun droit aux honneurs, le Sultan devroit, s'il cherche ſa gloire & le bonheur de ſes peuples, n'élever que le mérite; par conſéquent ſes Vizirs ſeroient dignes d'être ſes amis, ou ſes amis d'être ſes Vizirs. Il abandonne donc les rênes de l'Etat à des gens auxquels il n'oſe permettre la vue de ſes femmes, ou ſes femmes lui ſont plus cheres que ſon Etat. Je le trouve bien à plaindre s'il craint toujours qu'on le trahiſſe, & bien imprudent de ne ſe précautionner que contre la moins importante des trahiſons. Voilà, continua-t'elle, l'effet du deſpotiſme, il bannit la ſécurité. Une intrigue du Serrail, un Eunuque mécontent, le caprice d'une Sultane peuveut allarmer le Grand-Seigneur, vous rendre ſuſpect, & vous précipiter en un moment, du faîte des grandeurs au ſein de l'obſcurité. Alors de longs ſervices & de belles actions ne mettent point à l'abri de la calomnie & de la diſgrace. Chez vous l'amitié doit être inconnue. Chacun vit, à ce que

je vois, dans l'intérieur de sa famille. La crainte, le respect, la soumission aveugle, sont les sentimens que votre Empereur veut inspirer, & les seuls qu'il obtienne. Il n'a que des maîtresses & des esclaves, & ne me paroit plus puissant qu'un méchanicien, qu'autant qu'il a un plus grand nombre d'automates, & plus de terrain pour les faire mouvoir.

Trouves-tu que cette femme raisonne mal ? Je n'osai l'applaudir tout haut; mais je suis un peu de son avis.

De Paris, le 17 *de Doulkadah*, 1746.

LETTRE XXII.

OSMAN à THALED, au Monastére de la Kaaba, à la Mecque.

Combien la vertu est préférable aux Sciences.

LA loi de Mahomet & le peu de raison que la nature m'a donnée, sont le seuls guides de mes sentimens & de mes actions. Je n'embrasse aucune secte de philosophie; la saine morale sait les mettre toutes à profit. Connoître les replis de son cœur & les

devoirs de la société, est, je crois, la première étude qu'il faut se prescrire.

Les subtilités de l'esprit sont vaines, sitôt qu'elles ne servent pas à régler la conduite. Qu'importe au genre humain que je sache définir le bien & le mal, si je néglige de pratiquer l'un & de fuir l'autre? Que m'importe de pénétrer les principes du mouvement & des couleurs, de m'assurer si la matiére se divise ou ne se divise pas à l'infini, d'examiner la nature & le siége de mon ame, si je n'en dirige pas sagement les opérations?

L'homme le plus juste est à mes yeux le plus savant. Nous ne devons à aucun sistême de philosophie, la connoissance du vrai Dieu: tous en écartent ou l'obscurcissent. Les Pirrhoniens ne furent, à mon gré, que des sophistes ridicules; je ne les trouve sensés, que lorsqu'ils doutent s'ils pensent & s'ils raisonnent. Je plains le sceptique en l'estimant. C'est un athléte, dont le bras varie à force de se roidir. Le scepticisme n'est qu'un effort outré de la raison. Bien des gens par orgueil se croient sceptiques; je ne sais s'il en reste encore. L'incertitude qu'ils admettent est l'effet de l'extension de leurs connoissan-
ces;

ces ; ils ſe voient toujours entre des moyens égaux, & n'en ſont que plus malheureux. Comment ne l'être pas, lorſqu'on analiſe ſeulement pour douter? Il eſt bien plus doux de croire. L'état d'un homme perſuadé & fidéle à ſes principes, eſt une béatitude anticipée.

Par exemple, les Chrétiens en gouteroient les délices s'ils avoient en général plus de foi dans leur culte, & plus de courage pour s'y ſoumettre ; car leur loi met en précepte le repos de l'eſprit & la confiance du cœur. Les recherches philoſophiques n'opérent pas ſi bien. Cette religion fait le bonheur de ceux qui en ſont vraiment pénétrés. Ils jouiſſent à tout moment de l'objet de leurs déſirs, ſans craindre qu'il s'y refuſe. Leur imagination s'allume d'une eſpéce de raviſſement extatique qui les met idéalement en ſa préſence, & le livre à leurs tranſports. Jamais accablés par les douleurs, jamais troublés par les chagrins, ils les reçoivent comme des faveurs de leur Prophéte, & lui en offrent le ſentiment ; plus il eſt vif, plus ils le croient méritoire.

Si le bonheur eſt ſur la terre, je le crois réſervé à des gens qui mépriſent tout ce qui les éloigne de l'objet de leur

amour, qui ne s'occupent que de lui, & rapportent tout à lui, qui ne souffrent point les tourmens de la jalousie, & métamorphosent leurs peines en plaisirs, en les regardant comme des moyens de lui plaire.

N'examinons pas leur ivresse; mais convenons qu'elle leur procure une félicité réelle.

Si je n'étois pas né Musulman, je voudrois être Chrétien enthousiaste; je suis même surpris de n'en pas voir davantage parmi eux.

Cette observation me confirme dans l'opinion que l'homme entend mal ses interêts, quand il cherche le bonheur hors de lui-même, c'est-à-dire, lorsqu'il se distrait de la contemplation de l'Eternel.

A Paris, le 11 *de Doullegiah*, 1746.

LETTRE XXIII.

Osman à Zamar, à Constantinople.

Comment le sot, le courtisan, l'homme rare, l'homme aimable figurent en France.

Un sot, pourvu qu'il soit très-riche, ne paroit point ici ce qu'il est

par-tout ailleurs, c'eſt-à-dire, un homme inſupportable.

Un courtiſan eſt un homme qui chérit tout le monde, & qui n'aime perſonne; qui ne blâme rien en général, & n'approuve rien en particulier; qui ne dit jamais tout ce qu'il penſe, & penſe rarement ce qu'il dit; qui parle au Miniſtre avec liberté en public, & tremble tête-à-tête avec lui; qui eſt affable ſans être poli; qui protége en apparence, & n'oblige point en effet; qui dans le plus grand deſœuvrement conſerve toujours l'air occupé & diſtrait, qu'un regard du Souverain enivre ou confond; qu'un mot éléve, ou fait tomber & diſparoître.

Un homme rare, c'eſt un grand Seigneur qui a du mérite, qui ſait beaucoup, qui ne doit rien, qui ſe communique peu, qui craint de parler avantageuſement de lui-même, & de penſer mal des autres.

Un homme charmant, eſt un homme qui ne ſait rien, & décide de tout; qui s'eſt fait un répertoire de trente attitudes indécentes ou ridicules, qui eſt inſtruit de tout ce qui ſe paſſe dans le monde, & lit des premiers, les miſéres qui paroiſſent; qui ſe pique des plus

profondes connoiſſances ſur les modes, & ſe met toujours à ravir; dont toutes les voitures ſont élégantes, & les chevaux toujours rendus; qui va chaque jour dans trente maiſons; qui s'engage à ſouper dans vingt endroits, & vient à dix heures en demander, où il n'eſt pas attendu; qui fait tirer une douzaine de phraſes d'un mot qui ne ſignifie rien; qui ment avantageuſement ſur ſon compte, & plaiſanment ſur celui des autres; qui veut paroître le tiran de toutes les femmes, & n'eſt que la reſſource de celles qui ſont décriées, le jouet des coquettes, l'eſclave des bons airs, & le fléau de la bonne compagnie; cependant marionnette aſſez amuſante pour quelqu'un de raiſonnable qui ne le voit qu'une fois & qu'un moment.

Au reſte, ce n'eſt pas une petite affaire que d'être cet homme charmant; car il eſt aſſujetti à la mode comme les parures qu'il invente; & s'il n'en étudie pas les caprices pour s'y ſoumettre promptement, il perd ce titre précieux, & n'eſt plus qu'un être ſouverainement ridicule.

De Paris, le dernier de Moharram, 1747.

LETTRE XXIV.

OSMAN au même, à Constantinople.

Différence entre les femmes Européennes & Asiatiques.

QUe nos femmes sont différentes, Zamar, de celles de France! Toutes ont le désir de plaire; mais les unes n'ont sur les cœurs que des prétentions fondées sur une beauté monotone, & les autres ont des droits aquis par des graces que chaque instant diversifie.

Tu ne croirois jamais que la même personne pût avoir successivement, dans le même jour, dans la même heure, plusieurs phisionomies également séduisantes, de maniére que les François goutent le plaisir du changement, qui n'est pas médiocre pour eux dans le sein même de la constance.

Il n'y a presque point ici de belles femmes; mais elles y sont communément jolies, & savent employer, avec succès, jusqu'aux défauts de leur figure, de leur esprit & même de leur caractére. Il faut en convenir, Zamar, la

régularité des traits de nos femmes ne vaut pas l'agrément des Françoises. Les graces de celles-ci sont, peut-être, aussi étudiées; mais l'art saisit si bien le coloris de la nature, qu'il semble l'embellir encore.

Dans nos Serrails, au contraire, l'art maitrise la nature, & ne l'embellit pas; il captive jusqu'aux mouvemens de l'ame. Sous des dehors enjoués & tranquiles, nos femmes agitées sans relâche par l'emportement, la jalousie, la fureur, ne sont retenues que par la crainte des châtimens, & ne sont pas toujours intérieurement bien touchées de la recompense.

Quel usage barbare, qui suppose la nécessité de punir ce qu'on aime, & qui condamne à n'être jamais aimé! Ici la délicatesse adoucit la jalousie, & modére l'emportement. L'amour, ce sentiment si doux, dont les Orientaux ne connoissent que le nom lorsqu'il y regne, ne tirannise pas.

Ne crois pas, Zamar, qu'en rendant justice aux femmes de France, je sois tenté d'être infidéle. Je les vois sans illusion & sans péril. Zelmis, la seule Zelmis, rassemble les graces piquantes des Françoises, & les graces tendres &

naïves de la ſimple nature qu'on trouve rarement ici. Mon amour pour elle réunit la délicateſſe d'un François à toute la vivacité d'un Oriental, & à la bonne foi d'un Muſulman.

De Paris, le 10 *de Safar*, 1747.

LETTRE XXV.

OSMAN au même, à Conſtantinople.

Point de perſpective de certains objets.

J'Allai voir, il y a quelque tems, un ouvrage du plus habile décorateur qui ait, dit-on, paru en France. Dans l'éloignement où l'on me plaça, je fus frappé de la beauté de l'enſemble de toutes ſes parties. Je croyois voir ſortir de la toile, les objets qu'on y avoit repréſentés. Je m'en approchai; mais plus je raccourciſſois la diſtance, plus ces objets ſi beaux s'évanouiſſoient à mes yeux, qui ne diſtinguerent plus qu'un amas confus de couleurs groſſiérement plaquées.

Fais-tu grand cas d'un art qui ne produit que l'illuſion? Il me ſemble que le beau & le bon devroient paroître tels dans tous les points de vue. J'aime la

vérité, jusqu'à dédaigner les choses qui ne tiennent pas leur perfection d'elle.

Quelques jours après, j'entendis lire une piéce de théâtre dans une maison. On y avoit rassemblé pour la juger, nombre de gens d'esprit, & quelques-uns des acteurs qui devoient la représenter. Elle fut trouvée admirable à cet examen particulier. Voilà un Auteur bien content, dis-je à un homme assis près de moi, qui n'avoit pas encore parlé. Sa joie sera courte, me répondit-il; elle tombera avec sa piéce.

Vous m'étonnez, repliquai-je; elle est applaudie ici d'une commune voix, & tous jusqu'aux principaux acteurs, lui répondent du succès. Cela est vrai, reprit-il, qui plus est, ils ont eu raison de l'applaudir; mais ils ne l'ont jugé qu'à la lecture, & n'ont pas prévu l'effet théâtral. Cette piéce est une miniature dont les traits sont réguliers & délicats; ils s'apperçoivent nettement avec la loupe, & se confondront à une certaine distance, de maniére à ne rien conserver de saillant. Elle manque de ces coups de pinceau hardis, forts, pleins de feu qui paroissent même s'écarter de la correction du dessein pour exagérer les objets. L'esprit fait les miniatures,

le génie ſeul donne les grands coups de pinceau. Nous n'avons guères eu que trois ou quatre hommes qui nous aient ſervi de modéles en ce genre. Le théâtre a ſon optique pour la poëſie comme pour les décorations. Nos autres Auteurs ont cru qu'il ne falloit que de l'eſprit pour faire un ouvrage dramatique; le ſifflet les a ſouvent deſabuſés. Celui-ci aura le même ſort, ou je ſuis bien trompé.

J'accuſai mon critique d'une injuſte ſévérité, & j'allai le lendemain à la première repréſentation de cette piéce; mais l'événement juſtifia la prédiction. En réfléchiſſant ſur l'erreur de mes ſens, dans l'examen de ces deux morceaux de perſpective, je ſuis humilié qu'ils en impoſent à ma raiſon. Il faut donc ſortir de ſoi-même pour bien juger de la plupart des objets. Leurs proportions dépendent donc de la diſtance d'où on les voit?

Les hommes en général reſſemblent aux décorations; ils perdent à être vus de trop près. Je ne connois que toi qui puiſſe ſoutenir les regards les plus attentifs.

A Paris, le 18 de Safar, 1747.

LETTRE XXVI.

MEHEMET, Iman de la grande Mosquée, à OSMAN, à Paris.

Enthousiasme ordinaire des dévots.

TRemble, Osman, prosterne-toi trois fois vers l'Orient, respecte les décrets de l'Eternel, rens-toi digne de sa miséricorde, sois pénétré du plus saint respect, en recevant cette lettre qui t'apprendra que l'Ange noir vient de terminer la vie de ton ayeul Abubéker; rejette les sentimens de la foible humanité à cette nouvelle; réjouis-toi plutôt d'avoir auprès du Très-Haut un intercesseur, que la terre n'étoit pas digne de posséder si long-tems. Retiré parmi nous depuis plus de cent lunes, les erreurs & les vanités du monde cessoient de blesser ses regards, toujours élevés vers le Ciel, d'où notre saint Prophéte nous communique les connoissances sublimes de l'avenir. L'heureux Abubéker porté sur les aîles des Anges aux céléstes demeures, contemple enfin sans nuages la gloire & les merveilles de l'Etre suprême; tandis que plongés

dans l'ignorance, vos yeux appesantis ne considérent sans le comprendre, que le moindre de ses ouvrages, c'est-à-dire, votre globe & les astres qui l'éclairent.

Jusques à quand, hommes insensés & superbes, les choses terrestres vous feront-elles préférer le lieu de votre exil, & vous rendront-elles indifférens pour notre Patrie ? Et toi, Osman, qu'une vaine curiosité ne t'expose pas aux séductions d'un peuple profane; défens-toi des embuches & des dogmes dangereux des perfides Chrétiens. Garde-toi d'oublier qu'ils sont en horreur au divin Mahomet. Et si tes malheurs t'éloignent des Contrées, où le Tout-Puissant n'est point outragé par leur culte, n'oublie pas de faire de fréquentes ablutions, & d'appeller trois fois le saint nom d'Omar, pour te purifier de l'air corrompu que tu respires, & du commerce fatal des Infidéles. Que ta fermeté dans la Religion Musulmane les confonde & t'obtienne parmi les Anges de lumiére, cette félicité, cette mer immense de délices qui ne finira jamais.

De Constantinople, le 17 *de Rhebiah*, *I.* 1747.

LETTRE XXVII.

Osman à Zamar, à Constantinople.

Parallèle du Christianisme & du Mahométisme.

PLus je vis au milieu des François, plus j'observe qu'ils sont presque toujours en contradiction avec eux-mêmes, jusques sur les choses les plus essentielles. Par exemple, le plus grand nombre me paroit fort attaché aux dogmes de leur religion, & fort relâché sur sa discipline. Tel préféreroit la mort à un culte étranger qui ne préfére pas le Paradis qu'on lui promet, à telle action qui l'en exclut, sans qu'elle lui soit agréable. Ils ont aussi un grand zéle pour faire des prosélites; mais fort peu d'attention à les édifier. Il seroit convenable cependant que la pureté de leurs mœurs devînt un argument en faveur de leur loi, s'ils vouloient l'étendre.

J'ai soutenu contre quelques-uns de leurs docteurs, l'excellence de la nôtre. Je t'avouerai qu'à quelques égards, les préjugés de mon enfance m'ont armé

contre celle des Chrétiens bien plus que ma raiſon. Le divin Alcoran eſt, ſans doute, plus ſublime, puiſque nos ſages Alfaquis ne parviennent à l'entendre, qu'avec le continuel ſecours des Anges que notre ſaint Prophéte leur envoie; mais la morale de l'Evangile du Chriſt, me paroit encore plus pure, & ſes recompenſès plus magnifiques. Elles annoncent d'autant mieux un Dieu tout-puiſſant, qu'elles ſont moins à la portée de l'eſprit humain, & qu'elles ne tiennent rien de ſes idées ordinaires ſur le bonheur.

Mahomet, ~~au contraire,~~ ſemble oublier dans ſon Paradis, l'origine & les droits de notre ame. Il ne m'offre après ma mort, qu'une béatitude rélative à mes ſens; c'eſt ſur leur rapport ſeul que je la conçois, que je la déſire, & que je travaille à la mériter. Il paroit décider que l'étincelle de la divinité qui nous anime, n'a point d'aſcendant ſur notre corps; que c'eſt lui qui ſera nommément puni ou recompenſé de nos vices ou de nos vertus, comme s'il agiſſoit deſpotiquement, & qu'il ſoumît l'eſprit à ſon obéiſſance.

Ne puis-je pas imaginer que notre ſublime Légiſlateur avoit lui-même be-

ſoin d'eſclaves pour devenir conquérant, qu'il captiva nos gouts pour maîtriſer notre raiſon, & pour aſſujettir notre volonté ? Je ne ſaurois croire qu'il appuie, ſans interêt, toute ſa doctrine ſur l'aviliſſement de notre ame, & la tirannie de nos panchans. Comment enviſager l'éternité qu'il nous réſerve? Me perſuaderai-je que nos corps renaiſſent, l'inſtant d'après leur deſtruction, tandis que j'en vois tous les jours, qu'un ſiécle entier n'a pas achevé de décompoſer depuis qu'ils ſont au tombeau?

Dis-moi ce que feroit notre ame ſi long-tems ſans ſon enveloppe, abſolument néceſſaire aux houris de l'autre monde? elle ſeroit donc réduite à une ſorte de néant, puiſqu'elle n'y auroit pas une félicité particuliére?

Dieu, me répondras-tu, prendroit la peine de lui créer un autre corps: peut-être même en a-t'il en réſerve pour en affubler notre eſprit, au moment qu'il déloge de ſa premiére demeure; mais, mon cher Zamar, c'eſt prêter à Dieu un ſoin bien extraordinaire & bien aſſidu. Songe donc à tous les hommes qui périſſent par jour dans l'univers. Où prend-t'il de la matiére pour cette continuelle création? Et s'il a un magazin

de corps tout préparés, quel eſpace immenſe peut contenir le nombre infini qu'il en a tiré, qu'il en tire, & qu'il en tirera? Car remarque qu'il nous faut pour être heureux dans le Paradis de Mahomet, des corps très-palpables, & qu'ils ont beſoin d'un azile réel. Ce ſeroit un ſingulier ſpectacle que de voir ces machines ſuſpendues, ou entaſſées avec tous leurs reſſorts, ſans mouvement, qui attendent leur moteur.

D'ailleurs, l'une ou l'autre ſuppoſition entraineroit un double emploi. Que deviendroient les corps que nous aurions occupés ſur la terre? Ils n'auroient donc point de part aux tourmens & aux plaiſirs éternels, quoiqu'ils euſſent contribué ici bas à mériter l'un ou l'autre partage, & que ce ſoit eux que le Prophéte ſemble avoir en vue, quand il veut inſpirer la crainte ou l'eſpérance? Une ſeule ame ſeroit obligée d'animer à la fois ſon ancien & ſon nouveau corps, ou bien il faudroit créer d'autres ames pour ceux qui à la fin des tems, s'en trouveroient vuides. Alors les corps coupables ſeroient admis au Ciel en faveur des ames neuves, ou les ames neuves ſeroient châtiées à cauſe des corps coupables.

Veux-tu que ſans diſcuter ce qui arrivera juſqu'à la réſurrection générale, après la chute du monde, je m'en tienne ſimplement à cette cataſtrophe ? J'y conſens. Mais dis-moi comment les parties diviſées de mon corps, & métamorphoſées un million de fois depuis leur diviſion, pourront ſe retrouver & ſe réunir ? Car mon corps m'occupe, puiſque c'eſt lui que le Prophéte careſſe ou menace principalement, & je dois chercher de la poſſibilité & de l'équité dans ſes oracles.

Qui plus eſt... quelles ſont les vraies parties de moi-même qu'on rappellera ? car depuis que je ſuis né, juſqu'au moment où j'expire, il ſe fait en moi une circulation perpétuelle. Je diſſipe & je répare ſans ceſſe, de façon qu'à ma derniére heure, il ne me reſtera peut-être pas un atôme de ma premiére création. Si mon corps eſt cenſé criminel par l'abus de ſes facultés, je dirai pour ſa juſtification que la matiére, qui prévariqua à l'âge de quinze ans, eſt abſente à quatre-vingt, & que des corpuſcules qui m'ont tour-à-tour appartenu, il y a peut-être dequoi compoſer pluſieurs individus; les uns dignes de recompenſe; les autres de châtiment.

Qu'on

Qu'on ne peut laiſſer tomber la grace ou la ſévérité ſur un certain aſſemblage ſaiſi dans un certain moment, qui eſt le *moi* d'aujourd'hui & n'étoit pas le *moi* d'hier, ſans injuſtice pour le *moi* qui a précédé.

J'ajouterai encore qu'à meſure que ma végétation s'opére, c'eſt aux dépens de tous les morts & les vivans qui m'environnent. L'air que je reſpire, les alimens qui me nourriſſent, ſont des portions de leur ſubſtance que la nature a modifiées pour mon uſage; ainſi la qualité de cet air & de ces alimens ſe communique à ma perſonne, & rend mon ſang plus bilieux, ou plus ſec, plus fluide, ou plus épais, plus froid, ou plus chaud. Mon ſang dans lequel tel ou tel principe domine, me rend à ſon tour plus colére, ou plus doux, plus intemperant, ou plus ſobre, &c. de maniére que ſi telle portion de matiére, échappée au corps d'un tel, n'avoit pas pénétré dans le mien, je n'aurois pas fait, tel jour, telle bonne, ou telle mauvaiſe action, dont le germe m'eſt étranger, involontaire, accidentel, & de laquelle je ne devrois pas rendre compte.

Voilà les conſéquences du ſiſtême

de Mahomet? Penſes-tu qu'il puiſſe débrouiller équitablement le bien & le mal que nous aurons fait? Dans quel monſtrueux détail faudra-t'il qu'il deſcende! détail qui ne regardera que nos corps, puiſqu'il paroit, à la façon dont il les traite, que c'eſt leur conduite qu'il examine, & non pas la direction des ames qui demeurent, pour ainſi dire, en ſous-ordre. N'es-tu pas bleſſé qu'il deſtine ces corps aux mêmes opérations, à la même diſſipation, à la même réparation, dans ſon Paradis qu'ici bas? Que, par conſéquent, il laiſſe à Dieu le même travail, & ne laiſſe à l'ame que la réverbération des plaiſirs des ſens? La plaiſante béatitude!

Le ſiſtême des Chrétiens ſur cet article a bien plus de dignité & de vraiſemblance. L'ame, diſent-ils, eſt une intelligence ſupérieure; elle commande au corps qui n'eſt que ſon agent. Maîtreſſe abſolue de choiſir le ſentier de la vertu, ou le chemin du vice, ſa liberté rend ſon choix méritoire ou criminel. Sa peine ou ſa félicité ne conſiſte pas à la ſoumettre aux ſens. C'eſt dans le ſein de l'Etre ſuprême d'où elle eſt émanée, qu'elle retrouve une ſource inépuiſable de volupté incompréhenſible,

& la privation éternelle de cette volupté suffit à son supplice. Elle peut attendre, en se séparant de son corps, la résurrection générale qui doit l'y rejoindre, sans que l'état où elle est plongée dans l'autre monde, perde rien de sa vivacité. Elle n'en a pas besoin pour sentir son bonheur ou son désespoir. Lorsqu'il lui sera rendu, Dieu, par sa toute-puissance, le subtilisera suffisanment, pour qu'il devienne impassible; il ne sera plus destiné aux grossiéres opérations auxquelles il étoit assujetti sur la terre. Il importe peu quelles modifications il aura reçu de la nature dans l'intervalle; ce n'est pas lui que l'on juge, que l'on foudroie, ou que l'on glorifie. Les atômes qui le composoient, n'avoient pas des forces invincibles contre les volontés de l'ame; aussi n'est-il qu'associé à son sort, dans le tems & dans l'éternité. Elle a pu, elle a voulu le souiller, ou le glorifier; il est perfectionné, après sa résurrection, pour qu'il participe aux douleurs ou aux délices qu'elle éprouvera. C'est l'élever jusqu'à elle, au lieu que Mahomet dégrade l'ame, lorsqu'il la rend susceptible & dépendante des sensations du corps jusques dans son Paradis.

Garde-moi le ſecret ſur toutes ces réflexions. Je dépoſe dans ton cœur les incertitudes du mien; elles ne ſont pas d'une eſpéce à l'écarter de la vertu; ainſi je ne crains pas qu'elles me coutent ton eſtime.

A Paris, le 2 de Rhebiah, II. 1747.

LETTRE XXVIII.

OSMAN à ZAMAR, à Conſtantinople.

Effets des ſuccès & des revers ſur l'eſprit des François.

JE voudrois pouvoir me juſtifier les écarts de l'imagination Françoiſe; mais ils ſont quelquefois ſi déraiſonnables, ils décélent tant de foibleſſe, que ſûrement notre ſaint Prophéte n'a pas voulu peupler ſon Paradis de pareilles ames, dans la crainte que leur légéreté n'y introduisît, peut-être, le dégout de la béatitude même.

L'eſprit de cette nation n'a, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, aucune conſiſtance: quand il s'allume, il reſſemble à l'eſprit de vin qui prend feu, & ne laiſſe ni cendre ni chaleur. Toutes ſes paſſions ſont impétueuſes & paſſagéres; la vanité les

exercé, & l'inconséquence les varie; jamais la modération ne les soumet. Ce peuple ne connoit d'autres mesures que l'excès; il s'enivre d'un succès médiocre, & se laisse abattre par le moindre revers. L'ambition régle ses projets politiques, l'activité les exécute; mais si la fortune les renverse, ne crois pas que la prudence soit aux prises avec elle, & puisse les relever; ses ressources sont ignorées.

Les François remportent-ils quelques avantages à la guerre, le Royaume est aussi-tôt inondé de lettres & de gazettes qui exagérent leurs triomphes, & qui annoncent que l'ennemi n'osera plus se montrer.

Si, au contraire, ils reçoivent quelque échec, événement plus rare, grace à leur valeur naturelle, la terreur s'en empare; ils perdent en un jour cinquante lieues de Pays, comme si une armée vaincue aujourd'hui ne pouvoit pas être victorieuse demain, en se corrigeant des fautes de la veille. Je ne sais point d'exemple dans leur histoire, qu'une armée Françoise, après avoir été battue, se soit rassemblée seulement dans la même campagne. Elle croit faire beaucoup de couvrir les places

fortes; encore les abandonne-t'elle souvent à l'approche des vainqueurs. Une seule bataille perdue, manqua d'entraîner la perte du Royaume sous le dernier regne, sans l'heureuse témérité d'un Officier-Général, qui engagea un affaire où le destin de l'Etat fut décidé différenment, malgré le Commandant de l'armée. Déja les ennemis qui avoient tracé leur marche sur Paris, venoient aux portes de cette Capitale sans obstacle; quoique la bataille, origine de leur audace, se fût donnée à plus de soixante lieues de cette Ville, & qu'il fallût s'emparer avant d'y arriver, de quantité de places fortes, dont la moindre, un peu défendue, les auroit arrêté une campagne. L'orgueil ou le découragement agit si bien dans toutes les occasions sur le particulier comme sur le général, qu'un Poëte, encore bouffi du succès de sa premiére piéce, me disoit, il y a quelque mois : Monsieur, je n'ai que vingt-cinq ans; mon premier ouvrage est au niveau des meilleurs de Corneille; & si je n'étois pas certain de surpasser ce grand homme, que je commence par égaler, je renoncerois à la Poësie & à mon existence. Le lendemain on joua sa seconde piéce qui tomba d'une

voix unanime; il en pensa mourir de douleur, & n'a rien fait depuis pour le théâtre. Cependant il a du talent: plus de modestie, de travail & de courage, l'auroient perfectionné; mais je te le repéte, le François plane ou rampe; je m'en afflige; car je sens pour lui cet attrait, cette espéce d'indulgence qu'on a pour les jolis enfans.

De Paris, le 4 de Giommada, I. 1747.

LETTRE XXIX.

OSMAN au même, à Constantinople.

Différens caractéres d'esprits.

JE crois qu'on peut distinguer parmi les François, ceux qui ont de l'esprit, les beaux esprits & les gens d'esprit. Ces distinctions qui leur échappent souvent, m'ont paru sensibles dans leur société.

L'homme qui n'a que de l'esprit, n'a presque jamais le sien; son orgueil veut choisir un autre genre, & souvent choisit mal. Le ton qu'il emprunte, ou ne lui va point, ou s'épuise. Il ressemble à une femme, qui, née jolie, minaude sans cesse pour paroître belle, & paroit à peine gentille.

Le bel esprit fait un mélange du sien & de celui des autres qui lui coute beaucoup de travail, qui lui procure peu de plaisir, qui l'expose à bien des revers; mais qui lui aquiert une sorte de réputation. Il étonne les sots, il en impose à la multitude, il fatigue les personnes de bon sens; il croit ne rien dire de médiocre, quand il dit des riens avec emphase, & n'approuve guères ce qu'il entend dire, pour laisser présumer qu'il auroit mieux dit. Il cite souvent, & se plaint de sa mémoire; il décide toujours sans se défier de son gout: celui-ci le consulte, celui-là le craint, tous le caressent; il est du bon air d'en être connu.

L'homme d'esprit conserve toujours le sien, sait tirer parti de celui des autres, n'éblouit jamais, persuade toujours, n'a point l'air apprêté, marche d'un pas égal & sûr, il éclaire ceux qui le suivent.

Il est aisé d'avoir de l'esprit, il est ridicule d'être bel esprit; il faut être né homme d'esprit.

Le talent de la saillie, la gayeté du propos, le gout apparent du plaisir, sont ce que l'homme qui a de l'esprit, affecte dans la société, & ce que la société en exige.

Les François portent si loin leur gout pour ces frivoles agrémens, qu'ils s'assujettissent tous au soin d'en faire les fraix : tant pis pour ceux que leur temperament, ou leurs réflexions n'y destinent pas ; il faut qu'ils sortent de leur caractére, ou qu'ils permettent qu'on les trouve ennuyeux.

Celui qui parvient ici à se faire la réputation d'homme d'esprit, s'il se répand dans le monde, est obligé de surprendre dans la conversation par des idées extraordinaires & brillantes ; on s'y attend, il la perd, s'il ne se fait pas admirer. Il y a quelque tems qu'on annonça dans une maison où j'étois, un homme également respectable par ses vertus & par son génie. Avant qu'il arrivât, la conversation étoit bruyante, tout le monde avoit de l'esprit, ou du moins croyoit en avoir ; dès qu'il fut entré, tout le monde se tut.

Ce silence me parut dans quelques-uns l'effet d'un orgueil qui craint de se commettre dans quelques autres, celui de l'admiration de préjugé ; mais dans aucuns, celui de son mérite réel.

Cet homme sensé s'apperçut aisément qu'il en imposoit. Il se mit d'abord au ton du moment. On lui fit

plusieurs questions; il y répondit avec justesse, mais avec simplicité. Ses idées étoient fortes & raisonnables, ses expressions nobles, claires & précises.

Il sortit, après avoir fait une visite assez courte. Dès qu'il fut parti, on s'empressa de le juger, & la pluralité des voix le décida un homme fort ordinaire, & même médiocre; le préjugé ne combattit plus que foiblement en sa faveur. On alla jusqu'à lui supposer des ressources cachées pour les ouvrages connus sous son nom. Quelques femmes assurerent même qu'elles en avoient des preuves.

Mais l'avez-vous trouvé si admirable, se disoient-elles? Pour moi, s'écrioit l'une, j'ai entendu tout ce qu'il a dit. Il ne faut pas un grand génie pour s'exprimer si simplement.

En vérité, répondoit une autre, j'en aurois dit tout autant & tout aussi-bien.... Beaucoup mieux, Madame, ajouta un fat qui se sourioit devant un miroir.... Cet homme a, peut-être, de l'esprit... C'est ce que j'ignore;... (il ne croyoit pas dire si vrai) mais ce n'est pas celui que j'envierois. Vos gestes & vos yeux lui ont dit mille choses fines, qu'il n'a seulement pas entendues....

Comment, pas un bon mot, pas une ſaillie, pas une épigramme! pour moi je le trouve d'une péſanteur inconcevable.

On prétend qu'il ſait beaucoup, reprit une de ces femmes, je lui crois du bon ſens; mais il eſt ennuyeux à périr. Qu'en penſez-vous, Monſieur, dit-elle, en m'adreſſant la parole? Je penſe, lui répondis-je, que cet homme n'a que l'eſprit des choſes, & n'a pas celui des mines.

De Paris, le 19 *de Giommada, I.* 1747.

LETTRE XXX.

OSMAN au même, à Conſtantinople.

Eloge de l'eſprit des Loix.

JE t'envoie un livre qui paroit ici depuis quelque tems. C'eſt l'ouvrage des ouvrages. Chacun de ſes chapitres renferme la matiére d'un volume plus conſidérable que celui qui les raſſemble. Que de lumiéres, de juſteſſe, de raiſonnement, de préciſion, de patience & de probité n'a-t'il pas fallu à ſon Auteur! ce grand homme, l'honneur de ſon ſiécle & de ſa Patrie, ſeroit digne d'en être le flambeau.

Son ouvrage n'a d'autre défaut que celui d'être composé dans un Etat monarchique. On sent que la contrainte l'assujettit à ne faire que proposer emblêmatiquement, sans oser résoudre. Dans un Etat républicain, ce législateur eût parlé nettement comme il pense; & il eût bien parlé.

Il est ici nombre de gens qui ont la témérité de le censurer; un de leurs griefs est qu'ils le trouvent obscur: deux causes les empêchent de le comprendre; l'une que la plupart de ces critiques n'ont point en eux-mêmes les principes desquels les loix dérivent nécessairement, &, par conséquent, n'en saisissent point l'esprit; l'autre est la maniére de lire. Est-ce en parcourant un ouvrage de cette nature qu'on le décide? l'Auteur se tient quelquefois sous le rideau; mais il se laisse appercevoir dans le moment même qu'il se cache. Un long examen ennuie ceux qui ne sont capables d'une attention suivie que pour un Roman.

Cet homme est, à mon gré, un génie échappé du siécle précédent. Si j'étois Roi, je m'écrierois, comme fit autrefois le Czar Pierre, en embrassant le tombeau du Cardinal de Richelieu: O

grand homme! je te donnerai la moitié de mes Etats pour apprendre de toi à regner sur l'autre!

De Paris, le 3 de Giommada, II. 1747.

LETTRE XXXI.

ZAMAR à OSMAN, à Paris.

Question sur le pouvoir des préjugés.

LEs loix & les préjugés d'un Etat forment-ils les vertus de ses Citoyens, ou l'histoire exagére-t'elle les éloges de quelques-uns qu'elle nous a transmis? Je te fais cette question, parceque je viens de lire Tacite & Tite-Live. Je ne puis voir, sans étonnement, la foule des héros que produisit l'orgueil d'être né à Rome, & cette même Ville autrefois la maîtresse du monde, ne renfermer à présent dans ses murs que des sujets desarmés & tranquiles.

Que diroient ces demi-Dieux de l'antiquité, s'ils savoient qu'une multitude de leurs descendans rampe à nos pieds sous le poids de nos fers?

La race des Fabius, des Paul-Emiles, des Scipions, des Césars, arrose,

peut-être, nos fleurs, ou garde nos femmes.

Il faut donc que le cœur humain plie ſes ſentimens aux principes de l'éducation, de maniére qu'il ſemble n'en avoir point reçu de la nature, ou que la nature elle-même dégénére, ou que les Hiſtoriens en impoſent.

Xerxès, Pirrhus, Annibal, Mithridate & tant d'autres, s'ils revenoient au jour, ne reconnoitroient guères leurs vainqueurs.

Le même terroir, le même ſoleil, le même arbre ne produiſent pas toujours les mêmes fruits, ſi ce n'eſt plus la même main qui les cultive. Le gouvernement fait ſur les peuples, ce que le jardinier fait ſur les plantes. On n'entend plus parler de héros auſſi communément qu'autrefois. L'admiration étoit-elle plus ſotte, ou les grands hommes étoient-ils moins rares? Je ſuis tenté de croire que ce qu'on nous en raconte, eſt un moyen ingénieux d'éveiller notre émulation par des modéles brillans. Je ſuis perſuadé, par exemple, que chaque guerrier François choiſit Alexandre pour le ſien; car j'ai ouï dire qu'ils étoient braves, faſtueux, & vains comme lui.

N'apprens point au milieu de cette nation, à trahir l'objet de ton amour, à prodiguer ton amitié, à vanter ton mérite, & à déraisonner spirituellement comme elle. Adieu, mon cher Osman.

De Constantinople, le 17 de Rebiah, II. 1747.

LETTRE XXXII.

OSMAN à ZAMAR, à Constantinople.

Réputation peu méritée. Annibal plus fameux que grand Général.

IL est des noms que l'ignorance consacre, & que l'usage fait respecter. Annibal est regardé comme un grand homme, sans doute; mais le préjugé ne lui accorde-t'il pas plus qu'il ne mérite essentiellement?

Quelles sont les qualités qui caractérisent un grand Général? La valeur, la sagesse, la conduite, la discipline de ses troupes, la pénétration, la hardiesse, l'activité, la patience, la sobriété, enfin la justesse de ses projets de guerre & de campagne.

On ne peut lui refuser le courage, la temperance, la finesse, l'intelligence & la promptitude; mais on ne peut

guères lui accorder le reſte. Au lieu de la hardieſſe, il n'eut que de la témérité. Il avoit ſi peu de conduite, que les ſiens même lui reprochoient de n'avoir jamais ſu profiter de ſes victoires. Son génie ne ſe développoit que dans l'adverſité. Il ne ſentit jamais de quelle conſéquence il eſt de tenir toujours ſes troupes en haleine par la diſcipline la plus exacte, même dans le ſein du repos. Il ſavoit ſe ſervir de ſes ſoldats; mais il ignoroit l'art de les maintenir en état d'exécuter ſes entrepriſes, encore plus celui de les former. Il concevoit des projets ſi vaſtes, que l'exécution en devenoit chimérique. Celui d'attaquer les Romains en Italie étoit beau & raiſonnable; la maniére de les remplir fut d'un fou du premier ordre.

Il falloit que les Carthaginois, peuple d'ailleurs éclairé & ſage ſur toute autre choſe que la guerre, fuſſent devenus aveugles pour conſentir à ce deſſein.

Avoir traverſé des Pays immenſes, coupés, difficiles, habités par des nations belliqueuſes, où chaque pas coutoit une victoire, c'étoit encore n'avoir rien fait. Il reſtoit à paſſer avec une armée des montagnes d'une hauteur prodigieuſe, ſemées de précipices, où les voya-

voyageurs d'Italie qui en connoissoient le mieux les détours, ne s'engageoient pas sans frémir, où les troupes Romaines n'osérent avancer pour en défendre le passage. Rien n'arrête Annibal. Il est vrai qu'il n'étoit plus tems de reculer; mais la prudence lui défendoit de s'y exposer.

Il franchit les Alpes, disent les Historiens, malgré des obstacles insurmontables. Compteroient-ils dans le nombre de ces obstacles le défaut de subsistances? Ils ne nous apprennent point quelles précautions prit Annibal pour n'en pas manquer. Leur silence à cet égard ne l'accuse ni ne le justifie; mais il rend ce passage une véritable avanture de Roman, où les Héros semblent ne point éprouver les besoins de l'humanité.

Pouvoit-il avoir des magazins établis d'avance dans ces montagnes? Les habitans qui le harceloient sans cesse, n'étoient pas disposés à lui en fournir. Il n'en avoit point avec lui, puisque toutes les bêtes de somme périrent avec le bagage de l'armée. Où trouva-t'il donc des vivres pour ses troupes, & des fourages pour sa cavalerie? S'il en attendoit du hazard, étoit-il bien sensé

de faire un tel projet, & bien sensé de l'approuver, tandis que la route de la mer, si connue aux Carthaginois, leur étoit ouverte? Ils ne songerent seulement pas à s'en servir pour faire une diversion qui pût favoriser Annibal.

Rien de plus étourdi que ce Général dans ces montagnes. Je ne retrouve le grand homme que dans les plaines d'Italie; encore n'y est-il pas à l'abri du reproche. Il gagne deux batailles sur des gens qui font des fautes d'écoliers, & ne doit le gain de la troisiéme qu'à une imprudence qui pouvoit lui couter sa gloire & la vie. En effet, sa marche dans les marais de Clusium, où dix mille hommes suffisoient pour le détruire, quelque belle qu'elle soit, étoit le comble de la folie. S'il eût échoué, son nom étoit abandonné à l'oubli. Il réussit, & commence alors à s'attirer de la considération.

Cet ennemi redoutable vient vaincre à Cannes; mais au lieu d'aller triompher à Rome, il va s'éclipser à Capoue.

Qu'est-il vis-à-vis des Fabius & des Scipions? Un homme heureux & médiocre, qui, sans la discipline que son pere avoit établie dans ses troupes, &

qu'il ne ſut pas entretenir, n'auroit eu ſur les Romains aucun aſcendant.

Amilcar Barcas fut un bien plus grand Général, mérita une bien plus grande réputation, & ne l'obtint pas. Mais dans ces tems-là, comme aujourd'hui, les ſottiſes d'éclat qui réuſſiſſoient, illuſtroient davantage que les plus belles actions conçues par la prudence, dirigées par la ſageſſe, mais trahies par la fortune.

De Paris, le 21 de Giommada, II. 1747.

LETTRE XXXIII.

OSMAN au même, à Conſtantinople.

Mérite extérieur des François : inconſéquence de leur conduite : leur vie champêtre.

JUſqu'à préſent, mon cher Zamar, nous n'avons eu que des idées vulgaires ſur la vertu, le mérite & la beauté. Nous les cherchons ſottement dans les objets ; nous en faiſons l'analiſe & l'examen, avant d'en former un jugement aſſuré. Nous exigeons certains principes, certaines combinaiſons, certains rapports, certaines proportions,

certains effets dont nous ſommes aſſez généralement convenus pour détermi-ner le bon & le beau. Les François ſont plus ingénieux, plus accommodans, & ſavent tirer meilleur parti de la nature & de l'art ; ils ſe font grace mutuelle-ment ſur les perfections de l'ame & du corps ; ils s'en tiennent à l'apparence, & pourvu qu'ils faſſent illuſion, leur amour-propre eſt content.

Leurs loix ſont aſſez pures & aſſez ſévéres ; mais elles ne ſoumettent que leur extérieur. Leurs raiſonnemens ont aſſez de juſteſſe & d'étendue ; mais leur raiſon eſt impuiſſante contre leurs pan-chans. Si l'on approfondit leur con-duite, rien ne contraſte davantage avec leur morale. Si l'on s'en rapporte à la ſuperficie, rien n'eſt mieux concilié. La ſoupleſſe eſt en eux un caractére natu-rel ; j'entens cette eſpéce d'adreſſe qui diſſimule les défauts, & qui exagére les bonnes qualités. Tous les hommes s'annoncent ſous les dehors les plus eſ-timables ; tous prétendent qu'on leur croie de la probité, de l'eſprit, des con-noiſſances & du jugement. Toutes les femmes ſont jalouſes de leurs charmes & de leur réputation. Heureuſement qu'ils naiſſent avec plus de foibleſſe que

de vices; car excepté le cœur qu'ils ont communément bien fait, le reste de leurs prétentions est assez chimérique. Ils sont plus brillans que solides, plus superficiels que profonds, plus vains que fiers, plus voluptueux que délicats, plus foibles que sensibles, enfin plus occupés du désir de plaire, que des moyens d'attacher, & moins touchés de la vraie gloire, que de son éclat.

Leur inconséquence m'amuse beaucoup. Par exemple, ils attachent une partie de leur honneur à la fidélité de leurs femmes; c'est presque le seul devoir & la seule vertu qu'ils en exigent; cependant ils se consolent d'être trahis tant que le Public l'ignore. La foi conjugale n'impose, en effet, d'autre contrainte que celle des bienséances, & la jalousie n'éclaire un mari que lorsque le cri public le réveille. Alors il est couvert d'un ridicule qui le dégrade davantage qu'un vice qui lui seroit personnel. Ce ridicule qu'ils redoutent, tu n'imaginerois pas qu'ils cherchent tous à se le communiquer, & ne prennent aucune précaution pour s'en défendre.

Il est d'usage qu'une femme soit chez elle tête-à-tête avec un homme aimable qu'elle reçoit sans en rougir. On le sait,

on ſe doute même qu'il lui a tenu des propos galans, après avoir effleuré l'éloge de ſa parure, conté l'hiſtoire du jour, & hazardé quelques Epigrammes. C'eſt le ton des François.

La cenſure du grand monde, ni la délicateſſe de l'époux n'y trouvent rien à dire; mais cette même femme & ce même homme, qui ont pu mettre à profit l'inſtant qu'ils ont été ſans témoin, n'oſeroient paroître enſemble aux promenades, aux ſpectacles, ni même en caroſſe, ſans admettre en tiers une autre femme. Sitôt que la décence eſt ſatisfaite, on n'interroge pas la vertu; & ce n'eſt pas aux yeux d'une foule de ſpectateurs que la vertu défendroit le tête-à-tête. Ces eſpéces de dehors farouches ne ſont preſcrits qu'à la Ville. La campagne autoriſe bien plus de liberté. Il ſemble qu'on laiſſe à la barriére, les ſoupçons & les ſcrupules. Chacun fait ce qu'il veut ſans conſéquence. On ſe raſſemble, on ſe ſépare, on s'aſſortit ſans qu'on examine ſi une femme a diſparu ſeule, ni avec qui elle s'eſt écartée. Elle ne conſulte pour ſa parure, que ce qui lui devient plus commode ou plus avantageux. La chaleur de la ſaiſon ſert de prétexte au choix du né-

gligé. La modeſtie ne conſerve guères l'intendance de la toilette, & l'art chiffonne toujours le voile qu'elle place. Les plaiſirs champêtres prennent ſans indécence un coloris plus vif. Les converſations y ſont plus libres & plus enjouées; cela s'appelle être plus naturel, plus à ſoi-même. On croit ſe connoître davantage, & l'on ſuppoſe la confiance établie. Les uns ſont dans leur chambre, les autres liſent, ſe proménent, jouent, arrivent, s'en vont, reviennent ſans contrainte.

Je ſors d'une maiſon de campagne où j'ai vu tout cela. Je crois que tu t'en ſerois amuſé comme moi. Lorſque la premiére ſurpriſe eſt diſſipée, le tableau devient riant. J'imagine que toute la France y a paſſé en revue. Jamais les maîtres de la maiſon ne paroiſſoient entrer dans les détails de la réception de quinze perſonnes qui arrivoient à table ſans être attendues, & tu ne te ſerois pas douté qu'on ne les attendît pas.

De Paris, le 2 de Regeb, 1747.



LETTRE XXXIV.

OSMAN au même, à Constantinople.

Causticité d'une femme vertueuse par dépit.

J'Etois l'autre jour chez une femme, dont la conduite réguliére fait à peu près tout le mérite. Cet avantage lui paroît si supérieur, qu'en conséquence elle s'attribue le droit de censurer les mœurs de tout le monde. Les plus légéres foiblesses n'obtiennent d'elle aucune indulgence; ses dehors sévéres forment le tarif sur lequel sa malignité juge les autres. Fiére de sa chasteté farouche, elle n'examine pas si sa figure la défend, ou l'expose. Il est vraisemblable que le péril fuit à son aspect, sans lui laisser le tems & l'honneur du combat; c'est, peut-être, ce qui lui fait croire que le danger fréquent est toujours certain.

Une femme de sa connoissance lui envoya offrir une place dans sa loge qu'elle refusa froidement. Je suis surprise, nous dit-elle ensuite, que Madame de St*** ne s'apperçoive pas de

l'affectation avec laquelle j'échappe aux arrangemens qu'elle me propose.

Eh! pourquoi donc lui tenez-vous rigueur, Madame, répondit un homme qui les connoissoit l'une & l'autre? elle est tout-à-fait aimable. Au langage qu'elle tient sur votre compte, & aux caresses que vous lui faisiez cet Eté, je la croyois de vos amies. Fi donc! Monsieur, reprit-elle en l'interrompant; c'est une femme couverte de ridicules, & quelqu'un qui pense comme moi, ne doit point la voir en public. Nous nous voyons à la campagne, je n'en veux pas davantage.

Permettez-vous, Madame, lui dis-je d'un ton naïf qu'un étranger qui connoit peu vos usages & les finesses de votre Langue, vous demande si ce que vous appellez un ridicule, est un mal contagieux ou un vice flétrissant?

Monsieur, reprit-elle en souriant avec dédain, si vous aviez vu la femme que j'évite, le premier coup d'œil vous auroit mieux instruit que la plus ample dissertation. Cette femme rassurée par un minois de fantaisie, duquel, selon moi, la gentillesse est fort équivoque, invente ou saisit les modes les plus outrées, annonce toutes les for-

tes de prétentions, & se présente avec la confiance la plus exigeante. Quelques personnes indulgentes ou discrétes assurent qu'elle est sage; mais ses propos, son maintien & sa parure, où la coquetterie pétille, justifie des conjectures moins favorables. J'ai voulu la soumettre à mes conseils, j'en aurois, peut-être, fait un bon sujet; car au fond son humeur est égale & docile; mais une foule de petits-maîtres & de petites maîtresses s'en emparent, & lui tournent la tête. Les femmes raisonnables qui se respectent, l'abandonnent enfin au torrent qui l'entraine.

Comment, m'écriai-je, si elle a réellement de la vertu, le cœur bon & le caractére doux, quel inconvénient, Madame, trouvez-vous à la voir? J'avois d'abord conçu une idée plus sombre des ridicules. Je m'apperçois que l'exemple les produit & les caresse; qu'ils ne tiennent qu'à l'extérieur; & que dans l'âge où l'on réfléchit, des modéles mieux choisis parviendroient à les corriger.

Quoi, Monsieur, ajouta-t'elle, me conseilleriez-vous de m'associer à de pareils travers? On me jugeroit dans le monde sur le ton qu'elle y prend, & je me perdrois.

En admettant le même principe, repliquai-je, je pourrois auſſi, Madame, en conclurre qu'on la jugeroit ſur le vôtre; qu'alors la haute réputation que vous avez conſervée, mettroit la ſienne à couvert. Après tout, les ridicules me ſemblent moins dangereux dans le commerce, que l'hipocriſie, l'humeur & la cauſticité.

En finiſſant cette obſervation, qui ne la flattoit guères, je pris congé d'elle.

A Paris, le 25 de Regeb, 1747.

LETTRE XXXV.

OSMAN au même, à Conſtantinople.

Le ridicule ſatiriſe une ſage conduite.

LE jour d'après ma converſation avec cette prude dont je te parlois dans ma derniére lettre, j'allai dans une maiſon, où préciſément on annonça la femme que j'avois défendu la veille. Bon, dis-je à moi-même, je vais voir les ridicules en action, comme je vis hier la pruderie & la médiſance; mais je ne la trouvai coupable que d'une très-jolie figure, d'une grande vivacité

& d'un profond uſage de ce qu'on appelle ici les bons airs.

Après quelques propos indifférens: Qu'eſt devenu, demanda-t'elle à quelqu'un, le Comte de T***? il y a plus d'un mois qu'on ne le voit nulle part, ni même ſur aucune liſte. Quoi! lui répondit-on, vous ignorez ſon avanture? c'eſt un homme anéanti. Il n'oſe plus paroître dans le monde, il vient de s'y donner cent ridicules. Comment donc, dit-elle, c'étoit un homme charmant? Ah! Madame, s'écria-t'on, c'eſt une horreur, il n'eſt plus reconnoiſſable! La ſemaine derniére il étoit chez une femme de qualité, dont le Poëte s'aviſa ſottement de placer le Taſſe au-deſſus d'Homére, le pauvre de T***, plus ſottement encore, prit feu de maniére à convaincre qu'il les avoit lus l'un & l'autre. On ſe mit au jeu, quelques momens après il fut queſtion d'une tracaſſerie qui occupoit alors toute la Cour, & dont l'éclat intereſſoit une femme très à la mode. Au lieu d'en exagérer les détails, de T*** ne fit pas la dépenſe d'une épigramme. Cette modération fit appercevoir que le deſſein de ſa broderie étoit de l'année précédente; quoique l'habit fût du jour, on l'en

plaiſanta ſans ménagement. Une de ſes parentes ſortit; il lui donnoit la main juſqu'à ſon caroſſe, lorſque l'indéchiffrable Auteur de l'Eſprit des Loix paſſa & le ſalua. Quoi! s'écria-t'elle, vous donnez dans le ſublime? je ne m'étonne plus ſi vous perdez le ton de la bonne compagnie; je vais bien vous y décrier; car vous ne vous appercevez ſeulement pas que mes harnois ſont du dernier gout. Ce n'eſt pas tout encore, il a quitté la nouvelle Danſeuſe; il ne ſuit plus la jeune Etrangére qui fait tant de bruit; pour comble de ridicule, il a payé ſes dettes, & ſa famille le marie. Voyez, Madame, ſi ne le voilà pas affublé de tous les travers imaginables.

Je t'avoue, Zamar, que je fus confondu, lorſque je vis qu'un homme paroiſſoit ridicule dans une ſociété, pour avoir abjuré de faux airs, & que de faux airs dans une autre ſociété, rendiſſent une femme ridicule. Quel eſt donc le caractére qu'il faut préférer pour échapper ici à la ſatire? c'eſt, je penſe, celui qui la brave, je veux dire, celui d'homme ſenſé & naturel; il éprouve auſſi ſes diſgraces.

Un homme ſenſé eſt ſimple, parle

peu, ne décide guères, a de la probité, ose avoir des mœurs : on se plaint toujours de ne le pas voir assez; mais on le reçoit le plus rarement qu'on peut. Il est si respectable!

De Paris, le 7 de Schaban, 1747.

LETTRE XXXVI.

OSMAN à ZAMAR, à Constantinople.

Sociabilité des François.

JE t'avoue, Zamar, que de tous les peuples de l'Europe, le François est, à mon gré, celui qui mérite le plus l'attention du sage, & la préférence du voluptueux; malgré la frivolité de son caractére, il a des principes de droiture & de bonté que je n'ai point trouvé ailleurs.

L'étranger en reçoit l'accueil le plus gracieux; les égards qu'on a pour lui, croissent en proportion de l'éloignement de son Pays. Un Chinois est ici plus fêté qu'un Persan, un Persan plus qu'un Moscovite; ainsi du reste.

L'attrait que les François sentent pour la nouveauté, est le premier motif de leurs premiéres démarches vers

un inconnu; mais j'ai remarqué qu'en apportant chez eux plus que son visage & son habit, c'est-à-dire, quelques connoissances, quelque mérite & quelque docilité pour leurs usages, on fixe leur bienveillance. Je ne leur parus d'abord que singulier. Je savois passablement leur Langue, j'étudiai leurs gouts, & je me prêtai à leurs défauts pour partager leurs agrémens. Cette conduite m'a réussi. Mon habillement & ma façon de penser n'étonnent plus, & je n'y suis déplacé nulle part.

Je l'étois toujours en Angleterre; j'admirois cette nation, sans pouvoir me résoudre à l'aimer. En Allemagne j'ai vêcu tranquile, mais ennuyé. L'orgueilleuse gravité des Espagnols me sembloit insultante & ridicule. Les peuples d'Italie sont défians & dissimulés; j'y étois inquiet. J'attendrai la fin de mon exil à Paris; ses habitans sont pour moi de jolis songes qui voltigent pendant mon sommeil.

De Paris, le 25 de Schaban, 1747.



LETTRE XXXVII.

OSMAN au même, à Constantinople.

Diversité d'idées attachées au respect.

LE respect est un mot que l'usage a profané ; il sous-entend bien des idées & des modifications différentes. Celui qu'on a pour le mérite supérieur & les vertus éminentes, est une opération de l'esprit qui voit, compare, juge, approuve, & même admire sans interesser le cœur. Cette sorte de respect est exigée, la haine s'en irrite, & l'envie l'accorde avec désespoir.

Celui qu'on défére à la haute naissance, est un hommage rendu aux ayeux illustres, & un désir de trouver dans leurs descendans le même mérite & les mêmes vertus ; mais ce désir n'est pas toujours satisfait. C'est un préjugé bon ou mauvais, selon le caractére de la nation.

Celui que l'on affecte pour les gens en place, ne fait que supposer le mérite. C'est une flatterie rétroactive que l'interêt arrache à l'orgueil.

Celui que l'on doit aux gens, qui joignent à la naissance & aux postes éminens ;

nens, les talens & les vertus nécessaires pour en soutenir l'éclat, & pour remplir, avec dignité, des devoirs importans, devroit s'appeller vénération; mais ce mot est passé de mode. Les occasions de s'en servir, sont, peut-être, devenues trop rares.

Il est encore une sorte de respect; c'est celui qu'on joue pour l'opulence. C'est une soumission basse, dont la pauvreté s'avilit, & que l'amour-propre se déguise, en lui prêtant le masque de la complaisance qui tombe avec l'idole. Dans tous les Pays où le luxe & la mollesse dominent, les riches reçoivent de l'encens, & bientôt enivrés de sa vapeur, ils parviennent à se persuader eux-mêmes de leur apothéose. Sont-ils toujours heureux, quoique toujours entourés de plaisirs & d'adulateurs? Les désirs remplis & prévenus s'émoussent, la flatterie finit par ennuyer; ils ont alors des momens de retour sur eux-mêmes qui vengent assez la vertu indigente.

Que faut-il donc pour notre félicité, si la fortune, le rang, les honneurs & les plaisirs n'y peuvent suffire? Le voici. Il faut que la raison ne dorme ou ne s'éveille jamais.

Heureux qui pourroit, comme toi, marcher d'un pas sûr & rapide, dans le chemin de la sagesse, où tu n'as point trouvé d'écueil! Ta vertu te laisse ignorer les remords, ton esprit réprime tes passions, ton gout t'arrête aux plaisirs, ta délicatesse les assaisonne, & ta modération les épure.

A Paris, le 3 de Ramadan, 1747.

LETTRE XXXVIII.

OSMAN au même, à Constantinople.

Diverses opinions sur les avantages de la vertu. Décision d'un fat.

JE me trouvai il y a quelques jours, dans un cercle où l'on raisonnoit sur la vertu, & sur ses avantages particuliers & généraux. Au milieu de la dissertation, on annonça le Marquis de ***; il tira sa montre en entrant. Je n'ai, dit-il, été qu'une heure quatre minutes & demie à venir de Versailles; aussi mon cheval de brancard est rendu.....

Vous aviez, sans doute, Monsieur, des affaires pressantes, répondit quelqu'un? mais vraiment oui. Je voulois

faire un moment ma cour à Madame avant l'Opéra.

C'eſt apparenment un ballet nouveau? Ah! mon Dieu, non. C'eſt toujours Armide que j'ai vu vingt fois, & qui m'ennuie à périr; mais j'ai promis à la Comteſſe de *** d'aller dans ſa petite loge rompre ſon tête-à-tête avec le Duc de *** qu'elle a depuis trois ſemaines, & qu'elle auroit congédié depuis huit jours, ſans certains égards dûs à ſon nom.

Après quelques propos de cette nature, on reprit la converſation commencée. L'un aſſuroit que la vertu étoit plus néceſſaire à la ſatisfaction particuliére qu'au bien général. L'autre ſoutenoit au contraire, qu'elle eſt le lien indiſpenſable de la ſociété, où ſans elle il ne peut y avoir d'harmonie. Un troiſiéme embraſſant une opinion encore différente, chacun diſoit ſon avis, lorſque le Marquis ſe leva : En vérité, dit-il, cela s'appelle diſputer pour ſon plaiſir. Tenez, voici une maxime certaine & prouvée par l'expérience. Soyez brave, ſoyez poltron, ſoyez fripon, ſoyez honnête homme, ayez le cœur bon ou mauvais, tout cela eſt égal au bout de l'année.

Cette proposition me revolta. J'allois y répondre; mais il étoit déja à l'Opéra. J'ai réfléchi sur cette bizarre façon de penser qui m'avoit paru si fausse dans son principe, & si dangereuse dans ses conséquences. Sans l'approuver, je m'apperçois, à la honte de l'humanité, que le produit du vice ou de la vertu est à peu près pareil; que l'agrément seul réussit; qu'il est de convention momentanée; qu'il varie comme les modes; que la fatuité est une sottise, sans que le fat soit toujours un sot.

De Paris, le 15 de Ramadan, 1747.

LETTRE XXXIX.

OSMAN au même, à Constantinople.

Difficulté de fixer le bonheur, & d'y atteindre.

NOus naissons avec le désir d'être heureux; il augmente avec nous, & ne finit qu'au même tems. Ce désir me rappelle près de Zelmis & de toi; mais sitôt qu'il sera satisfait, mille autres puisés dans la même source, m'agiteront encore sans me conduire au but.

Le bonheur eſt notre chimére. Nous prétendons y arriver par diverſes routes, notre imagination nous guide; mais ſon inconſtance dérobe promptement à l'objet qui la ſéduit, l'attrait qu'elle vient de lui prêter.

Nos paſſions varient, & nos temperamens ſe dégradent. Il en réſulte que cette ſatisfaction inaltérable, dont notre ame conçoit l'idée, ne peut être ſentie par ſon enveloppe groſſiére.

Elle échappe également aux diſciples de Zénon & d'Epicure. Tel qui dans le lointain croit voir le point de ſa félicité, eſpére l'atteindre, & ſe promet de s'y fixer, ne trouve à ſa place que l'illuſion momentanée du plaiſir qui ſouvent le rend au dégout.

Le bonheur en expectative reſſemble aux feux légers que la terre exhale; le voyageur s'égare en les ſuivant. Plus il preſſe la colonne d'air qui l'en ſépare, plus il les écarte de lui, & bientôt il les voit diſparoître.

Le bonheur n'eſt jamais plus près de nous, que lorſque nous nous en occupons le moins. Non-ſeulement nos erreurs & nos panchans ſément des obſtacles ſur la route qui paroit y conduire; mais le contraſte de notre amour

pour la liberté, avec la dépendance dans laquelle nous naiſſons, nous enléve la faculté d'être heureux.

Quel eſt l'homme qui peut ſe ſuffire à lui-même? N'eſt-il pas maitriſé par ſes ſemblables, & par les autres productions de la nature?

Diogéne fut un de ceux qui mit les plus étroites bornes à ſes beſoins. Ses idées par rapport au bonheur animal, furent, peut-être, juſtes; mais c'eſt le moins intereſſant. En ſe livrant à ſes beſoins, il n'auroit pu les ſatisfaire; & pour ne les pas irriter, il fit bien de les reſtraindre. Cependant il perdit ſur les voluptés de l'ame ce qu'il économiſa ſur les privations des ſens. L'orgueil devint ſa reſſource; mais l'orgueil ne nous enivre qu'autant que l'opinion des autres le flatte. Diogéne ignoré, n'eût, peut-être, pas été Diogéne le Philoſophe. La célébrité de ſa morale lui tint lieu des ſacrifices qu'elle lui couta. En ſuivant ſon principe, on ne pourroit être heureux qu'à force de reductions, & le point juſte du bonheur deviendroit donc celui de l'anéantiſſement.

Ne vaut-il pas mieux que notre cœur ſente ſon exiſtence, & qu'il en jouiſſe?

La raiſon doit régler ſes gouts, & non pas les détruire. La pante qu'il a vers l'indépendance, eſt préciſément le motif qui le ſoumet aux volontés des autres. La néceſſité de recevoir des ſecours étrangers, établit entre les hommes un commerce indiſpenſable auquel l'orgueil ſe plie; voilà l'origine de la complaiſance. Comme on ne peut être abſolument libre, on compoſe avec ſes ſemblables. Chacun céde une portion de ſa liberté pour en conſerver le reſte. Tel eſt le lien de la ſociété; plus la vertu le reſſerre, moins il nous péſe.

Il eſt certain qu'on ne pourroit être heureux ſans déſirs; ce ſeroit végéter: on ne l'eſt pas encore parfaitement avec des déſirs; car s'ils ſont ſatisfaits, ils s'éteignent; s'ils ne le ſont pas, ils tourmentent. Il faudroit donc que notre vie fût un cercle immédiat de déſirs & de poſſeſſions; ce qui n'eſt pas poſſible.

Ainſi ceux qui courent après le bonheur, reſſemblent aux Chimiſtes, qui ſacrifient leur tems & leur fortune à la recherche du grand œuvre.

Tout homme ſenſé doit ſe réduire au choix de ſes plaiſirs, & au ſoin d'en étendre la durée.

A Paris, le dernier de Ramadan, 1747.

LETTRE XL.

OSMAN au même, à Constantinople.

Femmes au pair, dont l'une prétend avoir des agrémens, l'autre craint de les perdre, & la troisiéme ne s'en soucie plus.

PLaise à Mahomet que tu sois reçu dans l'autre monde par de belles houris, comme je le fus hier par trois femmes de l'autre siécle! Leurs transports n'eurent pour moi ni le même but, ni le même prix.

Que c'est bien un bon procédé, s'écrierent-elles à la fois, de venir faire un reversi avec nous! Je désirois un quatriéme, ajouta la maîtresse de la maison, pour arranger la partie de ces Dames; mais j'avois peur qu'il ne nous en arrivât point. Votre société vous croit, peut-être, encore à la campagne, lui répondis-je. Non, Monsieur, reprit-elle; mais j'ai renoncé au grand monde depuis quinze ans; j'en avois alors quarante-cinq. Il n'étoit plus convenable d'y représenter; un petit nombre d'amis me reste & me suffit. Cependant sans vous, nous allions, peut-

être, médire pour nous amuser. Eh! pourquoi donc, Madame, avez-vous pris sitôt le parti de la retraite, dit une de ces femmes qui paroissoit septuagénaire? Les plaisirs s'envolent-ils avec les beaux jours? J'ai, peut-être, moins de fraicheur & moins d'étourderie que dans ma jeunesse; mais tous mes gouts ont encore la même vivacité. Je trouverois fort ridicule qu'on eût plus d'empressement pour ma fille que pour moi; & quand mon miroir me reproche ce que j'ai vêcu, j'écoute le désir de vivre, & la faculté de jouir de la vie. Tant que je les conserve ensemble, mon miroir a tort.

Madame a raison, dit la troisiéme femme qui les écoutoit impatienment; mais on ne fait plus de cas d'un mérite ancien; l'agrément de la nouveauté l'emporte. Ce n'est pas que je puisse m'en plaindre; car je suis encore assez bien, si j'en crois ce qu'on me dit tous les jours, & je me trouve au moins de pair avec des femmes de trente ans.

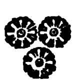
Malgré ce modeste parallèle, j'en lisois cinquante bien écrits sur son front; cependant, continua-t'elle, je me rens justice. Je prévois avec douleur les outrages du tems, & je vous avoue que

j'aimerois autant mourir, que de renoncer aux prétentions. Que voulez-vous que devienne une femme qu'on ne veut plus trouver aimable? Des yeux qui furent beaux, ne conservent pas sur les enfans l'empire qu'ils avoient pris sur les peres. Mon visage soutient aujourd'hui le ruban couleur de rose, demain il faudra le quitter, & de ce moment je n'aurai personne à ma toilette.

En vérité, Madame, répondit la maîtresse de la maison, je sors de la mienne sans prendre garde à l'altération de mes traits. J'ai été jeune & jolie, j'ai joui des avantages de ma figure, & je les ai vu disparoître sans regret. Je n'ai fait que changer de connoissances; je n'ai perdu que des amans, & j'ai retrouvé des amis.

Je me mêlai de la conversation, je les assurai qu'elles n'avoient que varié les moyens de plaire; nous jouames, & je sortis en croyant avoir lu un dialogue de Lucien.

A Paris, le 10 *de Shaval*, 1747.



LETTRE XLI.

OSMAN à ZERNUTH, à Conſtantinople.

Le hazard n'influe ſur rien.

NOn, Zernuth, je ne penſe pas que le hazard influe ſur quelque choſe que ce ſoit. Je crois qu'il eſt démontré qu'il n'exiſte point, par rapport au monde phiſique. Tout dans la nature n'eſt que combinaiſons & que rapports. La matiére ne peut être combinée que dans une certaine quantité de modes eſſentiellement différens, dont la juſteſſe néceſſaire à ſa conſervation, rétrécit encore le nombre; car une combinaiſon fauſſe ſuffiroit pour détruire l'univers par l'enchainement progreſſif de toutes ſes parties; & ces combinaiſons ne pourroient être déplacées ſans que le manque d'ordre entre elles ne produisît des ébranlemens ſuffiſans pour le faire rentrer dans un nouveau cahos. En effet, que deviendroit notre globe, & tous ceux dont il eſt environné, ſi leur marche périodique ceſſoit un inſtant; ou ſi changeant tout-à-coup l'ordre immuable dans le-

quel ils ſont établis, ils parcouroient dans un tems l'eſpace qu'ils doivent parcourir dans un autre? Un tel dérangement entraineroit avec lui une confuſion diamétralement oppoſée à l'idée que nous avons de l'Auteur de ces ouvrages merveilleux, qui lui-même eſt effectivement le ſouverain ordre.

Les divers mouvemens de ces corps ſont donc aſſujettis à des combinaiſons ſtables & nullement au hazard. C'eſt préciſément ce qu'entendoit un des plus grands Philoſophes modernes. Quelqu'un lui demandant quelle idée il avoit des occupations de Dieu? Il géométriſe, répondit-il, continuellement dans l'univers.... Quelle idée! Zernuth, quelle juſteſſe! & le moyen de la concilier avec le hazard! Si donc les principes généraux & univerſels n'y ſont point ſujets, ne peut-on pas en conclurre que leurs dérivés ne le ſont pas davantage? Car tout être dérivé eſt dépendant de ſon principe, &, par conſéquent, doit ſuivre les mêmes loix. Quelle opération peut-on donc abandonner au hazard? Et s'il n'influë point ſur le phiſique, peut-on imaginer qu'il exiſte par rapport à lui?

De Paris, le 15 de Schaval, 1747.

LETTRE XLII.

OSMAN au même, à Conſtantinople.

Sur le ſujet de la précédente.

JE t'ai parlé de l'impoſſibilité que je trouve à admettre l'influence du hazard ſur la nature en général, conſidérée ſimplement comme matiére.

Exclus du concours mutuel de toutes ſes parties, obtiendra-t'il plus d'empire ſur les opérations de l'eſprit? Ne ſeroit-ce pas donner la prééminence à l'inférieur, que d'aſſujettir l'ame & ſes facultés à un caprice irrégulier & indéfiniſſable? Quoi! l'Etre ſuprême auroit employé uniquement ſa ſageſſe & ſa toute-puiſſance à établir l'ordre des choſes inintelligentes, tandis qu'une ſubſtance émanée de lui-même, pour laquelle il ſemble les avoir créées, recevroit des loix d'un être fantaſtique, irraiſonnable, & qui ne pourroit être que fort inférieur à la divinité? Cependant cette portion de Dieu que l'on veut rendre ſi ſubordonnée, a reçu de lui une partie de ſes attributs; il lui a communiqué une partie de ſes lumié-

res & de sa puissance pour contribuer à cet ordre général & universel duquel on prétend l'exclurre ; il la fait servir de cause seconde dans l'exécution de ses volontés. De qui peut-elle donc recevoir les impressions qu'elle donne, si ce n'est de son principe même? d'ailleurs, sa dépendance de l'harmonie universelle, & son influence sur l'ordre général, ne prouvent-elles pas la nécessité qu'elle y soit comprise? Et si sa volonté & les actions qui en dépendent, sont comprises dans la combinaison continuelle du total, où pourra-t'on placer les opérations du hazard? Sera-ce dans les actions, ou involontaires, ou purement machinales, ou indifférentes? Mais peut-on raisonnablement concilier des actions indifférentes avec un Etre infiniment sage & intelligent, le principe & le moteur de toutes choses? Peut-on les accorder avec la nécessité de la rélation continuelle & inséparable que toutes les substances ont entre elles?

Si donc il n'est point d'actions indifférentes, donnera-t'on au hazard celles auxquelles l'ame ne paroit avoir aucune part, qui sont la suite d'un ébranlement primitif de la machine sur telle chose.

ou qui ſont occaſionnées par une eſpéce d'équilibre de l'ame, ſur deux objets différens, dont le dernier l'emporte pour l'inſtant ſur le premier, ou bien ces actions auxquelles nous paroiſſons entrainés, ſans pouvoir nous rendre raiſon de ce qui détermine à prendre telle route plutôt que telle autre origine indirecte de la plupart des événemens particuliers? Mais ces déterminations, tant machinales qu'involontaires, ne portent-elles pas avec elles le caractére de la dépendance? puiſque la matiére ne peut agir par elle-même, ces mouvemens ne lui ayant point été communiqués par l'ame, elle ne peut les avoir reçues que de l'Etre ſuprême qui dirige tout. Peut-on le ſoupçonner de diriger quelque choſe ſans raiſon & ſans deſſein? Le penſer, n'eſt-ce pas avilir l'idée qu'on en a naturellement? & l'avilir, n'eſt-ce pas la détruire?

D'ailleurs, de ce qu'il fait agir les cauſes ſecondes, en peut-on inférer qu'il ne puiſſe faire agir les cauſes premiéres indépendanment d'elles? Ces cauſes premiéres ſont-elles toutes à notre connoiſſance? Et de ce que nous n'en avons aucune notion, pouvons-nous conclurre qu'elles n'exiſtent pas, lorſque la

raiſon nous indique qu'elles doivent être ? Ce ſeroit vouloir tirer de notre foibleſſe, les preuves de l'inſuffiſance, ou du moins de l'imperfection de la Divinité.

Si donc le hazard ne réſide ni dans le monde phiſique, ni dans le monde moral, quelle peut être cette chimére qu'on ſe plaît quelquefois à braver, & de laquelle on ſe plaint toujours ? Ne ſeroit-elle pas le dédommagement de l'orgueil, ſa reſſource ordinaire pour dégrader à nos yeux le mérite d'autrui, & nous déguiſer à nous-mêmes nos fautes & nos erreurs ?

Ceux qui livrent à la déciſion aveugle du hazard la plupart des événemens, qui s'y confient, ou qui s'en plaignent, reſſemblent à quelqu'un qui ignoreroit toutes les combinaiſons d'un jeu, & ſe plaindroit d'y jouer malheureuſement.

A Paris, le 25 de Shaval, 1747.



LET-

LETTRE XLIII.

OSMAN à ZAMAR, à Constantinople.

Occupation des François.

LA plus grande occupation d'une partie des François, est de courir après la fortune & l'immortalité; tandis que le plus grand soin de l'autre, est de chercher les moyens de dépenser son bien, & de prodiguer sa vie, sans attention pour l'avenir. Toutes deux profitent mutuellement du contraste de leur gout, de leurs talens & de leurs facultés.

Il s'éléve en France une espéce de République peu nombreuse, d'esprits abstraits qui négligent les connoissances terrestres, pour contempler seulement la marche des corps célestes qui environnent le globe de l'univers.

Un d'eux me disoit l'autre jour: Je vais bien faire rabattre de la réputation de Newton. J'ai découvert qu'il s'est trompé dans ses observations sur la distance de la terre au soleil, de plus d'une demi lieue. L'imbécile! dit un autre homme qui étoit près de moi;

il s'amuſe à calculer la diſtance qu'il y a d'ici au ſoleil, où il n'ira jamais, lorſqu'il ignore que ſi un petit vaiſſeau échappé à tous nos célébres Anatomiſtes, & que je viens de découvrir, venoit à ſe rompre, il lui cauſeroit une hémorragie mortelle.

Eh! Monſieur, lui répondis-je, avez-vous trouvé, ou le moyen de s'en garantir, ou le reméde efficace de cet accident? Je me ſuis, au contraire, convaincu, ajouta-t'il, que ni l'un, ni l'autre n'étoit poſſible. Si cela eſt, lui repliquai-je en colére, votre découverte n'eſt qu'un malheur de plus pour l'humanité. Si vous aviez fait une ſemblable obſervation parmi nous, je ne vous répondrois pas que vous ne fuſſiez empalé dès ce ſoir, pour recompenſer vos recherches effrayantes.

A Paris, le 28 *de Shaval*, 1747.



LETTRE XLIV.

Osman au même, à Constantinople.

Calculateur aussi indigent que fou.

CE rival de Newton, duquel je te parlois dans ma derniére lettre, vint hier chez moi. Monsieur, me dit-il, je sais à quel point vous aimez & vous protégez les talens. Je suis géométre; mais cette science admirable est de peu de ressource dans un siécle aussi superficiel que le nôtre, où l'on ne fait de cas de l'évidence qu'autant qu'elle conduit à des choses utiles à la société, comme si la vérité démontrée n'étoit pas elle-même une utilité jusques dans les choses indifférentes.

J'ai fait un sistême pour corriger l'univers, dont je viens vous faire part; en voici le plan. Il n'y a qu'une certaine quantité de vices qui infectent le monde: or, le vice est le contraire de la vertu, & la vertu & la vérité n'étant qu'une même chose, il ne faut qu'introduire un nombre de vérités géométriques, en raison de la perversité des hommes, & l'on parviendra à la détruire.

J'ai fait plus : j'en ai calculé les dégrés par le moyen de l'infini ; ensuite j'ai trouvé par une équation fort simple, que le nombre des vérités qu'il seroit nécessaire d'établir, étoit égal à X ou l'inconnu : or, lorsqu'il ne reste qu'un inconnu dans une équation, il est aisé de le faire évanouir ; ce qu'il falloit démontrer.

J'ai passé dans ce travail immense une partie de ma vie, pendant laquelle le peu de bien que j'avois, est devenu ce que l'on parvient à faire de l'infini, à force de calculs, c'est-à-dire, zéro. Il ne me manque plus, pour en pouvoir réparer amplement la perte, que l'évanouissement de mon inconnu.

J'allai hier chez tous ceux qui me fournissent ma subsistance, leur demander des vivres à crédit, mon projet à la main ; mais ils ne daignerent pas m'écouter, & me traiterent de visionnaire.

Je vous prie, Monsieur, de m'accorder vos bontés pour m'aider à descendre jusqu'à la grossiéreté populaire, en attendant que la beauté de mon opération me mette en état de me passer de tout le monde. Et comment ferez-vous, lui dis-je ? Ne voyez-vous pas, me répondit-il, qu'aussi-tôt que j'aurai

mis mon plan au net, je l'enverrai dans toutes les Cours de l'univers, qu'il y sera gouté, & que chaque Souverain me fera sur-le champ une pension considérable?

Je vois bien, lui dis-je, en lui donnant ce qu'il me demandoit, que vous n'avez pas mieux calculé la difficulté d'obtenir des pensions, que les forces résistibles du vice contre la vertu.

A Paris, le 4 de Doulkadah, 1747.

LETTRE XLV.

OSMAN au Comte de T***. à Stokolm.

Opinions sur le suicide. Tristes réflexions qui peuvent dégouter de la vie.

EN France le suicide est non-seulement condamné par les loix divines, & puni par les loix civiles, mais encore méprisé dans la société. Il en est tout autrement en Angleterre, où l'on ne dit pas: Un tel s'est tué; mais, un tel a cessé de vivre. Nulle peine n'est décernée par les loix contre les restes inanimés de ce mortel ennuyé de son existence; & loin que cette action soit regardée dans la société comme un acte

de foibleſſe ou de folie, elle y eſt, au contraire, admirée comme une réſolution ſage & courageuſe.

L'opinion des François eſt, qu'il entre plus d'héroïſme à faire tête à l'orage, & à ſoutenir la ceſſation des choſes qui rendent la vie agréable. L'Anglois, au contraire, prétend que le plus grand mal eſt la douleur; qu'il y a de la foibleſſe, & même de la duperie, à ne pas s'en affranchir, lorſqu'on en eſt accablé.

Je ne déciderai pas de quel côté eſt le vrai courage; mais je crois que nous ne devons pas regarder avec indifférence, le paſſage de l'être au néant. Cependant les plus petites cauſes y déterminent quelquefois. Par exèmple, j'entrai l'autre jour dans un Caffé; deux ſavans y diſputoient avec chaleur, ſur l'origine & les progrès de la poëſie. L'eſprit avec lequel cette queſtion étoit agitée, raſſembla autour d'eux tous les ſpectateurs. Un ſeul homme, magnifiquement vêtu, reſta près d'une table éloignée, & paroiſſoit profondément occupé.

J'écoutois la brillante diſſertation; mais un ſoupir qui lui échappa, excitant ma curioſité, me fit approcher de lui.

Il avoit les coudes appuyés sur la table, sa tête étoit portée sur ses mains; son attitude & sa rêverie l'empêcherent de m'appercevoir; enfin, un mouvement qu'il fit, me découvrit à ses yeux. Il me parut troublé de me voir si près de lui. Rassurez-vous, Monsieur, lui dis-je, je n'ai nulle intention dont vous puissiez vous plaindre. Je suis étranger; mais je regarde tous les hommes comme mes concitoyens; il suffit qu'ils soient malheureux pour m'interesser. Vous me paroissez abimé dans le chagrin; je vous laisse votre secret; mais je vous offre tout ce qui peut dépendre de moi. Je suis touché, me répondit-il, de votre générosité. Vous pouviez vous dispenser de m'apprendre que vous être étranger; je l'aurois deviné, en vous voyant préférer l'avantage de décorer votre ame d'une belle action, à celui d'orner votre esprit d'une dissertation frivole, & à la vanité d'y faire triompher votre opinion. Cette façon de penser n'est pas commune à toutes les nations. Si je me refuse à vos offres, elles ne perdent rien de leur prix dans mon cœur; je vais vous le prouver. Votre procédé annonce un caractére si rare, que je vous accorde toute ma

confiance. Sortons.... Une promenade écartée sera plus propre à notre entretien.

Je le suivis; & dès que nous fumes en liberté; il reprit la conversation. Etranger comme vous, dit-il, l'Angleterre est ma Patrie. Mon nom est de ceux qui sont assez connus; je suis riche au delà de mes fantaisies, je suis dans la force de l'âge, & je n'ai nulle infirmité. Je posséde une femme encore jeune, qui réunit à la sagesse, les agrémens de la figure & de l'esprit; j'en suis tendrement aimé; mes enfans ont ces heureuses dispositions qui présagent un mérite supérieur. Je n'ai rien à me reprocher dans ma conduite, & j'ose dire que je me suis aquis l'estime des honnêtes gens.

Malgré tant d'avantages, je suis le plus malheureux des hommes. De l'assemblage des moyens d'être heureux, est né un dégout pour la vie qui me la rend insupportable. Je n'ai pu le dissimuler à ma femme, pour laquelle j'ai l'amitié la plus tendre, & la confiance la plus juste. Elle a cru long-tems que j'avois une passion qui déchiroit mon cœur, & dont je lui faisois mistére. Dans cette opinion elle a voulu me rendre

la liberté, en m'affranchiſſant, par ſa mort, des liens qui nous uniſſent. Je la ſurpris au moment qu'elle alloit conſommer ce ſacrifice affreux. Je parvins à la convaincre que, loin d'être un obſtacle à mon bonheur, elle étoit mon unique reſſource. Perſuadée alors que mon inconſtance n'avoit point de part à la ſituation de mon eſprit, elle me propoſa de quitter Londres, où la vapeur du charbon & la groſſiéreté de l'air qu'on y reſpire, cauſent, à ce qu'on croit, cette ſorte de maladie appellée conſomption. Elle conſentit, avec joie, à m'accompagner. Nous avons parcouru toute l'Europe, ſans que la différence des climats en ait apporté à mon humeur, ni les plaiſirs tranquiles de la campagne, ni la diſſipation des Cours, ni le tumulte des Villes, ni les ſpectacles, ni la muſique, n'ont pu me diſtraire. C'eſt par-tout le même air que je reſpire; j'y vois le même aſſemblage de couleurs. Une languiſſante uniformité regne dans toutes les productions de la nature. L'art au premier coup d'œil, eſt plus ſaillant, & paroit plus varié; mais un moment de réflexion lui enléve cette ſurface, & l'illuſion qu'il a faite, ne ſert qu'à le dégrader

encore. Si je vais aux ſpectacles, ce ſont preſque les mêmes viſages que j'y vois, ce ſont les mêmes piéces, les mêmes idées, les mêmes intrigues, les mêmes coups de théâtre, & les mêmes dénoûmens. Une tragédie a cinq actes, comme un homme a deux bras, une tête, &c. Ses parties n'aboutiſſent qu'à un certain nombre de combinaiſons, à la fin deſquelles on retombe dans une répétition faſtidieuſe.

La muſique ſemble avoir plus de fécondité dans ſes différens genres; mais elle n'a ſuſpendu mon mal que quelques inſtans. J'ai vu dans toutes les Cours les mêmes intrigues, les mêmes perfidies, les mêmes artifices, la flatterie rampante aux pieds du trône, d'où elle foudroie la vertu, l'innocence & la vérité, ſitôt qu'elles s'y préſentent. Par-tout j'ai vu l'envie paroître ſous les noms d'émulation & d'amour-propre bien entendu, l'orgueil ſous celui de noble fierté, l'oſtentation ſous celui de magnificence, l'avarice ſous celui d'économie; en un mot, par-tout j'ai vu les vices uſurper les dehors, les titres & le prix des vertus, & la probité, l'honneur & l'innocence ignorés, avilis, perſécutés.

Si je cherche dans les grandes villes à dissiper mon ennui, je ne suis pas plus satisfait. J'y trouve des sociétés formées par une prétendue convenance de caractére; & cette convenance n'y existe pas plus que le soin de la consulter; des parties d'amusement conçues par la notion d'un plaisir qui ne s'y rencontre jamais; dans les conversations, des discours sans suite, des mots sans idées, une inconséquence perpetuelle, ainsi que dans la conduite; des sermens violés, l'honneur compromis à tout moment, des protestations fausses, des honnêtes gens sans probité, des dévots sans religion, des braves sans courage, des femmes respectables sans mœurs, des amans sans tendresse, des gens d'esprit sans jugement, des savans sans érudition, & des Philosophes sans sagesse. L'orgueil & l'interêt sont les seuls ressorts du cœur humain; encore ne les font-ils agir que selon les temperamens.

Par-tout je vois l'hipocrisie tenir lieu de ce qu'elle joue. Est-elle démasquée, elle est encore soufferte; on tient compte à l'hipocrite des efforts qu'il fait pour en imposer.

Par-tout l'opulence obtient des égards, tandis que la pauvreté est mé-

prisée plutôt que secourue. La fatuité qui se décore, & traine à sa suite la fortune de vingt familles sacrifiées à un luxe impertinent, mais chéri, éclipse le mérite sans cortége. En un mot, j'y trouve tout, jusqu'au bruit qui m'y fatigue, d'une monotonie insupportable.

Excédé de cette uniformité de vices & de ridicules, si je rentre chez moi pour m'en dédommager par l'application & le travail, j'y rencontre de nouveaux obstacles. Quel genre d'étude embrasserai-je ? Si je veux m'occuper de la Philosophie, je trouve la Logique aride, la Phisique bornée, la Morale incertaine, & la Métaphisique inintelligible. Il semble que les Auteurs qui ont traité cette partie, aient voulu sauver leur insuffisance par leur obscurité.

Je quitte les Philosophes pour m'attacher à la Géométrie ; sa certitude promet plus de satisfaction, & ne m'en donne pas davantage. J'y marche d'un pas assuré, mais lent ; & que m'en revient-il ? La connoissance des vérités puériles, qui ne me sont bonnes à rien, même comme être pensant. J'apprens seulement à douter de tout ce qui n'est pas démontré géométriquement ; & si je veux, à l'aide de ce que je viens de

connoître, porter mes regards plus loin, j'apperçois une foule d'inutilités encore plus obscures, prouvées par une masse rebutante de calculs infinis, dont rien ne m'assure la justesse, que l'autorité d'un livre, duquel, peut-être, un jour, quelque patience oisive renversera tout le sistême.

Si fatigué des sciences arides ou incertaines, j'ai recours à l'histoire, la même monotonie y domine. J'y vois toujours des Etats formés par une poignée de gens féroces. La nécessité de vivre ensemble, les plie à des loix sages, puisqu'elles sont dictées par l'innocence, en petit nombre, parce que l'ignorance ne peut les multiplier. Tant que ces peuples n'ont pas le besoin de s'étendre, le travail commun conserve entre eux une sorte d'égalité, & cette égalité entretient l'union. Leur indigence produit la sobriété, & la sobriété contribue à la valeur. Bientôt, soit par des vues d'aggrandissement naturelles à tous les hommes, soit pour repousser les injures de leurs voisins, ils leur déclarent la guerre, en triomphent, & leurs victoires augmentent le nombre des citoyens, & amènent l'aggrandissement tant désiré. L'aggrandissement est

suivi de l'opulence, du luxe & de la politesse. La politesse introduit & forme le goût, qui, à son tour, enfante les beaux arts, la mollesse & la vanité. Les vertus fuient avec la médiocrité, les vices & l'abondance les remplacent. L'esprit dévelopé invente de nouvelles loix quand le cœur corrompu a inventé de nouveaux crimes. Les dissensions s'allument en raison de l'accroissement des Etats, & les Etats nourrissent dans le sein de leur grandeur, le principe de leur décadence. C'est sur leurs propres débris que leurs destructeurs jettent les fondemens d'un nouvel Etat, qui passera par les mêmes dégrés, pour subir le même sort.

Toutes les choses du monde ont leur apogée & leur périgée. Le point de perfection est celui qui commence la destruction; mais celle des Empires a toujours la même cause. Le luxe y contribue, l'ambition y travaille, elle allume avec le flambeau du fanatisme, les guerres civiles qui l'achévent. Plus les événemens sont grands, plus ils me paroissent conformes entre eux.

Si quittant les histoires générales, je me réduits aux mémoires particuliers, je n'y vois que les mêmes choses qui

ſe paſſent dans la ſociété; perfidies, intrigues, diſſimulations, &c. Il ſemble que les hommes, ainſi que les Etats, ne puiſſent parcourir qu'un certain cercle de révolutions, comme quelqu'un qui croiroit faire bien du chemin en marchant dans une roue. La ſeule façon de cheminer réellement, s'il en eſt une, eſt d'en ſortir.

A cette réflexion ſur l'hiſtoire, je joins encore la contradiction des Hiſtoriens, & l'incertitude où ils nous laiſſent ſur les plus fameux événemens. Vingt Auteurs contemporains ou écrivant ſur des mémoires fidéles, ſe contrarient mutuellement à chaque page ſur les faits les plus généraux, même ſur l'époque des tems : lequel croire?

En effet, lorſqu'un Officier particulier, qui combat un jour de bataille, à la gauche ou au centre de l'armée, ne peut ſavoir ce qui s'eſt paſſé à la droite, comment un Auteur oſe-t'il dans ſon cabinet, en copiant des gazettes, me donner ſes propres conjectures pour les ſecrets de la Cour & du Général? S'il veut peindre les vues & le caractére d'un Miniſtre, c'eſt avec les couleurs qui lui feront mériter une penſion; & s'il n'en attend rien, ſa plume docile à

ſon génie, le définira ſelon ſon panchant à l'éloge, ou à la ſatire, & ne peindra que l'Auteur à la place du Héros.

J'eus la conſtance un jour de parcourir les regnes de cinq Monarques de la même nation. Ils ſe reſſembloient tous ſi parfaitement, que j'y reconnus l'Hiſtorien.

L'éloquence ſuccéde à l'hiſtoire; mais qu'y trouvai-je? Une ſeule phraſe eſt le pivot d'un diſcours ou d'un volume. Une foule de mots ſont rangés avec art dans un certain ordre; & cet ordre toujours renaiſſant, plus ſatisfaiſant pour l'oreille, que pour l'eſprit, conduit mes yeux à la derniére ligne, ſans avoir captivé mon imagination. L'analiſe ne me produit que cette même phraſe, qui a ſervi de texte à tout l'ouvrage.

Ne pouvant plus ſoutenir mon ennui, que tous ces objets redoublent, je cherche enfin en moi-même des reſſources pour le combattre; mais je n'y réuſſis pas mieux. Le même cercle d'idées ſe préſente. Je ne puis connoître ce que je ſais, que de la maniére dont je le connois. Tout, juſqu'à la conduite, à laquelle la nature m'aſſujettit,

jettit, c'eſt d'une monotonie inſupportable. Je me couche, je me léve, je bois, je mange, je dors tous les jours à peu près aux mêmes heures : heureux, lorſque je pourrai dormir d'un ſommeil éternel!

C'eſt de quoi j'étois ſi occupé, lorſque vous m'êtes venu tirer de ma rêverie. Si je réſiſte depuis ſi long-tems, au déſir de me procurer ce ſommeil, ſeul eſpoir qui me reſte, la crainte d'un moment, qui n'eſt redoutable que pour les eſprits foibles, ne m'a point retenu; mais les pleurs & le déſeſpoir de ma femme, dont je me fais l'image, m'ont arrêté. J'ai ſuſpendu, tant qu'il m'a été poſſible, le poignard que je vais enfoncer dans ſon cœur, plus que dans le mien. Mais je ne puis réſiſter à l'ennui de ſentir mon néant. Je meurs à chaque inſtant ſous le poids d'une vie qui m'eſt odieuſe, & je ſuis réſolu à m'en débarraſſer. J'ai cru devoir à votre générosité l'aveu d'un deſſein ſi important, & je cours l'exécuter : en ceſſant de vivre, je ceſſerai de mourir.

Je l'arrêtai. J'aurois voulu conſerver à la ſociété, un homme qui ne paroiſſoit avoir d'autre défaut que l'excès de ſes vertus. Je l'ébranlai; mais je ne pus le convaincre; il m'échappa.

J'ai appris depuis, qu'il avoit exécuté ſon projet. Je vous avoue que cette vertu farouche & déréglée, excite en moi une ſorte d'admiration, & je ne puis m'empêcher de regretter un homme dont l'exiſtence honoroit l'humanité.

A Paris le 14 de Doulkaadeh, 1747.

LETTRE XLVI.

Le Comte de T*** à OSMAN, à Paris.

Rien ne ſe reſſemble dans le monde. Ridicule de la miſantropie Angloiſe.

JUſqu'au moment de la cataſtrophe qui termine l'hiſtoire de votre Anglois, je vous avoue, mon cher Oſman, que la profondeur impoſante de ſa déraiſon m'a fait rire quelquefois. S'il peut à préſent ſe rappeller ſon délire, il doit ſe regarder comme un ſomnambule au fond d'un précipice, qui ne s'apperçoit de l'erreur du ſonge qui l'y conduit, que lorſque ſa chute le réveille. Je penſe comme vous, que le cœur de ce miſantrope étoit vertueux; mais les fauſſes lumiéres de ſon eſprit l'égarerent, ou plutôt une portion de

bile dominante & fermentée, porta toujours à son imagination des vapeurs ténébreuses; & les objets qui le frapperent, en furent obscurcis. Si je ne le plaignois à titre d'hipocondre, je voudrois ridiculiser sa mémoire par une épitaphe, qui vengeât la nature & l'humanité du peu de cas qu'il en fit.

Quoi! le spectacle de l'univers, & le concours de tous les hommes qui l'ont admiré, ne rendent-ils pas un témoignage éclatant à la magnificence du Créateur? Quelle infinité de combinaisons n'a-t'il pas fallu pour établir & pour conserver l'ordre immuable, qui marque à tous les êtres leurs places & leurs fonctions? Comment cet ordre si sage & si beau, n'a-t'il fait sentir à ce prétendu Philosophe qu'une languissante uniformité? L'examen rebutoit, sans doute, son génie paresseux; il n'a jugé que l'apparence sur le faux rapport de ses sens. Par-tout les champs & les bois lui paroissoient semblables, parce qu'il n'appercevoit nulle part des forêts couleur de roses & des prairies bleu-céleste. Par-tout le même soleil osoit l'ennuyer de sa même clarté: en effet, voilà des choses bien monotones! Et je crois que si la terre & les

cieux avoient pris des loix de son gout pour la variété, il les auroit plaisanment régis.

Qu'il renaisse ce mélancolique Anglois, & je le ferai convenir qu'une feuille d'oranger n'est point pareille à celle que la même tige produit à ses côtés; que l'air n'est pas composé des mêmes parties au bord d'une riviére & sur une montagne; que les astres n'ont point les mêmes influences sur Lima & sur Stokolm; qu'enfin, tout ce qui est matiére, varie dans sa forme & dans ses modifications, par une métamorphose incompréhensible & perpétuelle, que la nature est inépuisable en prodiges, sans jamais se repéter, & que l'art qu'il lui préféra injustement, ne plait qu'autant qu'il l'imite & se cache.

Je suis encore plus revolté de l'aspect sous lequel il considére le genre humain. Son ennui fait toujours les fraix de ses descriptions: il n'a lui-même qu'un certain nombre d'idées duquel il ne sait point sortir. Comment ne voit-il par-tout que le même tableau, tandis que chaque personnage ne se ressemble pas à lui-même du matin au soir?

L'homme eſt un Protée, qui prend mille forme différentes, ſouvent ſans les avoir prévues. Quelle fécondité dans ſon imagination, quelle inconſtance dans ſes déſirs, quel contraſte dans ſes paſſions, quel déſordre dans ſon cœur, quelle inconſéquence dans ſa conduite, & quelles nuances n'y ſont pas encore ajoutées par la différence des temperamens, des âges, des climats, des loix & des préjugés qui l'aſſujettiſſent!

La monotonie qui dégoûta votre Anglois de ſon exiſtence, a-t'elle pu naître d'un aſſemblage ſi bizarre? Il a trouvé, dit-il, les mêmes vices dans toutes les cours, dans toutes les villes, dans toutes les ſociétés; mais ſans lui oppoſer les exceptions que notre ſiécle offre en foule, les a-t'il vu placés de même, agir de même, & déterminer les mêmes événemens? Quels crimes & quelles vertus n'a pas produit le ſeul déſir de s'immortaliſer? A-t'on pour cela une opinion ſemblable de Philopœmen & d'Eroſtrate? L'ambition a-t'elle conduit au trône Phocas & Guſtave Waſa par la même route? L'avarice reprochée à Louis XII. eut-elle la même ſource que celle du Tiran

Nabis? La prudence de Nestor & la dissimulation d'Ulysse se ressemblent-elles? L'amour égara-t'il Charles VII. comme Marc-Antoine? Combien de fois le hazard seul, en faisant mouvoir un petit ressort ignoré, a-t'il causé de révolutions surprenantes, & dont la politique a usurpé tout l'honneur? Ces coups d'éclat inattendus n'avoient donc rien de saillant pour votre misantrope? Avec une meilleure santé & des yeux moins prévenus, il auroit vu qu'à la vérité, l'ambition, l'interêt & l'amour représentent sur le théâtre du monde; mais ils y jouent des rôles si variés, ils sont si méconnoissables, la conduite des piéces est si différente, & les dénoûmens si extraordinaires, que le spectateur attentif ne peut trouver la scéne froide.

Avoit-il résolu de ne rien approfondir pour conserver le privilége de tout censurer? L'histoire des grands Empires, celle des Royaumes qui leur ont succédé, celle de son propre Pays, n'ont donc obtenu que ses regards distraits, puisqu'il prétend que leur origine, leurs troubles & leur décadence ont eu le même principe.

Des hommes grossiers se rassem-

blent, se battent avec leurs voisins, s'étendent, s'enrichissent, se corrompent, s'énervent, & sont détruits par de pareils Sauvages, qui à leur tour, ont le même sort : voilà qui est bientôt dit. Cependant ce ne fut point le luxe qui renversa Carthage, Lacédémone & Troyes; ce ne furent point des avanturiers qui formerent le Royaume d'Athénes; mais ce fut une colonie d'Egyptiens, peuple déja fameux & policé, conduite par Cécrops.

Ninus, qu'on peut regarder comme le fondateur du premier Royaume des Assyriens, ne fut point un vagabond, & Ninive qu'il embellit, & où il établit le siége de son Empire, étoit déja célébre. Ce fut la mollesse de Sardanapale, & non pas celle de ses sujets, qui les souleva contre lui. La concurrence des grands hommes divisa ses Etats après sa mort. A cette division commença l'Empire des Assyriens, duquel sortirent celui de Babylone, & celui des Médes, dont le vertueux Déjoces fut le premier Roi. Cyrus réunit l'Empire des Médes à la Perse par le droit de succession naturelle, & y joignit les Empires d'Assyrie & de Babylone par le droit de conquête.

Je parcours les faſtes du monde ſans y rien voir qui ſe reſſemble. Je diſtingue le génie de chaque peuple, j'obſerve que le deſtin de chaque Etat eſt différent dans ſon commencement, dans ſa conſtitution, dans ſa fin; & tous les événemens que l'hiſtoire ancienne nous a tranſmis, ſans parler des tems modernes, prouvent que le choc des vices & des vertus produit des effets toujours noûveaux.

Pour tirer meilleur parti de lui-même, de ſes concitoyens, des ſciences & des beaux arts, l'infortuné Mylord auroit dû s'attacher davantage à la géométrie. Je ſuppoſe qu'il n'y fit pas de grands progrès, puiſqu'il n'y découvrit que des vérités puériles, & qu'il n'en ſut jamais faire l'application; elle auroit redreſſé ſes idées. N'eſt-ce donc rien, ſelon lui, que d'apprendre à raiſonner juſte? Il vivroit encore, & vivroit heureux, s'il avoit eu l'imagination mieux réglée. Le déſir de ſe diſſiper & non pas de s'inſtruire, lui fit employer ſes loiſirs avec frivolité. Il ne perfectionna ni ſon eſprit, ni ſon cœur, ni ſa raiſon, ni ſon gout; par conſéquent rien n'affecta vivement les facultés de ſon ame. Les combinaiſons

& les rapports qu'elle devoit faire pour connoître & pour jouir, coutoient trop à ſon indolence; il ne cherchoit que le plaiſir; mais le plaiſir n'eſt qu'à la ſuite du travail, ou du beſoin: vouloir l'en ſéparer, c'eſt l'anéantir.

Pouviez-vous patiemment l'entendre dire, qu'une ſeule phraſe étoit toujours le pivot des grands orateurs? Quoi! Démoſthénes, Ciceron, Boſſuet, Fléchier, Fénélon & tant d'autres, ne vous prêtoient-ils pas des armes pour les défendre? Si la pompe, la richeſſe, la pureté de leur éloquence ne lui préſentoient que l'image de quelques mots arrangés pour flatter ſon oreille, pourquoi déſiriez-vous qu'il végétât plus long-tems? Avec des organes comme les ſiens, il avoit raiſon de s'ennuyer de boire, de manger & de dormir, dès qu'il étoit réduit à ces opérations machinales. Comment! Plaute, ſelon lui, Térence, Corneille, Moliére, Racine, Schakeſpéar, Crébillon, ne ſont qu'égaux à tous leurs ſucceſſeurs dramatiques? Il reconnoit par-tout le même plan, les mêmes idées, les mêmes ſentimens, les mêmes portraits, les mêmes coups de théâtre, les mêmes dénoûmens. Je ne vous pardonne pas

de lui admettre plus que de l'instinct; & Vaucanson pourra bien quelque jour, faire un automate aussi parfait. J'aimerois autant, pour conserver sa comparaison, qu'il eût soutenu que le nain du Roi de Pologne est égal en force au plus robuste Moscovite, parce qu'ils ont l'un comme l'autre deux bras, une têre, &c. Je ne suis plus surpris qu'il fut excédé de sa maniére d'être: un nuage impénétrable offusquoit son cœur, son esprit & ses yeux. Ce qui fit réellement son malheur, fut l'abondance & la satiété de tous les biens qu'on désire dans le monde. Il falloit pour le tirer de sa léthargie, des secousses vives & fréquentes. Si son Roi l'avoit exilé parmi les charboniers d'Irlande, & rappellé subitement à la Cour; si sa fortune avoit essuyé les vicissitudes du sistême; si l'un de ses enfans avoit porté sa têre sur un échaffaut, & qu'il y eût reçu sa grace; si sa femme avoit été moins fidéle, & moins docile; la joie, l'inquiétude, l'impatience, l'espoir & la crainte auroient, pour ainsi dire, dérouillé les ressorts de son ame. L'adversité occupe à la recherche des moyens de la repousser, ou de la soutenir, & le bonheur qui lui succéde,

devient plus touchant. Cet homme qui n'étoit pas né avec des passions véhémentes, avoit besoin d'être heurté par les événemens qui les développent, & les aiguisent.

Je ne puis approuver ses caustiques réflexions, & moins encore, son féroce courage. Je conviens, qu'à cet égard, je pense comme les François : je trouve plus de gloire & de sagesse à lutter contre ses malheurs, qu'à les terminer en cessant de vivre. C'est un acte de foiblesse, d'injustice & d'inhumanité, qui devroit être par-tout en horreur.

Supposons un moment, qu'un homme de moins ne soit qu'un atôme décomposé, qui ne laisse pas un vuide réel après lui; s'il a le droit de le décomposer, ce droit appartient à tous; s'il est criminel d'y prétendre, aucuns ne doivent le reclamer. Or, que deviendroit l'univers; si un jour, ceux qui s'y croient malheureux, se dévouoient unanimement à la mort? Imaginez-vous que le bon ordre général n'en seroit pas troublé? Leur perte n'entraineroit-elle pas celle du reste de ses habitans? Est-il donc égal que la terre soit couverte de fleurs & de fruits sauvages, ou peuplée de créatures in-

telligentes? Une portion de matiére organiſée n'eſt-elle pas plus parfaite qu'un caillou? La nature n'a-t'elle pas ſoumis tous les êtres qu'elle a formés, à une dépendance réciproque? Cet enchainement n'eſt-il pas néceſſaire pour l'harmonie univerſelle? Peut-on y donner atteinte ſans travailler à la détruire? Sommes-nous ſi fort à nous-mêmes, que nous puiſſions en diſpoſer? Il n'y a que le Matérialiſme, ſecte odieuſe dans ſon principe & dans ſes conſéquences, qui oſe favoriſer cette abſurde opinion. Choiſiſſons-nous l'inſtant de notre naiſſance? La puiſſance qui nous le cache, ne nous indique-t'elle pas par cette conduite, que ſous le même voile, elle a marqué celui de notre fin, & que nous ne pouvons innocenment le précipiter? Mais ſans vouloir pénétrer les décrets de l'Eternel, ou les intentions de la nature, pour apprendre nos devoirs, nous les trouvons, à cet égard, dans notre cœur. Quel eſt l'ingrat ou l'inſenſé, qui peut dire n'avoir tiré aucun ſecours de la ſociété? Tenons-nous de nos propres ſoins, notre exiſtence & ſa conſervation? Nos beſoins nous lient à nos ſemblables, activement & paſſivement. La reconnoiſſance captive

les animaux; n'aurions-nous pas honte de nous y dérober? Quel eſt l'homme aſſez mépriſable pour être inutile au monde? Que penſerois-je de celui, qui plein de lui-même, ferme ſon cœur à l'amour de ſa Patrie, à la tendreſſe de ſa famille, à l'attachement de ſes amis, aux beſoins des foibles & des infortunés, pour ne l'ouvrir qu'au déſeſpoir, dont ſouvent la cauſe eſt ridicule?

Quel que ſoit l'événement qui accable, juſqu'à inſpirer le dégout de la vie, pourquoi ne pas donner à ſa raiſon, l'empire que le tems aquiert ſur les plus grandes douleurs? Il n'en eſt point qu'il n'abſorbe; c'eſt une duperie de vouloir périr, avant qu'il opére.

Je connois une femme que différens malheurs avoient déterminée à s'empoiſonner, quand ſa portion de conſtance ſeroit épuiſée; & pour n'en pas manquer le moment, elle portoit toujours avec elle une doſe d'opium ſuffiſante. Le hazard la conduiſit au ſpectacle. Une actrice fameuſe alors, la tranſporta tellement d'admiration & de plaiſir, que redoutant un triſte retour ſur elle-même: Vas, dit-elle, en jettant ſon poiſon par la fenêtre, ſi je t'avois pris hier, je n'aurois pas en-

tendu aujourd'hui Mlle. ***. Je ne veux plus que tu m'exposes à perdre des choses agréables que je ne prévois pas, & qui m'arriveront peut-être. Voilà ce que j'appelle du bon sens. Qui peut répondre que le jour choisi pour mourir, n'est pas la veille de celui où l'on seroit content de son sort?

Je finis par une réflexion, que je trouve dans une Comédie Françoise, & dont votre Anglois ne fut pas capable. On n'est pas tout-à-fait malheureux, lorsqu'il reste du bien à faire.

De Stokolm, le 10 Janvier, 1748.

LETTRE XLVII.

Osman à Zamar, à Constantinople.

Variété amusante d'humeurs & de caractéres chez une même nation.

JE ne crois pas, mon cher Zamar, qu'il soit nécessaire de parcourir les quatre parties du monde, pour prendre une idée du génie de chaque peuple qui les habite: il ne faut que s'arrêter en France. C'est une nation qui les réunit tous, & n'a de caractére particulier que sa singularité générale.

Paris sur-tout, est le centre des contrastes & de la diversité. Il rassemble l'athée & le dévot, le républicain & l'esclave, le riche & l'indigent, l'esprit fort & le fanatique, le grand Seigneur & l'Artisan, le Philosophe & le Petit-Maître, le Politique & le Poëte. On y choisit, à son gré, la solitude ou la dissipation, l'étude ou l'ignorance, la sagesse ou le libertinage; tout cela s'y mêle, s'y tient, s'y confond, & tu imagines, sans peine, la multitude d'événemens bizarres & journaliers qui naissent parmi de pareils citoyens. Les vertus, les vices, les ridicules, la sublimité d'esprit, la sottise, l'opulence, la médiocrité, l'adresse, & jusqu'à l'indigence, y représentent sous mille formes différentes.

Je m'y suis lié avec un homme, qui m'a été fort utile, pour m'apprendre les usages, les modes & les nouvelles, qui s'y succédent rapidement. Cet homme, que je rencontrois par-tout, me paroissoit n'avoir d'autre emploi que celui de plaire, & d'autre panchant que celui de s'amuser. Il a de l'esprit, & ce qu'on appelle ici, le ton de la bonne compagnie, c'est-à-dire, qu'il a cent façons de se présenter & de s'é-

noncer; car la bonne compagnie d'un quartier n'a point le ton de la bonne compagnie d'un autre, & il veut être reçu par-tout. Devinerois-tu que c'est une sorte de Philosophie qui proméne cet homme à la Cour, aux Spectacles, aux Caffés, aux Academies, & dans toutes les maisons ouvertes?

Nous allames à la campagne ensemble l'autre jour; pendant la route nous dissertames sur la fécondité de la nature, & la variété de ses productions. La conversation tomba insensiblement sur la différence des caractéres, des opinions & des sentimens. Je lui contai l'histoire de mon Anglois, dont j'étois encore ému. Monsieur, me dit-il, je suis fâché de ne l'avoir pas connu: peut-être mon exemple l'auroit-il encouragé à supporter son existence. Il s'en faut bien que je tienne à la vie par des liens aussi agréables que ceux qu'il a rompus. Je ne hazarderois, peut-être, pas avec un de mes compatriotes, l'aveu que je vais vous faire; mais vous m'avez paru d'un commerce sûr, & je vois que vous faites usage de tout ce qui vous frappe au profit de votre esprit & de votre cœur. Mon sort & la façon dont je le remplis, ne méritent, sans doute, pas

moins

moins de vous intereſſer & de vous ſurprendre.

Mon pere fut condamné à perdre la tête ſur un échafaut, pour s'être battu en duel. Il ſe déroba à ſon arrêt en paſſant en Angleterre. Il y fut reçu avec la diſtinction dûe à ſon mérite & à ſon nom, qui ne parurent pas flétris dans un pays où les loix & les préjugés ne ſont point en contradiction. Ses parens avoient obtenu la confiſcation de ſon bien, & lui en faiſoient toucher fidélement le revenu. Il épouſa une Angloiſe aimable, qui n'eut pour dot qu'une naiſſance illuſtre & ſes graces perſonnelles. Je fus le fruit de cette union, & je coutai la vie à ma mere dans l'inſtant que je vis le jour. Mon pere lui ſurvêcut quinze ans, pendant leſquels mon éducation fit ſes ſoins les plus chers : je le perdis, & vins en France, dans les bras de ſa famille, reclamer les droits du ſang & ſa ſucceſſion. Mes injuſtes collatéraux refuſerent de s'en déſaiſir en ma faveur. Je portai la queſtion à tous les tribunaux, où je fus déclaré inhabile à ſuccéder, parce que mon pere étant mort civilement dans ſa Patrie, n'avoit pu contracter ailleurs un mariage légitime,

ni ſe donner des héritiers de ſa fortune & de ſon nom. J'obtins, pour toute reſſource, une Lieutenance dans un Régiment nouveau. A la premiére campagne, j'eus le bras caſſé; au commencement de la ſeconde, la paix ſe fit, & l'on me réforma.

Un Financier ſe prit alors d'affection pour moi, m'offrit de l'emploi, & finit par me donner ſa fille, à laquelle il aſſura vingt mille livres de rentes. L'année ſuivante, ſon caiſſier lui emporta cent mille écus; un banquier ſon correſpondant en Savoye, fit banqueroute, & lui laiſſa un vuide de quatre cens mille francs. Cette derniére avanture acheva de le ruiner; il mourut en priſon, où il fut mis comme comptable envers le Roi.

De toute mon opulence paſſée & future, il ne me reſta que ma femme. Sa vanité ne put ſoutenir l'indigence, & les moyens les plus honteux furent ceux qu'elle préféra juſqu'à ſa mort pour s'y ſouſtraire. Elle m'a laiſſé deux enfans, l'un s'eſt deshonoré par les actions les plus lâches, & je viens de le faire partir pour nos colonies, où il ſera retenu toute ſa vie; l'autre eſt imbécile & muet. Ce n'eſt pas tout. J'étois at-

taché par la passion la plus vive & l'amitié la plus tendre, à une femme vraiment digne de l'un & de l'autre sentiment. Veuve & riche, son cœur vertueux & sensible alloit disposer de sa main en ma faveur, lorsqu'elle fut attaquée d'une maladie, dont je la vis périr entre mes bras.

Je crois qu'un enchainement continuel de pareils malheurs, devroit me dégouter de la vie, à plus juste titre que votre Anglois. J'ai senti tous les coups que le sort m'a portés. La cessation de mon être n'a rien qui m'épouvante, & c'est mon courage même qui s'obstine à n'en pas précipiter le moment. Je ne me suis pas tellement renfermé dans mon tourbillon, que jetté dans un autre, je m'y trouve étranger. L'univers m'appartient comme à tous ses habitans; je dois jouir du spectacle qu'il me donne. La curiosité est en moi une sorte d'interêt qui me lie aux objets qui l'excitent. Le monde est ma Patrie; j'y suis spectateur de tout ce qui s'y passe: si je me donnois la mort, j'interrompois mes observations. Je veux voir, s'il est possible, que je devienne encore plus malheureux; je veux voir si les hommes se corrompront encore da-

vantage; je veux voir enfin, si le crime & l'erreur étendront par-tout leur empire, ou si la vertu & la vérité feront reprendre aux mœurs une face nouvelle.

Un événement général arrivé, j'ai les yeux ouverts sur ce qu'il produira. De cet événement il en renait mille autres particuliers qui captivent mon attention. Ce sont des nuages qui s'assemblent. Le premier est emporté par les vents; un second lui succéde, sa direction est différente; un troisiéme paroit, il absorbe les deux premiers; mais il sera lui-même absorbé dans un instant. C'est encore, si vous voulez, une galerie immense de tableaux d'histoires suivies, & coupées d'épisodes, que je parcours avec rapidité; la fin de l'une est le commencement d'une autre qui me paroit tout aussi interessante. Chaque tableau m'arrête, & j'emporterai avec moi le regret de n'avoir pas tout vu.

Que penses-tu, mon cher Zamar, de ce nouveau genre de folie philosophique? Quelles différences dans les spéculations sur les mêmes choses! Ces différences sont-elles dans les choses même, ou dans la maniére dont les spéculateurs les envisagent? Il est donc

un optique pour les yeux de l'esprit comme pour ceux du corps. Cet optique a donc à peu près les mêmes principes? Quelle affinité! D'ailleurs, quel est cet ennemi de notre félicité qui nous empêche assidûment d'y parvenir? Un homme reçoit en naissant, tous les avantages que peuvent faire la nature & la fortune; il porte en mêmetems dans son caractére, le germe de ses malheurs. Tout lui paroit monotone, l'ennui l'accable, il préfére la mort, & s'y livre. Un autre posséde le caractére le plus propre à jouir de la félicité; mais il est persécuté par les événemens les plus sinistres. Il les combat, il les soutient, & n'abrége pas de si tristes jours. Celui qui semble fait pour désirer la vie, y renonce; celui qui devroit y renoncer, y tient; parce que l'un & l'autre ne voient rien sous le même aspect.

Que conclurre de ces deux phénoménes? Qu'on ne peut, sans doute, être heureux avec des passions & des désirs sans espoir; mais aussi qu'on est malheureux dès que les désirs & les passions sont anéantis. L'usage en est nécessaire, l'excès seul en est dangereux. Les modérer, les exercer avec ordre,

ſans les épuiſer tous à la fois, eſt l'unique moyen de n'en être pas le jouet ou la victime.

Un homme qui cherche le plaiſir à tous les inſtans du jour, eſt un prodigue qui diſſipe ſes fonds, ſans jouir de ſes revenus; il ſera bientôt réduit à la mendicité. La frugalité & l'économie ſont ſes uniques reſſources.

Telles ſont mes idées ſur le bonheur & ſur la volupté; mais je n'entreprendrai pas de les définir: je les crois d'opinion comme toutes les choſes de la vie. L'objet de notre culte n'eſt jamais que l'ouvrage de notre imagination. C'eſt le fantôme qu'elle produit, que nous craignons ou que nous aimons, & duquel nous faiſons dépendre nos biens & nos maux; il en eſt à la fois la cauſe, le juge & l'inſtrument.

Etrange effet de l'orgueil, de la crainte, & de l'amour de ſoi-même! Ainſi Pygmalion adore la ſtatue qu'il vient d'achever. Elle eſt la ſource de ſes plaiſirs & de ſes tourmens; les obſtacles irritent ſa paſſion, ſon amour-propre les lui diſſimule pour l'exciter encore: c'eſt le vent qui allume le feu qu'il n'éteint pas. Son illuſion lui plait; mais qu'aime-t'il? que déſire-t'il? Le chef,

d'œuvre de ſon ciſeau. Que cherche-t'il? Son propre bonheur, & non pas celui de la ſtatue.

Tous les hommes ſont Pygmalion: chacun a taillé la ſienne plus ou moins parfaite, ſelon la main de l'ouvrier. Tout eſt pour nous le bloc de marbre: ſera-t'il dieu, ou bien cuvette?

De Paris, le 26 de Moharram, 1748.

LETTRE XLVIII.

OSMAN à ZAMAR, à Conſtantinople.

La Patrie du Sage eſt par-tout.

LE déſir qu'on dit être naturel à tous les hommes, de retourner dans leur Patrie, me paroit une foibleſſe indigne du Sage, plutôt qu'un principe gravé dans les cœurs. Nous naiſſons pour l'humanité en général, & non pour une ſociété particuliére. Les loix, les ſentimens, le cri de la nature embraſſent tous nos ſemblables, & ne ſe réduiſent pas à nos concitoyens. Lorſque ma Patrie ne peut me donner, ou me refuſe les choſes néceſſaires à mon exiſtence, ou à mon bonheur, l'endroit de la terre où je les trouve,

devient l'objet de ma reconnoiſſance & de mon attachement.

N'avoir reçu que la naiſſance, c'eſt n'avoir contracté que la plus légére obligation : je crois même que ce demi bienfait mérite plus de reproches qu'il n'impoſe de devoirs, s'il n'eſt ſuivi de ce qui peut rendre la vie agréable & les mœurs pures. Je me rappelle à ce ſujet, le trait d'un ancien Poëte Latin, qui lui fit obtenir l'applaudiſſement unanime des Romains : *Nihil humani à me alienum puto.* Cependant les exemples du contraire ne ſont pas rares, même parmi des gens qui ſe piquent d'avoir du courage & du nerf dans l'eſprit.

Je t'en parle avec chaleur, parce que je ſuis fâché que Ricci veuille abſolument s'en retourner. Son cœur eſt libre, ſa gayeté naturelle qui ne l'abandonne jamais, eſt un parfum délicieux qu'on reſpire en le voyant, & qui lui ſert de préſervatif contre les paſſions qui voudroient l'affecter. Ricci a le cœur bon, il eſt tendre & ſenſible, mais il ne peut l'être qu'un inſtant : l'eſprit de ſaillie le défend contre les impreſſions profondes; il échappe aux traits qui le menacent, plutôt qu'il ne les émouſſe. Tu juges bien à l'idée que je

t'ai donnée des François, de l'accueil qu'il en reçoit. Il eſt déſiré par-tout, d'autant mieux qu'il ne cherche pas à être plaiſant; qu'il ne veut être qu'aimable, & qu'on le trouve l'un & l'autre. Il n'a rien à regretter dans ſa Patrie. Il eſt chéri dans un Pays pour lequel il ſemble né. Les plaiſirs s'empreſſent à l'y fixer. On a oublié qu'il étoit Muſulman; peut-être lui-même ne s'en ſouvient-il plus. Cependant le croirois-tu? Ricci commence à connoître la rêverie. Il eſt ſombre & diſtrait; il cherche la ſolitude, & ne jouit qu'avec langueur, des amuſemens qui lui ſont offerts, ou plutôt Ricci ne jouit plus. Frappé de ſa ſubite métamorphoſe, j'en ai voulu pénétrer le motif. Il m'avoue en rougiſſant, qu'il ſoupire après la paiſible monotonie de ſon Serrail. Ses femmes l'inquiétent pour la premiére fois. Ricci eſt jaloux par deſœuvrement, & regrette l'ennui. Je le plains; mais il perd dans mon eſprit ce que la compaſſion lui fait gagner dans mon cœur. Je ſens, il eſt vrai, que je ferois plus que lui pardonner, s'il connoiſſoit Zelmis, s'il aimoit Zamar, & s'il étoit Oſman.

De Paris, le 4 de Safar, 1748.

LETTRE XLIX.

OSMAN au même, à Conftantinople.

Il eft à propos pour la Société, que le génie ait des dégrés.

JE ne fais fi tu feras de mon avis : je foutins ici l'autre jour une théfe qui parut bizarre, & que je foumets à ta raifon. Je prétens que fi le nombre des grands génies excédoit dans un Etat, celui des génies médiocres, & même celui des efprits bornés, il feroit impoffible que le gouvernement, quel qu'il fût, fe foutînt.

On regarda cette propofition comme un paradoxe. Les uns dirent que les grands génies étant les chefs-d'œuvres de la nature, il étoit abfurde de croire qu'une chofe bonne en elle-même, devînt inutile ou dangereufe, dès qu'elle appartiendroit à tous les hommes; qu'on ne pouvoit defavouer qu'un grand génie ne fût un grand avantage; qu'il ne devoit donc rien perdre à devenir commun. D'autres ajouterent que fi nous étions également éclairés, nous ferions également fages, & par une

suite nécessaire également heureux; que plus il y auroit de génies vastes dans un Etat, plus ils sauroient l'étendre & l'affermir; qu'au contraire, leur rareté avoit favorisé les plus surprenantes révolutions; que ce fut cette supériorité qui plaça César sur le trône du monde; qu'alors, si le Sénat avoit eu plusieurs têtes comme la sienne à lui opposer, il seroit resté leur égal, & non pas leur maître; que Cromwel n'a mis à profit qu'un pareil ascendant sur ses concitoyens, pour subjuguer sa Patrie, & mille autres exemples dont on sembloit tirer des objections insurmontables.

J'y répondis d'abord, que si tous les hommes étoient également éclairés, il n'en faudroit pas conclurre qu'ils seroient également sages, attendu la violence & la diversité des passions, que nos lumiéres n'excluroient pas; mais il en résulteroit qu'aucun ne voudroit obéir sitôt qu'il se sentiroit la capacité de commander. Otez la subordination, sans mettre à sa place la vertu, vous introduirez le désordre. Je dis encore qu'un grand génie n'étoit un grand avantage que par proportion à ceux qui lui sont inférieurs, & que s'ils étoient

tous de niveau, il ſeroit indifférent qu'ils fuſſent vaſtes ou bornés.

Il n'en eſt pas de même des cœurs bien ou mal faits. S'ils étoient tous pareils dans l'un ou l'autre genre, il en arriveroit des effets fort différens. J'ajoutai encore, que s'il y avoit dans un Etat plus de grands génies que de génies médiocres, il y auroit trop peu de gens en ſous-ordre pour exécuter les projets, & pour remplir les vues de ceux qui les formeroient.

Un génie vaſte ne deſcend pas dans les détails; il établit un principe : c'eſt aux calculateurs ſubalternes à développer les corollaires. Il les a vu en total, l'évidence l'a frappé, il abandonne à leur patience la lente démonſtration; ſon activité paſſe à d'autres objets. Or, ces calculateurs ſubalternes ne s'y fixeroient pas, s'ils avoient le même génie. La ſcience n'eſt, peut-être, pas moins utile; elle eſt le fruit de l'âge, de l'étude & des réflexions. Les gens médiocres s'y attachent plus volontiers; avec elle point d'efforts brillans, mais auſſi point d'écarts. Sans elle le génie s'éléve, mais il tombe. L'aſſemblage de tous les deux eſt la perfection de notre intelligence. Cette intelligence ordonne; mais il lui

faut des ſujets qui ſachent ſimplement obéir. Je penſerois qu'un Etat où ſeroient grand nombre de génies vaſtes, & fort peu d'eſprits bornés, reſſembleroit à un édifice commencé, où l'on enverroit, pour l'achever, trente architectes & deux maçons. Crois-tu que le tems & les orages ne renverſeroient pas la premiére pierre, avant que la derniére fût poſée?

Je crois qu'un gouvernement doit être, à peu près, comme je me repréſente un habile artiſan. Il imagine un deſſein: voilà le génie ſupérieur à la tête des affaires. Sa main le trace ſur le papier: voilà le génie médiocre & ſavant employé. Il l'exécute enfin avec des inſtrumens inanimés qui ſe laiſſent conduire: voilà les gens en ſous-ordre & dociles.

Tu vois bien que l'artiſan a beſoin de pluſieurs limes, de pluſieurs crayons, de pluſieurs burins, &c. & que pluſieurs artiſans, avec une ſeule lime, un ſeul burin, un ſeul crayon, &c. ne feroient pas un bel ouvrage. Adieu.

De Paris, le 18 *de Safar*, 1748.

LETTRE L.

Osman au même, à Constantinople.

Personne ne veut être ce qu'il devroit. Frivolité préférée au bon sens.

ICi bien des gens veulent passer pour magiciens, ou croient l'être : c'est le pays des métamorphoses. Peu de personnes se réduisent à paroître ce qu'elles sont en effet. Un Financier se léve, pése son coffre fort, y trouve quelques millions, & dit : Je suis Gentilhomme ; son pere ne l'étoit pas ; qu'importe ? Il ajoute deux lettres à son nom, vingt couverts à sa table, un écusson à son carosse ; il marie sa fille à la Cour, le charme est fait.

Un autre rêve qu'il a du génie ; il l'annonce, s'érige un Tribunal, juge les beaux esprits, se place à leur tête, prend la plume, déchire celui-ci, dérobe celui-là ; on l'imprime, & le plagiaire usurpe le titre d'Auteur.

Une femme entre dans le monde ; elle étoit laide la veille : une coiffeuse, un parfumeur arrangent son visage ; un maître à danser lui montre à faire des

nœuds; elle donne à ſa tête, à ſes geſtes, à ſes pas des mouvemens rapides; auſſi-tôt elle aſſure qu'elle eſt vive & jolie. Oſera-t'on la trouver apprêtée & bruyante?

Un ſot ignoré dans ſa Province, fait pour l'être, ſe ſouvient tout-à-coup, que ſa couſine a de fort beaux yeux, une taille de nimphe, un jargon ſéduiſant, & qu'elle eſt à Paris. Il la prie de ſolliciter un vieux procès; il tire quelques parchemins de la pouſſiére, pour établir des prétentions ſur la terre de ſon voiſin, & dans les yeux de cette parente, on lit ſes titres, on éclaircit ſes droits; il réuſſit. La baguette de Zoroaſtre fit-elle jamais mieux illuſion?

Que ma famille eſt inſupportable! me diſoit l'autre jour un jeune fat à ſa toilette, elle me preſcrit le triſte rôle d'homme ſenſé. J'y réuſſirois, peut-être, je ſuis en fonds; mais j'ai de l'ambition & des créanciers: ſi je renonçois aux prétentions, on me croiroit ruiné, & on me ruineroit en effet. Il faut plaire pour conſerver ſon crédit. Vous voyez bien que je me ſacrifie par honneur. Voilà ce que de vieux parens ne veulent point entendre: ils ont un gros bon ſens gothique, & croient

que tout ſe méne comme du tems du feu Roi... D'ailleurs, toujours de la raiſon, rien n'eſt ſi faſtidieux. J'en périrois de dégout.

Eh! Monſieur, lui répondis-je excédé, croyez-vous qu'un homme raiſonnable ſoit à plaindre? Il eſt toujours content de ſa conduite, & cette ſatisfaction intérieure eſt un vrai bien.

Ah! quelle folie! s'écria-t'il, je la pardonne à ces gens inſipides au poſſible, qui ſont réduits à ne vivre qu'avec eux-mêmes. Ne vaut-il pas mieux être aimable, & ſe voir enlevé par mille choſes charmantes qui ſe ſuccédent? Quand je voudrois perdre quelques momens à la morale, je n'en pourrois dérober un aux plaiſirs; on ne me laiſſe jamais à moi-même.

Je vous en félicite, lui repliquai-je; vous êtes donc comme un nouveau bijou, que le caprice met à la mode, que la curioſité examine, & qui paſſe de main en main. Il me paroit égal d'être une jolie montre ou un joli homme: ce ſont deux machines à reſſorts faciles à détraquer. Tout leur mérite tient à la forme & au mouvement.

A Paris, le 20 de Giommada, II. 1748.

LET-

LETTRE LI.

Le Chevalier de B***. à OSMAN, à Fontainebleau.

Utilité de la Gravure. Parallèle d'Alexandre & de Henri IV.

JE vous envoie, Monsieur, les petites batailles d'Alexandre dont vous m'avez confié le choix; elles sont de la plus belle épreuve, & deviennent presque aussi rares que les Héros comparables à celui qu'elles représentent. Je doute que le fameux Apelles eût mieux exprimé le passage du Granique, & la bataille d'Arbelles. Je me réjouis en bon citoyen, de faire admirer à Constantinople la perfection où nous avons porté la gravure. Cet art multiplie les chefs-d'œuvres des écoles Romaines, Flamandes, & même de la nôtre; une estampe parfaite dédommage le particulier, qui n'en peut posséder le tableau original. Je joins à ces estampes quelques vers auxquels elles ont donné lieu. Vous entendez assez bien notre Langue, vous connoissez assez notre histoire, pour décider de la

versification & de la justesse de ce petit ouvrage. C'est une espéce de parallèle d'Alexandre & de Henri IV, échappé au zéle d'un de mes amis. Le patriotisme & l'amour de ses Souverains, produisirent ce moment d'enthousiasme; il cache avec soin ce qu'il nomme les saillies de son cœur, & le sentiment est le seul Apollon qui l'inspire. Je crois qu'il me pardonnera le larcin que ma mémoire lui fait en votre faveur, & que vous m'en tiendrez compte. Vous trouverez dans ce fragment, plus de vrai que de pompe, & plus de naturel que d'art. On y reconnoit le génie François plus que le génie poëtique; aussi je ne vous le donne pas sous le nom de V***, & je ne prétens pas qu'il passe à la postérité. J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, le 24 Octobre, 1749.

Alexandre peint par Apelles,
Emporta moins de regrets au tombeau,
Qu'un grand Roi, qui ne put honorer le ciseau
De Lysippe ou de Praxitelles.



Le vainqueur du Gange, à mon gré,
N'est qu'un fou dangereux, qu'enivra le courage,
Qui toujours de sang altéré,
A sa suite traina les horreurs du carnage.

D'Apelle en son portrait je révére l'ouvrage:
Le Peintre en ce moment est pour moi le Héros;
Mais le sien, malgré ses travaux,
N'est que le second personnage
Que j'abandonne à ses défauts.



Si plus loin j'apperçois l'image
Du pere des François, de l'illustre Henri,
Je crois voir ce Héros dans les plaines d'Ivry,
Dompter le fanatisme, & s'ouvrant un passage,
Que défendent en vain de coupables soldats,
A force de vertus conquérir ses Etats.



Là, contre des ingrats éclata sa vaillance;
C'est là qu'envers son peuple éclata sa clémence;
C'est là que la victoire enfin le couronna;
Ce fut là qu'il vainquit; ici, qu'il pardonna.



Plein d'un juste mépris pour l'orgueil d'Alexandre,
Je lui laisse ériger en Dieu son favori:
Nous n'offrons point d'encens aux mânes de Henri,
Mais sans cesse nos pleurs arroseront sa cendre.

LETTRE LII.

Osman au Chevalier de B***, à Paris.

Qualités estimables d'Alexandre.

JE vous rens mille graces, Monsieur, des admirables estampes que

vous m'avez envoyées, & des vers de votre ami. Il n'eſt point partiſan d'Alexandre; je trouve même qu'il le dégrade trop, & que la ſatire qu'il en fait, affoiblit l'éloge de Henri IV.

Je n'oſerois combattre tout haut le préjugé qui immortaliſe le fameux Roi de Macédoine; mais, à parler de bonne foi, on n'a rendu juſtice, ni à ſes grandes qualités, ni à ſes défauts.

On n'apprécie ordinairement les vices & les vertus que par leurs ſuccès, & par l'éclat de ceux qui les ont ſignalés. Le vainqueur de l'Aſie eſt généralement conſidéré ſous deux faux aſpects. L'antiquité prodigue à ſes vertus guerriéres, les éloges dûs à ſes vertus morales. Il ſert de modéle aux grands Capitaines, & d'excuſe aux ambitieux. On pourroit plus judicieuſement méconnoître le héros, & admirer l'honnête homme. On fait peu de cas de ſes mœurs, & beaucoup de ſa capacité. J'en ai préciſément l'opinion contraire.

Je lui crois le cœur bien mieux fait que la tête. Ses déſirs étoient plus vaſtes que ſon génie. Il fut, ſelon moi, un Général médiocre, mais un Prince eſtimable.

On lui reproche d'avoir ſubjugué des peuples ſur leſquels il n'avoit pas même le droit de la vengeance. Mais eſt-il plus coupable que tant d'autres Souverains? combien de conquêtes juſtifiées par la loi du plus fort, & le motif de la convenance! Violer des Traités, s'emparer des Provinces de ſes voiſins, trahir ſes ſermens, ſont des infidélités & des uſurpations fréquentes.

Il fit la guerre à des Peuples inconnus, auxquels du moins il n'avoit rien promis : ſa clémence expioit ſes victoires; il cherchoit la gloire, & non pas l'interêt : il arracha des ſceptres à des mains lâches, pour les rendre à la valeur; il détrôna des noms, & fit des Rois.

Inſtrument du deſtin, il dépouilla des particuliers pour le bien général. Que de Monarques ont cauſé la déſolation générale, pour s'enrichir en particulier!

Victor Amédée eſt honoré comme un grand homme, Alexandre eſt déteſté comme un tiran. Si un Jacques II. eût été ſur le trône de Ruſſie, & que Charles XII. l'en eût fait de[illegible] pour y placer le Czar Pierre, [illegible]il pas bien ſervi les Moſcovite[illegible]n faveur d'un diſcernement ſi juſte, d'une géné-

rosité si active, d'une valeur si desintéressée, on auroit pardonné l'audace de l'entreprise.

Alexandre voulut plutôt disposer de l'univers que se l'assujettir. Il falloit l'égaler ou le vaincre, mais non pas le haïr.

On lui reproche encore la fole vanité d'avoir mendié des Autels; mais les Jupiter, les Hercule, &c. en méritoient-ils mieux? Eléve d'Aristote, croit-on qu'il fût la dupe de ces divinités? Dans ces siécles d'ignorance, où le merveilleux seul étoit révéré, il crut nécessaire d'en imposer aux peuples: leur crédulité favorisa ses projets, son orgueil ne s'en réserva pas tout le fruit. D'ailleurs, les Puissances de la terre sont-elles à présent beaucoup plus modestes? La flatterie à leurs pieds ne tient-elle pas l'encensoir? La vérité n'ose en écarter la vapeur, & peu de têtes couronnées s'en défendent.

Le meurtre de Clytus est une tache à la mémoire d'Alexandre, mais ses remords l'effacent. Ce courtisan, ivre de sa faveur, oublia ce qu'il devoit à son maître, & lui fit oublier un moment ses services. La colére eut le premier mouvement, la bonté de son cœur parut dans les seconds. Ses regrets pu-

blics donnent un exemple moins imité que ſa faute.

On s'éléve contre ſon gout pour les plaiſirs; mais à quels ſoins importans les préféra-t'il? Quelle ſobriété n'obſerva-t'il pas, lorſqu'il fallut la preſcrire à ſon armée! avec quel courage partagea-t'il les travaux qu'il en exigeoit! quelle attention pour former, récompenſer & conſerver ſes ſoldats! quelle humanité pour les malheureux! quels égards pour la majeſté royale des Monarques vaincus! quel reſpect pour les femmes devenues ſes captives! quelle tendreſſe pour ſes amis! & c'eſt ſur le trône du monde qu'il s'y livre. Les larmes données à leur mort, honorerent ſon ame autant que leurs cendres.

Sa libéralité judicieuſe prit le dégré du mérite pour meſure du bienfait. Lorſque certain Philoſophe refuſa ſes préſens: Quoi! s'écria-t'il, cet homme n'a-t'il point d'amis? une pareille exclamation n'annonce-t'elle pas le juſte emploi de ſes richeſſes, & la pureté de ſes panchans?

Adoré de ſes ſoldats, leur déſeſpoir après ſa perte, fait ſon apologie. Il s'en faut bien qu'il eût les talens militaires au même période que les vertus ſocia-

les. Je le trouve quelquefois aussi petit dans ses projets de campagne & dans leur exécution, que grand dans la vie privée. Ceci a l'air d'un paradoxe, & me sera cependant facile à démontrer.

Je m'arrête aujourd'hui à ce que j'en ai dit. Je vous promets de vous avouer le reste de ma façon de penser à son égard.

De Fontainebleau, le 2 de Novembre, 1749.

LETTRE LIII.

OSMAN au Chevalier de B***, à Arras.

Incapacité d'Alexandre dans l'Art militaire.

CE même Alexandre, qui fut regardé comme un grand Capitaine, étoit un Général si médiocre, qu'il met le siége devant Pélion, tandis que les ennemis occupent des montagnes couvertes de bois qui la commandent. Il se laisse enfermer par Glaucias, & se trouve lui-même bloqué de toutes parts. Il envoie les équipages de son armée au fourage sous la conduite de Philotas, & dans un pays hérissé de bois & de montagnes; c'est par de la cava-

lerie qu'il les fait escorter sans infanterie, pour la soutenir, en cas d'attaque. Il apprend le péril de Philotas, vole à son secours avec son infanterie légére, & reconnoit sa faute. Glaucias en avoit déja fait une de ne pas enlever Philotas avant l'arrivée du Prince. Il en fait une seconde, étant encore supérieur, de ne les pas attaquer, quoique réunis. Il en fait une troisiéme, en abandonnant les postes qu'il occupe, & Philotas se retire en sûreté; mais l'ignorance de Glaucias prouve-t'elle l'habileté d'Alexandre?

Il souffre que les ennemis se saisissent de toutes les avenues, & ne lui laissent pour retraite qu'un défilé, où quatre hommes ne pouvoient passer de front. Il léve enfin le siége honteusement, & ne se retire que par une espéce de miracle; car si les barbares eussent pris les manœuvres qu'il fit faire à ses troupes, pour ce qu'elles valoient; s'ils fussent restés fermes dans leurs postes, il étoit perdu sans ressource.

Que devenoit le projet qu'avoit formé ce Prince, d'attaquer la Perse, si Darius eût préféré le conseil de Memnon à celui d'Arsyte, & si la mort n'eût enlevé aux Perses ce grand homme, au

moment où il alloit les débarraſſer d'Alexandre, en le rappellant à la défenſe de ſes propres Etats ?

Le conſeil de Parménion au paſſage du Granique, n'étoit-il pas plus ſage que la fougue inſenſée de ce conquérant ? Ne le pas ſuivre, n'étoit-ce pas ſacrifier des hommes mal-à-propos ? N'étoit-ce pas courir les riſques de décourager ſes troupes, de reſter ſans reſſource dans un pays ennemi, de laiſſer ſes Etats ſans défenſe, & d'étouffer ſa gloire dès le berceau ? La prudence n'eſt-elle donc pas une des plus grandes parties du Général ?

Le trouvera-t'on plus ſenſé, lorſqu'il s'engage dans les pas de Climax & de Cilicie, ſans en connoître toutes les difficultés ?

Malgré tant d'obſtacles ſurmontés, que devenoit-il encore, ſi Darius, à la bataille d'Iſſe, fût reſté dans les plaines d'Aſſyrie, qu'il eût ſuivi les conſeils des Grecs, & moins écouté ceux de ſes courtiſans ? Alexandre profita-t'il de ſa victoire après cette bataille, lorſqu'au lieu de pourſuivre vivement Darius, & de marcher à Babylone, il met le ſiége devant Tyr ? La priſe de cette Ville eſt un phénoméne ; mais l'aveu-

glement de Darius, qui pendant un long siége, n'imagina pas de la secourir, n'en est-il pas un bien plus grand? Si le Roi de Perse y eût seulement envoyé cent mille hommes, comme il le pouvoit, le moment où les Tyriens brûlerent les machines d'Alexandre, n'étoit-il pas le dernier de sa gloire & de son armée?

Le conseil que lui donna Parménion à la bataille d'Arbelles, étoit aussi sensé que celui du Granique, & ne fut pas plus suivi.

L'entreprise du rocher d'Oxus, aussi difficile, peut-être, que celle de Tyr, étant encore plus inutile, devint beaucoup plus ridicule.

Il n'est pas plus aisé de justifier celle du rocher d'Aorne. A l'attaque de la ville des Oxydraques, je reconnois dans Alexandre la même témérité, la même fortune, & la même imprudence. La bataille où il vanquit Porus, est l'événement qui lui fait le plus d'honneur; mais quel Prince avoit-il à combattre, un Roi barbare, qui ne savoit qu'être courageux? Eût-il passé l'Hydaspe, si Porus eût fait occuper par des détachemens la plupart des Isles de ce fleuve? C'étoit fait d'Alexandre, mal-

gré ſes ruſes & ſon bonheur, ſi, au lieu de deux mille chevaux, & de cent vingt chariots armés, Porus eût donné à ſon fils douze ou quinze mille hommes de pied, cinq ou ſix mille chevaux, & quelques éléphans, comme il le pouvoit, ſans trop ſe dégarnir. Malgré tant de fautes réitérées, Alexandre étoit encore perdu, ſi ſon ennemi, dans ſon ordre de bataille, eût mis quelques troupes en réſerve; mais le Monarque Indien crut que ſa valeur extraordinaire lui ſuffiſoit pour vaincre. Il fut vaincu, plus par ſon ignorance que par l'habileté de ſon adverſaire.

Je parcours l'hiſtoire de ce Prince, & j'y cherche en vain les motifs de la réputation qu'il s'eſt aquiſe. J'y vois par-tout un téméraire qui ne connoit rien d'impoſſible, & qui entreprend, ſans examen, des projets chimériques, exécutés par un courage que la fortune aveugle. Il combat des ennemis ſans expérience, preſque toujours efféminés. Il fait par-tout les fonctions de ſoldat, preſque jamais celles de Général; & l'on ne peut l'élever ſans injuſtice, au rang des Epaminondas, des Pyrrhus, des Curſors, des Fabius, &c.

Mais je vois dans Parménion, un

grand homme qui méritoit d'y être admis à plus juſte titre. Les Romains, auxquels la réputation de ſon Prince n'inſpira aucune frayeur, auroient pu trembler, s'ils euſſent eu à combattre une armée compoſée d'Alexandres ſous les ordres de Parménion.

A Paris, le 1 *Mai*, 1750.

LETTRE LIV.

OSMAN à ZAMAR, à Conſtantinople.

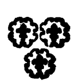
Ténacité des préjugés.

ON eſt ſouvent bien embarraſſé à concilier la raiſon avec les préjugés. Il eſt tel préjugé qui dure depuis des ſiécles, ſans qu'on puiſſe définir ce qui lui donne tant de crédit. Chacun en particulier convient que c'eſt une erreur; mais celui qui entreprendroit de le détruire, ſe donneroit un travers ineffaçable, & s'attireroit la haine générale, ſans rien gagner en faveur de la vérité. Un peuple renonceroit plutôt à ſes priviléges qu'à ſes préjugés. Il ne ſonge pas que l'en dépouiller, c'eſt l'enrichir; il leur ſoumet juſqu'à ſes loix : tant pis pour les loix, ſi elles ſe

trouvent en contradiction avec eux. Cependant, ce ſont des erreurs ridicules qui n'ont pu devoir leur exiſtence qu'à la crédulité que produiſent l'ignorance & la barbarie, & à la ruſe miſe en œuvre pour ſéduire & maitriſer des hommes groſſiers & féroces. La réflexion démontre qu'ils ſont contraires à la liberté naturelle, & au bonheur de chaque citoyen; qu'ils choquent à la fois le bon ſens & les mœurs, & qu'ils bleſſent l'orgueil même qui les ſoutient: n'importe, on les chérit, on les conſerve: ce ſont des idoles qu'on adore les yeux fermés, ſans autre raiſon que l'exemple & l'uſage.

Un Dervis me diſoit derniérement à ce ſujet, qu'un homme fut brûlé, il y a quelques ſiécles, comme hérétique & perturbateur du repos de la ſociété, pour avoir ſoutenu publiquement qu'il y avoit des antipodes. Eh! mon pere, lui répondis-je, dans le nombre de vos canoniſations, vous auriez bien dû faire quelque choſe pour ce martir de la vérité.

A Paris, le 20 de Doulkadah, 1750.



LETTRE LV.

Ricci à Osman, à Paris.

Queſtions ſur le Gouvernement monarchique.

IL faut que le déſir de s'inſtruire ſoit une choſe bien ridicule chez les François; car la plupart de ceux avec leſquels j'ai hazardé des queſtions, ont commencé par rire de mon ignorance. Naiſſent-ils donc avec des lumiéres aſſez ſûres & des connoiſſances aſſez étendues, pour ne ſe trouver étrangers nulle part? N'auroient-ils pas beſoin, s'ils alloient à Conſtantinople, qu'on les avertît des uſages qu'il y faut obſerver?

J'ai parcouru les différens Etats de l'Europe : d'abord tout m'étoit nouveau; je me croyois tranſporté dans un autre univers; ma curioſité n'y parut qu'un mouvement naturel, & ce n'eſt qu'en France qu'on eſt ſurpris qu'un Turc ne ſoit pas François.

J'ai vu dans chaque pays les monumens anciens & modernes. J'ai voulu ſavoir quelle en avoit été la deſtina-

tion. J'ai visité les cabinets des curieux; rien n'est échappé à mes recherches, & je retourne dans notre Patrie rassasié, pour ainsi dire, par la multitude des objets qui m'ont passé sous les yeux.

Je ne me suis pas tant occupé de ces observations superficielles, qu'en même-tems je n'aie réfléchi sur la forme du gouvernement, les loix & les mœurs de chaque peuple.

Comment existe-t'il plus d'une sorte de gouvernement? La justice & la vérité souffrent-elles des modifications? Je t'ai ouï dire que l'Etat monarchique étoit l'Etat le plus parfait; mais qu'un Philosophe Roi gouverneroit mal un Royaume dont un Roi Philosophe sauroit faire les délices. Je sens bien que tu as raison; cependant je ne puis débrouiller assez mes idées, pour en convaincre les autres. J'ai voulu soutenir cette maxime; je t'avoue que quelques politiques m'ont jetté dans un labirinthe, duquel je ne puis me tirer sans toi.

Prête-moi des armes qui les ramènent à nos sentimens, & leur prouvent que, si tous les Orientaux sont soumis au despotisme, il en est d'assez éclairés, d'assez vertueux, pour souhaiter

haiter un Monarque tel que tu en as la notion, & la France la réalité.

A Paris, le 1 de Moharram, 1752.

LETTRE LVI.

Osman à Ricci, à Marſeille.

Pourquoi il ne peut y avoir par-tout une même forme de Gouvernement. Différence entre un Philoſophe Roi & un Roi Philoſophe.

SI tous les climats produiſoient la même eſpéce d'hommes, & que le monde fût encore dans ſon enfance, peut-être ſeroit-il poſſible d'établir la même forme de Gouvernement ſur tous les peuples de l'univers; mais des différens climats naiſſent les différens génies, & conſéquenment ces différences qui te bleſſent dans les loix des différens pays. De plus, les préjugés ont établi leur empire; il eſt dangereux de les heurter.

Si j'étois fabuliſte, je dirois: l'orgueil voulant ſe perpétuer, s'unit un jour à l'ignorance, les préjugés en nâquirent, l'oiſiveté ſe chargea de leur fortune, elle conduiſit les mortels aux pieds de

ces nouveaux tirans, tous les cœurs s'y soumirent, & la vérité perdit ses autels & ses adorateurs.

Mais, sans vouloir prendre un ton poëtique, je crois qu'il seroit difficile de détruire les anciennes erreurs, & que la recherche du mieux, éloigne souvent du bien.

Tu me demandes des éclaircissemens sur la distinction que je fais d'un Philosophe Roi ou d'un Roi Philosophe : le cœur la sent mieux que l'esprit ne peut la définir ; cependant, pour justifier mes idées, & m'épargner en même-tems une froide dissertation, je vais te rapporter un trait d'histoire peu connu, & qui met en action les principes que j'adopte.

De Paris, le 15 de Moharram, 1752.

Fragment d'Histoire des Sybarites.

LEs Sybarites étoient gouvernés par des Rois : dans cet Etat vraiment monarchique, la volonté du Souverain se trouvoit limitée. La forme du gouvernement sembloit assez sage ; mais on avoit négligé l'ordre intérieur. L'occasion amenoit de nouveaux régle-

mens, & les meilleurs de ces réglemens ne s'observoient qu'au moment de leur nouveauté.

Ce peuple naturellement belliqueux, ignoroit les principes de la guerre, & ne connoissoit d'autres maximes dans cet art, que la valeur. L'inconstance & la légéreté caractérisoient son génie. Les Sybarites aimoient la justice, leur religion & les sciences; mais ils aimoient encore mieux le faste & les plaisirs.

A force de vouloir éclaircir & commenter les loix religieuses, civiles & politiques, elles étoient devenues si obscures, d'une étude si longue & si pénible, qu'aucun d'eux n'osoit s'y appliquer. Ainsi le hazard, maître des révolutions, réparoit ou multiplioit à son gré les maux publics, tandis que le gouvernement y fermoit les yeux.

Myrta regnoit sur les Sybarites. Ce Prince, plus digne d'être placé sous le portique d'Athénes que sur le trône, fut grand Phisicien, habile Astronome, bon Géométre, mais Monarque indolent, peu capable des affaires d'Etat, toujours occupé des sciences abstraites, jamais du bonheur de ses sujets, ni même de leur sûreté.

On l'avertit un jour, qu'un Roi de ses voisins levoit une armée formidable, & paroissoit menacer Sybaris: Voyez, dit-il à ses Ministres, ce qu'il faut faire pour écarter l'ennemi; je dois toute mon attention à la recherche d'une étoile qui s'est perdue dans le ciel, & cet événement menace l'univers.

Une autre fois on lui représenta que la famine commençoit à désoler une de ses Provinces, & qu'il falloit promptement y faire passer des grains. Cèla ne peut être, répondit-il; car il est tombé l'année derniére, tant de pouces d'eau sur mon Royaume, & cette quantité a dû suffire pour fertiliser les terres.

Quelques factieux s'étant revoltés, environnerent son palais à grands cris. Ses courtisans le presserent d'en imposer par sa présence, ou d'en sortir secrétement: Attendez, dit-il, je finis de résoudre un problême de géométrie, & je ferois quelques erreurs de calcul, si je l'interrompois.

Un Sybarite enthousiaste refusa de l'encens à quelques divinités du pays, s'avisa d'ériger des autels à quelques autres, & fit des prosélites. Tranquilisez-vous, repliqua le Roi, à ceux qui

lui en parlerent, j'ai fait un traité contre ce nouveau culte, qui desabusera les esprits prévenus.

Sous le regne de Myrta, on agissoit avant d'avoir réfléchi; mais après avoir agi, on tenoit conseil sur ce qu'on venoit d'opérer, les avis étoient ordinairement partagés, & le conseil se séparoit, sans avoir rien résolu pour le présent, & rien prévu pour l'avenir.

Le mérite n'arrivoit pas aux honneurs, ni à la fortune; mais la faveur y conduisoit, & la flatterie seule conduisoit à la faveur.

Les Sybarites cultivoient les arts; mais le luxe & la mollesse s'introduisirent à leur suite; présage certain de la décadence des Empires. Cependant le regne de Myrta fut long & plus tranquile qu'on ne s'y devoit attendre. Ce Prince eut deux fils, Cynirta & Tanaxaris.

Cynirta, comblé des dons de la nature, élevé dans une Cour oisive & brillante, pouvoit, dans le sein des plaisirs, attendre aux pieds du trône, le moment d'y monter. Les feux de la jeunesse, l'exemple de son frere, le soin des courtisans, & la séduction des femmes, n'égarerent point son cœur. Que

fais-je ici, disoit-il quelquefois à ses amis? On me respecte, on m'amuse; mais m'apprend-t'on à regner? Myrta est savant, Tanaxaris est aimable, Cynirta veut savoir être Roi. Il est tems d'écouter mon devoir.

Apprenons à développer les cœurs, à les attacher, à les soumettre, enfin à les rendre heureux. Un peuple destiné à m'obéir, ne le seroit-il point à m'aimer?

Agité de ces réflexions, il se détermina à parcourir le Royaume, sous un nom supposé, sans pompe, sans cortége, suivi seulement de quelques Sybarites sages, éclairés & fidéles, qu'aucuns emplois ne retenoient à la Cour. Il se fixa assez long-tems dans chaque Province, & s'instruisit de leurs coutumes, de leurs usages, de leurs priviléges, de leurs besoins & de leurs productions. Il se communiqua beaucoup, & n'y perdit rien. La familiarité qu'il permit aux Sybarites, lui fit pénétrer des secrets, trop souvent ignorés des Souverains. La confiance qu'il inspira, le rendit arbitre de tous leurs différends. Il perfectionna ses lumiéres, & montra son amour pour la justice.

Un jour deux hommes vinrent le

ſupplier de juger leur conteſtation. L'un dit : Seigneur, il y a ſix mois que j'ai marié ma ſœur ; le parti étoit avantageux pour elle, & lui plaiſoit; mais les parens de l'époux voulurent une dot plus conſidérable, qu'alors nous ne pouvions la payer. J'empruntai à celui-ci la ſomme qui me manquoit; le terme que j'ai pris pour la rendre eſt expiré; je ne puis cependant m'aquitter qu'après la recolte. Un incendie a détruit ma maiſon, & les marchandiſes dont je faiſois commerce; ma ſeule reſſource eſt encore dans le ſein de la terre : il refuſe d'attendre la moiſſon, & veut que je ſois ſon eſclave.

Seigneur, répondit le créancier, ce qu'il vous dit eſt vrai; mais la loi m'autoriſe. Elle ordonne que le débiteur perdra ſa liberté, quand il ne payera pas ſa dette à l'échéance. J'ai beſoin de mon argent, je ne puis faire vendre ſon champ, parce qu'il vient de ſa femme, & appartient à ſon fils : il faut qu'il me ſerve ou me paie. Allez, dit le Prince, la premiére loi eſt celle de l'humanité; donnez un an à votre débiteur : pour rétablir ſa fortune, je lui donne le triple de ce qu'il vous doit; mais je veux qu'il ne s'aquitte avec vous que ſur le béné-

fice qu'il pourra tirer de mes bienfaits. Le Légiſlateur, dont vous reclamez l'autorité, n'a pu prévoir les circonſtances qui juſtifient les retards. Ceux qui manquent à leurs engagemens, par mauvaiſe foi ou par leur mauvaiſe conduite, méritent d'être punis; mais un citoyen malheureux & honnête homme, mérite des ſecours & des égards. C'eſt trahir la loi, que d'en faire une injuſte application.

Tandis que Cynirta mettoit à profit le tems où il pouvoit aquerir des connoiſſances utiles, l'indolence du Roi ſon pere, & la molleſſe des grands & du peuple, firent naître aux Puiſſances voiſines, le deſſein d'attaquer Sybaris.

Cynirta inſtruit de leurs projets, en donna pluſieurs avis à la Cour; mais on n'y fit nulle attention, & les ennemis s'avancerent ſans obſtacle, au delà des frontiéres. Alors les Sybarites, impétueux & braves, s'arment à la hâte, courent à leur défenſe, combattent à meſure qu'ils arrivent, & ſont maſſacrés en détail. Le déſordre des troupes mal diſciplinées, & l'ignorance des Généraux alloient entraîner la perte de l'Etat, lorſque Cynirta arrive ſuivi de

la nobleſſe de ſa Province, arrête la vivacité des ennemis, en ſoutient tous les efforts, rallie les fuyards, les encourage, & ſuſpend la victoire.

Cette action hardie, dans un moment déciſif, étonne également les vainqueurs & les vaincus.

Un Sybarite, qui avoit ſervi longtems, trop vertueux pour vanter ſon mérite, trop Philoſophe pour s'irriter qu'on l'eût laiſſé ſans éclat, trop bon citoyen pour refuſer des ſecours à ſa Patrie, au premier bruit des armes avoit quitté ſa retraite, où il occupoit ſes loiſirs de l'étude de la guerre, & étoit venu offrir à ſon Prince ſon bras & ſes conſeils. Il lui fit remarquer une hauteur ſur le flanc des ennemis, dont il falloit s'emparer pour les combattre avec avantage.

Cynirta, certain de ſa capacité, s'abandonna à ſes avis, lui remit le commandement, & ne ſe réſerva que l'emploi de porter & de faire exécuter ſes ordres. Le ſuccès prouva l'habileté du nouveau Général; la défaite des ennemis fut entiére.

Cynirta écrivit à ſon pere cette nouvelle ineſpérée, rendit juſtice à tous ceux qui s'étoient diſtingués, & n'ou-

blia que lui-même. Il insista principalement sur la recompense dûe au brave Sybarite qui venoit de sauver l'Etat; mais il ne lui obtint que des éloges & des graces médiocres : son élévation eût fait rougir les Généraux vaincus, d'autant plus qu'elle eût été méritée.

Cynirta, indigné de l'aveuglement de son pere, continua dans une vie privée & laborieuse, l'étude de la vérité, la pratique des vertus, l'assujettissement de ses passions, la connoissance du cœur humain; sorte de Philosophie vraiment nécessaire sur le trône.

Tanaxaris, jaloux de la gloire & du mérite de son frere, profita habilement de son absence, pour s'en dédommager. Il se fit un parti à la Cour qui pût soutenir ses prétentions à la couronne contre les droits d'ainesse. Il employa la volupté même au succès de ses vues ambitieuses.

Tandis que Myrta laissoit flotter les rênes du Gouvernement, & donnoit aux sciences des momens dûs au soin de l'Etat, Tanaxaris se saisissoit de l'autorité, accoutumoit le peuple à l'en voir dépositaire, séduisoit les Grands par de feintes caresses, s'attachoit les Ministres par l'espoir de les conserver;

enfin, amusoit tout le monde par des fêtes continuelles & des libéralités immenses.

Quelques courtisans, plus zélés pour ses interêts que pour ceux de leur Patrie, allerent trouver le Roi. Seigneur, lui dirent-ils, votre peuple voudroit que votre regne fût éternel, pour assurer son bonheur; mais il prévoit en tremblant, qu'après vous l'usage va lui donner pour maître, un Prince guerrier, ambitieux & sévére, qui le plongera dans des troubles continuels, & le régira avec un sceptre de fer. Toute la nation vous demande par nos voix, que Cynirra soit exclus du trône, & que Tanaxaris y soit appellé. Vos lumiéres infaillibles approuveront le vœu de vos sujets, si vous examinez, sans prévention, le génie des deux Princes. Le plus jeune, toujours sous vos yeux, signale sa tendresse pour votre personne, & ne veut que l'exemple de vos vertus pour se former; tandis que son frere, errant dans vos Etats, vante les siennes, cherche à dégouter les Sybarites de votre domination, & peut-être à les y soustraire.

Myrta, trop distrait pour appercevoir le piége, trop prévenu pour s'en

garantir, désigne Tanaxaris pour son successeur, & meurt bientôt après.

Le bandeau royal essuya promptement les pleurs du nouveau Monarque. Aussi ingrat qu'artificieux, les favoris même qui l'avoient couronné lui devinrent suspects. Il inventa des prétextes pour les perdre, & la mort ou l'exil fut leur recompense.

Enivré de son pouvoir, il en abusa sans ménagement. Les plus riches citoyens furent proscrits, & les plus vertueux persécutés. La Cour changea de face. La politesse, la dignité, la magnificence, le savoir & la galanterie disparurent. L'irréligion, l'emportement, la débauche prirent leur place. Le jeune Roi voulut être plus absolu que son prédécesseur, ne gouverna pas mieux, fut plus mal servi, & se fit détester.

Cynirta regnoit sur les cœurs dans une Province fort éloignée, lorsqu'il apprit la mort de son pere, ses derniéres dispositions, le couronnement de Tanaxaris, & les prompts abus de son autorité. Grands Dieux! s'écria-t'il, en levant ses mains pures vers le ciel, vous ne m'avez pas jugé digne de l'Empire, puisque vous en déposez les rênes en d'autres mains! J'obéis sans murmu-

re; ce ſeroit même ſans regret, ſi mon peuple en étoit plus heureux.

A cette nouvelle toute la nobleſſe accourut près de lui : Souffrirez-vous, lui dit-on, que vos ſujets gémiſſent ou ſe corrompent ſous les loix d'un tiran? L'ancienne coutume du Royaume, & plus encore vos vertus, établiſſent vos droits : venez montrer aux lâches qui vous trahiſſent, leur véritable maître; votre ſeule préſence va renverſer l'uſurpateur. Non, reprit Cynirta, je rens graces à votre zéle ; mais je ne veux point troubler l'état par les horreurs d'une guerre civile. Le cri de la nature, le reſpect dû aux volontés de Myrta, & le rang ſuprême où Tanaxaris eſt monté, rendent ſa perſonne ſacrée. En effet, il donna l'exemple de la ſoumiſſion, malgré la plus ſaine partie du Royaume, qui s'offroit à ſervir ſa vengeance.

Le Roi, qui ne s'attendoit pas à tant de modération, en parut ſatisfait; & ſe croyant déſormais en ſûreté, il licencia ſes troupes, ne ſe réſerva qu'une garde nombreuſe, & deſtina les fonds militaires aux fraix de ſes plaiſirs. Il fit venir d'Athénes, des troupes de baladins, ſe mêla dans leurs jeux, & les combla de faveurs.

Un Ministre vieilli dans les affaires sous le regne précédent, dégouté de sa place dont on ne lui laissoit que le titre, demanda sa retraite. Vous n'êtes donc plus en état de me servir, répondit Tanaxaris? Eh bien, je donne vos pensions à Xarès le joueur de flute; il est en âge de jouir & de m'amuser, retirez-vous.

Un des grands du Royaume alors sans emploi à la Cour, vivoit tranquile dans ses terres. Quelques soldats congédiés allerent à main armée les ravager. Il en porta ses plaintes au Roi. Vous êtes riche sans doute, dit-il? Prince, repliqua le vieux Seigneur, je posséde les biens dont vos prédécesseurs ont recompensé les services de mes ancêtres. J'ai suivi leur exemple, j'ai rempli les devoirs d'un sujet fidéle; ceux du Souverain sont de veiller à ma sûreté.

Vous m'éclairez, reprit le Roi, sur l'usage que je puis faire de mon autorité. Je confisque la moitié de vos biens à mon profit: j'en destine un quart à l'entretien du théâtre qu'on éléve à Sybaris; il vous sera désormais facile de conserver le reste.

Un courtisan hardi lui représenta

que cette action pourroit avoir des suites dangereuses. Ne vous inquiétez pas, lui dit le Roi avec un soûris amer, voici comment j'imposerai silence à ceux qui censureront ma conduite, & dans l'instant même il lui fit trancher la tête.

Les caprices de Tanaxaris devinrent les seules maximes du Gouvernement. Un jour son Trésorier vint, en tremblant, lui annoncer que ses coffres étoient vuides. Quoi! dit le Prince, manquez-vous d'expédiens pour les remplir? ne reste-t'il rien à mes sujets? Aussi-tôt il ordonna d'enfermer, entre des grilles de fer, les fontaines, les puits & les citernes de Sybaris, d'y placer des gardes, & d'y faire vendre, à son profit, l'eau dont le peuple avoit besoin.

L'amour même ne desarma point sa férocité naturelle. Olympia, célébre courtisane, attira les regards de ce Monarque. Dans les premiers transports de sa passion pour elle, il fut au moment de lui ériger des temples. Il fit célébrer des jeux en son honneur; mille lances furent rompues, pour soutenir ses charmes. Tous les Poëtes les chanterent; mais la possession éteignit bientôt ses feux. Il fit conduire cette infor-

tunée dans la place publique : un hérault, par son ordre, assembla le peuple, & la livra nue à ses emportemens, ajoutant par une basse ironie, que Tanaxaris, en pere de ses sujets, vouloit partager ses plaisirs avec eux.

Eriphile, jeune Princesse du sang, eut ensuite le malheur de lui plaire, & cette dangereuse conquête lui couta la vie. Le Roi n'espérant plus de séduire ni de soumettre sa fierté, lui plongea son épée dans le sein.

La terreur avoit fait de ses Courtisans, les Ministres de ses cruautés. Chacun croyoit sauver sa tête en sacrifiant celles qu'il vouloit abattre; mais les proscriptions devinrent enfin si fréquentes, que Cynirta fut regretté. Son nom souvent repété, parvint aux oreilles du tiran soupçonneux, & réveilla sa politique. Il fit appeller un confident ordinaire de ses desseins ténébreux. Vas, dit-il, prens ce poignard & ce poison, que l'un ou l'autre me délivrè de Cynirta. Il est coupable dès l'instant qu'il est à craindre : vas le joindre, emploie la force ou la ruse; mais qu'il périsse. Ta vie me répondra de ta fidélité, & la plus grande fortune en sera le prix.

L'assassin

L'assassin, accoutumé à la dissimulation, suppose quelques mécontentemens, se jette aux pieds de Cynirta, & lui demande un azile contre les fureurs de Tanaxaris. Cependant il cherche sous main, l'occasion d'immoler son nouveau protecteur. Le poison lui parut l'expédient le plus sûr. Un Officier de Cynirta promit de le préparer & de le servir; mais il courut, au contraire, en avertir son maître: on se saisit du scélérat, il fut convaincu & puni.

Des ordres si barbares d'un Roi déja abhorré, échaufferent tous les esprits. Chacun se crut menacé dans la personne de Cynirta, chacun voulut le défendre, le venger & le couronner. Il n'eut pas besoin de lever une armée; cinquante mille hommes s'assemblerent de leur propre mouvement, & le forcerent, pour ainsi dire, de se mettre à leur tête. Il n'est plus tems, s'écrierent-ils, de dissimuler votre injure & notre péril. Le tiran a conjuré notre perte dès qu'il a résolu la vôtre. Vous devenez complice de ses crimes, si vous n'en arrêtez pas le cours. Lui devez-vous donc plus qu'à vos malheureux sujets?

Vaincu par des motifs si puissans,

plutôt que par son ambition, le Prince accompagné du célébre Sybarite, négligé par Myrta, qu'il s'étoit attaché avec distinction, donne les ordres nécessaires, & suivi de ses troupes, marche à Sybaris. Toutes les Provinces où il avoit vêcu, se déclarent pour lui, & chaque jour son parti grossit des renforts qu'elles envoient, & des mécontens qui abandonnent la Cour.

Les Sybarites, peu disposés à la résistance, n'ayant d'ailleurs ni magazins, ni troupes dans leur ville, au seul aspect de l'armée, murmurent contre l'idole qu'ils avoient élevée. Tanaxaris étoit lâche, efféminé, cruel : sous un tel Prince, on passe aisément du murmure à la sédition. Les portes s'ouvrent; Tanaxaris consterné, essaie avec ses gardes, de se faire un passage au travers des assiégeans. Un soldat le reconnoit à la beauté de ses armes, à la hauteur de sa taille, à la précipitation de sa fuite : il l'attaque, lui coupe la tête, & va la planter sur les ramparts.

A cette vue, les Sybarites même poussent des cris de jôie, & volent aux pieds de leur légitime Souverain, implorer sa clémence. Cynirta donne des pleurs à la mort de son frere, pardonne

à ses sujets, & les rétablit dans leurs biens & dans leurs priviléges, de la même main qui pouvoit les châtier.

A peine eut-il pris le sceptre, qu'il essuya une guerre formidable contre les Puissances voisines. Il fut quelquefois battu; mais tirant parti des revers même de la fortune, il parvint à se l'assujettir. Il vainquit ses ennemis, & les réduisit sous son obéissance. Ensuite, voulant faire gouter à ses peuples les douceurs de la paix, & la rendre plus solide, il conserva assez de troupes sur pied, pour en imposer aux nations qui l'environnoient, & pour contenir ses nouveaux sujets dans le devoir.

Il se fit donner tous les ans un dénombrement exact, Province par Province, des habitans de son Royaume, portant leurs noms, leurs âges & leurs professions. Il régla sur ce cens annuel, les recrues de ses troupes, & n'en confia la répartition qu'à lui-même.

Il ordonna que tous ceux qui seroient en état de porter les armes, fussent inscrits sur les registres des milices provinciales, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à cinquante. On les assembloit en certain tems de l'année, pour les exer-

cer : ils retournoient ensuite à leurs travaux ordinaires.

Il rétablit la discipline militaire, & tint ses troupes toujours en haleine.

Le Roi voyant plusieurs Officiers rester assidûment à la Cour : Que penseriez-vous de moi, leur dit-il, si tous les ans je voyageois hors de mes Etats ? Mon peuple a toujours besoin de ma présence, & les corps que je vous ai confiés, ont toujours besoin de la vôtre. Allez les rejoindre, & que personne ne s'absente désormais sans mon aveu.

Il régla l'institution militaire. Les troupes trouverent dans leur solde une abondante frugalité. Il modéra la dépense des équipages, en les proportionnant aux grades, & attacha à chaque grade une marque distinctive.

Il forma un conseil militaire de quarante Officiers choisis, & se fit honneur d'y présider. Leurs principales fonctions étoient de perfectionner l'art de la guerre, en tirant de leur expérience, de leurs réflexions & de leurs recherches historiques, des principes généraux & certains.

Attentif à connoître & à récompenser le mérite, Cynirta n'oublia pas

le célébre Sybarite qui lui avoit frayé le chemin de la gloire & du trône. Sous son regne, la faveur fut toujours le prix du savoir & de la vertu.

Un riche citoyen avoit donné des marques d'attachement à ce Prince, & s'étoit aquis à la guerre, une sorte de réputation, ouvrage de son bonheur. Avec ces motifs d'espérance, il sollicita le gouvernement d'une Province frontiére, & l'obtint. Quelques troubles intérieurs & quelques entreprises des étrangers découvrirent bientôt son incapacité. Le Roi le rappella : Si vous n'aviez trompé que moi, lui dit-il, je vous pardonnerois; mais vous avez trompé l'Etat; le bien public & la sûreté de mes sujets m'obligent à vous condamner à un exil perpétuel. Cet exemple de sévérité rendit les prétentions des courtisans plus mesurées, & la justice distribua les graces auxquelles l'ambition seule n'osoit plus aspirer.

Cynirta venoit d'affermir son autorité, & de mettre ses Etats à l'abri des invasions de ses voisins; il voulut encore établir le bon ordre, faire regner la justice, procurer l'abondance, épurer les mœurs, encourager les arts, & réprimer le luxe. Il fixa le prix des denrées,

& n'abandonna à l'évaluation arbitraire que les frivolités : Car, disoit-il, le caprice les fait valoir au profit de l'industrie.

Il fit construire des magazins dans chaque Province, il ordonna qu'ils fussent toujours approvisionnés pour trois ans. Il simplifia les loix, & les rendit uniformes pour tout son Royaume. Il racheta de quelques Provinces, leurs priviléges, & le droit de suivre leurs coutumes particuliéres. Il anéantit celle d'engager sa liberté, pour garantie des emprunts.

Il fit les fonds d'une caisse royale, où les particuliers portoient & retiroient leur argent, à leur gré, avec un interêt fixe & raisonnable, & leur permit d'y venir emprunter au même interêt. Il défendit, sous des peines rigoureuses, tout emprunt entre eux. La nécessité ou la mauvaise foi leur suggére, disoit-il, cet expédient, & les empêche d'aquitter leurs dettes. Je suis plus en état de supporter les pertes, ou de venger la confiance trahie. C'est à moi de prendre soin de la fortune de mes sujets : tel cherche à la réparer par des moyens honteux, qui n'en auroit pas l'idée, s'il étoit secouru. Il est des

ames foibles que le malheur égare : j'épargne des crimes à leur désespoir, & je les conserve à la société.

Il réduisit toutes les impositions à une seule taxe, également repartie, sur le produit annuel des fonds. Il exigea seulement des commerçans, qu'ils fissent bâtir & entretinssent à leurs frais plusieurs édifices vastes & commodes, où seroient logés, vêtus & nourris, à leurs dépens, tous les citoyens hors d'état de travailler. Leur nombre & leurs dépenses furent réglées de concert, avec des députés du commerce, & chaque corps y contribua en proportion de son bénéfice, satisfait de ne supporter que cette charge médiocre dans les divisions.

Cynirta consacra les trois quarts de son revenu à l'entretien de ses troupes, de sa marine & de sa maison, & se réserva l'autre quart pour les événemens imprévus & pour les recompenses. Il corrigea le faste de la noblesse d'une façon singuliére. Il fit secrétement revêtir un bouffon d'habits superbes, le fit suivre d'un cortége nombreux, & permit qu'en cet état on l'introduisît à l'audience publique. Les courtisans, frappés de sa magnificence, le prirent d'a-

bord pour un Prince étranger, où pour un grand Seigneur juſqu'alors ignoré à la Cour. On lui marqua beaucoup d'égards, & on avertit le Roi de ſon arrivée. Connoiſſez, dit-il, votre erreur, & mépriſez-en la cauſe. Cet homme paroit votre égal. La fortune peut diſpenſer, au plus vil de mes ſujets, ce vain éclat qui vous en impoſe. Le mérite & la vertu forment des diſtinctions perſonnelles auxquelles la nobleſſe devroit prétendre plutôt qu'à la pompe frivole qu'elle affecte, qui ne les ſuppoſe, ni ne les remplace.

Une autre fois au milieu de ſon Conſeil aſſemblé, il ſe fit demander par un inconnu, la permiſſion de diſtribuer dans le Royaume, une liqueur agréable, mais dont l'uſage fréquent avoit la propriété d'aliéner l'eſprit. Cynirta recueille les avis : tous s'élévent d'abord contre un ſecret ſi pernicieux; on opine même à punir ſur le champ ſon déteſtable inventeur. J'admire, s'écria le Roi, combien on s'aveugle ſur ſes véritables interêts; vous voulez ſévir contre un chimiſte dangereux, vous avez raiſon; mais que votre arrêt s'étende donc ſur ces Poëtes & ces Romanciers, qui, ſous prétexte d'amuſer,

troublent la raiſon & corrompent le cœur par des illuſions ſéduiſantes, dont la prétendue liqueur n'étoit que le ſimbole. De ce moment on attacha une note d'infamie aux Auteurs licencieux, & il devint honteux de les lire.

Un courtiſan repréſentoit à Cynirta, qu'il manquoit à la beauté de ſa Capitale, quelques monumens érigés à ſa gloire. Eh! quels monumens plus glorieux pour un Roi, repliqua-t'il, que la terreur de ſes ennemis, l'eſtime de ſes alliés, l'amour & le bonheur de ſes ſujets!

Il jouiſſoit délicieuſement du fruit de ſes travaux. Les Dieux voyoient leur culte recevoir une ſplendeur nouvelle de ſon exemple & de ſes loix. Touchés de ſa piété, ils favoriſoient ſes deſſeins. La vertu, la paix & l'abondance regnoient avec lui. Les Sybarites, peuples inconſéquens & légers, ſembloient avoir changé de caractére ſous ſon regne. L'eſprit d'imitation fit en eux cette métamorphoſe; leur bonheur en fut la recompenſe. Ils adoroient leur Souverain, leur légiſlateur & leur pere. L'encens fumoit tous les jours ſur les autels pour ſa conſervation; mais la fin de ſa carriére étoit déja marquée. Ils le perdirent. Sa mort les replongea dans

leurs premiers égaremens, & par une ſuite néceſſaire, dans leurs premiéres calamités.

Les Grands du Royaume s'emparerent du Gouvernement, au défaut de la poſtérité de Cynirta; mais en ſuccédant à ſa puiſſance, ils ne ſuccéderent point à ſes vertus royales. Ils ſe firent une étude du contraſte, pour mieux diviſer l'Etat, & ſe ſubjuguer réciproquement.

Les habitans de Crotone profiterent de la foibleſſe, de la corruption & des troubles des Sybarites pendant cette eſpéce d'anarchie, & les aſſujettirent.

Quelques vertueux citoyens, échappés à leurs fers, rebâtirent Sybaris ſoixante ans après, & les Athéniens y envoyerent une colonie.

Tel fut le ſort de cette nation, & tel eſt l'aſcendant des Monarques ſur leurs ſujets. On diſtingue ce que furent ceux-ci ſous un Philoſophe Roi, ſous un Prince impie, cruel, lâche, efféminé, & ſous un Roi Philoſophe.



LETTRE LVII.

OSMAN à ZAMAR, à Constantinople.

Mauvais Plaisant.

ENtre la classe des gens de métier & celle des gens à talens, il en est encore une ici qui tient aux deux autres, & n'en convient pas : c'est celle des plaisans de profession.

Ne manquez pas, me disoit l'autre jour une femme de ma connoissance, de venir dîner demain chez moi. J'aurai un homme charmant, qui vous amusera toute la journée par le feu continuel de ses saillies & la gayeté la plus soutenue. Il doit différer en votre faveur, quelques autres engagemens, & je ne pourrois vous le promettre d'ici à trois mois; il est excessivement recherché. J'acceptai la partie, & je me rendis chez elle à l'heure convenue, avec une sorte d'empressement.

J'y trouvai déja un cercle brillant & nombreux. L'homme charmant se fit attendre : on eut le tems de raconter plusieurs de ses bons mots qui me parurent médiocres; mais prévenu par

le portrait qu'on m'en avoit fait, je crus que ſes Hiſtoriens les refroidiſſoient en les répétant.

Il arriva. Dès qu'il parût, toutes les femmes ſe mirent à rire. Peut-être, dis-je à moi-même, rirai-je auſſi quand il aura parlé. Il parla beaucoup, & je ne ris point. Tout ce qui lui vint dans l'imagination fut hazardé avec confiance. Il fit vingt contes abſurdes, joua ſur les mots, repéta les prétendues ſaillies qu'on avoit déja vantées, & n'y ajouta rien de plus vif.

Le dîner fut long; on ne mit d'intervalle à ſes plaiſanteries, que ce qu'il en falloit pour les applaudir; mais la joie, qui ſembloit éclater ſur les lévres de tout le monde, ſe laïſſoit ignorer dans les yeux: les miens ſe fermoient d'ennui, lorſque la maîtreſſe de la maiſon m'adreſſa la parole. Eh bien, avois-je tort, me dit-elle, quand je vous l'annonçois comme un homme unique?

Il eſt vrai, Madame, lui répondis-je, qu'il n'y en peut avoir de pareil qu'en France. J'admire avec quelle complaiſance il eſt l'arlequin de ſes ſociétés, & je cours à la repréſentation du miſantrope, tempérer, par le froid comique

de Moliére, l'excès de gayeté que votre homme charmant m'inſpire.

A Paris, le dernier de Moharram, 1752.

LETTRE LVIII.

OSMAN au même, à Conſtantinople.

Faux extérieur de réforme. Pourquoi on le reſpecte.

L'Extérieur du repentir tient lieu ſouvent ici des vertus qu'on a le plus bleſſées par ſa conduite. Pourvu qu'on renonce à l'éclat des prétentions, qu'on faſſe, avec l'air du miſtére, quelques actions pieuſes qui ne puiſſent être ignorées, cela ſuffit pour rétablir la réputation la plus délabrée.

Un homme vint, l'autre jour, dans une maiſon où j'étois. Il y fut reçu avec les témoignages de la plus haute conſidération. On lui donna la meilleure place, on admira tout ce qu'il dit; enfin il captiva l'attention de tout le monde. Quel eſt ce grave perſonnage, dis-je à une femme qui étoit à côté de moi? C'eſt, me répondit-elle, un des plus honnêtes hommes du Royaume. Il poſſéde des biens conſidérables; auſſi

donne-t'il beaucoup, sans qu'on en sache rien. Eh! comment le savez-vous donc, repris-je, s'il veut que tout le monde l'ignore? Vraiment, dit un homme qui nous avoit entendus, il a poussé la probité jusqu'à ruiner plus de cent familles, par trois banqueroutes successives, pour se mettre en état de faire du bien à ceux qui sont dans l'indigence.

Comme il parloit encore, entra une femme vêtue assez simplement; mais qui sembloit n'avoir renoncé à la magnificence, que pour laisser au gout le soin de sa modeste parure. On démêloit à travers cette simplicité, qui alloit si bien à sa figure, cette coquetterie adroite, qui séduit d'autant plus sûrement, qu'elle se montre moins. Quelle est cette femme, dis-je à celui qu'elle avoit interrompu? C'est une prude, répondit-il, qui simétrise avec le béat dont il étoit question tout-à-l'heure. Elle jouit de la meilleure réputation, après avoir eu la plus mauvaise. Vingt avantures d'éclat l'avoient tellement deshonorée, que personne n'osoit l'avouer. Un affront qu'elle reçut en public, lui fit faire des réflexions. Elle vendit ses diamans, quitta le rouge,

prit un directeur connu par des conversions brillantes, & se précipita avec lui dans la plus grande dévotion dont elle léve l'étendart. A force de paroître expier ses premiers égaremens, elle est parvenue à les faire oublier aux autres. Quelques gens prétendent que son oratoire n'est pas toujours le temple de la piété; mais elle sauve si bien les apparences, que ceux qui entreprendroient de la démasquer, se feroient, peut-être, plus de tort qu'à elle.

Il en est ici de la réputation comme d'un procès qu'on s'expose à perdre, si bon qu'il soit, si l'on néglige d'instruire & de solliciter ses juges.

Tu vois, Zamar, que le retour du vice à la vertu, obtient des François une considération plus solide, que la conduite la plus soutenue. Il me semble que l'amour-propre est l'auteur de cette bizarrerie; celui qui n'a point de reproches à craindre, est un objet trop digne d'admiration; de l'admiration à l'envie, le chemin est court & facile; on n'a que le tems de rougir. On examine par desœuvrement, on admire malgré soi la vertu, on en doute par vanité, on la déchire par jalousie.

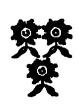
Celui, au contraire, qui paroit reve-

nir de ſes égaremens, avoue alors qu'il y eſt tombé; on eſt au pair avec lui: c'eſt un criminel qui demande grace; on la lui accorde d'autant plus volontiers, qu'il a payé à l'orgueil de ſes juges, le tribut de l'erreur: or, l'orgueil eſt le fluide des hommes, & ſur-tout des François.

Si le remords conduiſoit toujours à la correction des mœurs, je ne trouverois pas fort étrange qu'on eût plus d'égards pour quelqu'un après, qu'avant ſa chute; car je crois qu'il faut plus de grandeur d'ame, de lumiéres, de courage & de raiſon, pour reconnoître publiquement ſes foibleſſes, & y renoncer à jamais, que pour s'en garantir toujours; mais, helas! Zamar, notre temperament influe trop ſur nos bonnes ou nos mauvaiſes qualités.

Je n'ai vu que des gens qui ſe repentoient toujours, & ne ſe corrigeoient jamais.

A Paris, le 4 de Saphar, 1752.



LET-

LETTRE LIX.

OSMAN au même, à Conſtantinople.

Femmes qui affectent le ſavoir.

JE vis depuis quelque tems, dans une ſociété dont les femmes ſeroient aimables, ſi elles vouloient être naturelles; mais elles ſe donnent des peines infinies pour montrer toujours de l'eſprit, & pour paroître avoir approfondi les ſciences les plus abſtraites.

Cette affectation continuelle n'interrompt cependant pas le ſoin de leur parure; car ici la coquetterie ne perd jamais ſes droits. Elle eſt auſſi inſéparable du caractére des femmes de France, que la valeur de celui des François.

On ne s'attend point à entendre déraiſonner gravement une jolie femme ſur un paſſage de Malebranche, & le platoniciſme devient bien extraordinaire dans ſa bouche, lorſqu'on lit dans ſes yeux une morale plus humaine.

Cet aſſemblage bizarre produit quelquefois des effets aſſez plaiſans. Venez me voir demain, me dit derniérement une de ces femmes, je veux vous entre-

tenir ſur une affaire importante. Je la trouvai à ſa toilette, entre Locke & Agrippa. Quoi, Madame, m'écriai-je! vous étudiez les ſciences abſtraites & occultes? Monſieur, me répondit-elle, je m'occupe eſſentiellement des facultés de l'ame & des ſubſtances intellectuelles; mais lorſque mes perceptions émouſſées par l'application, ne me permettent plus d'analiſer les idées rélatives, ni d'appercevoir s'il en eſt d'abſolues, je délaſſe mon eſprit par l'étude des merveilles de la nature, j'y trouve toujours quelque choſe de ſatisfaiſant.

Par exemple, j'ai découvert ces jours paſſés, qu'il étoit poſſible d'avoir un ſilphe: je m'en fais l'idée la plus agréable, je voudrois m'en attacher un, à quelque prix que ce fût, c'eſt ma fureur.

Si j'en crois mon auteur, les moyens d'y réuſſir ne ſe trouvent que dans un manuſcrit Arabe, dont la recherche m'a couté bien des ſoins. Cette Langue vous eſt connue, & je vous prie de me le traduire.

Eh, Madame, lui répondis-je, conſultez votre miroir; vous apprendrez de lui des ſecrets bien plus réels & bien plus intereſſans. Tous les hommes, dès que vous le voudrez, devien-

dront des silphes pour vous, & celui qui pourra vous plaire, en aura tous les priviléges.

Comme je parlois encore, je vis entrer un jeune homme qui me parut très-propre à lui persuader l'inutilité de ses recherches, & je la quittai très-disposée à s'en laisser convaincre.

De Paris, le 15 de Saphar, 1752.

LETTRE LX.

OSMAN au même, à Constantinople.

L'expérience ne corrige point les hommes.

TU me fais espérer, Zamar, de jouir bientôt du plaisir de te revoir. Ma disgrace nous a rendu plus chers l'un à l'autre. La générosité de ton cœur & la reconnoissance du mien, sont des sentimens qu'elle a mis au jour; ils m'en consolent.

Tu connois une partie du fruit de mes voyages. Mes remarques sur les différentes nations de l'Europe, sont entre tes mains. En réfléchissant d'après ces principes généraux, nous essayerons de nous faire un plan de morale & de conduite. Je dis, nous ef-

ſayerons ; car un des malheurs communs à tous les hommes, eſt que l'expérience d'autrui les éclaire ſans les corriger. Souvent la nôtre même nous irrite plus qu'elle ne nous inſtruit. Combien de fois accuſe-t'on le ſort des événemens, dont notre imprudence eſt coupable ? Preſtige funeſte de l'orgueil ! Il nous guide, nous aveugle, nous égare, & n'en convient jamais. Un téméraire fait à nos yeux une chute affreuſe : nous entrons dans la même carriére, ſans examiner l'écueil : nous croyons le franchir, & maîtriſer la fortune : l'audace nous expoſe, nous raſſure, & nous méne au précipice. La raiſon pleure en ſilence, l'orgueil éclate en murmure, la fortune rit & s'envole.

De Paris, le dernier de Saphar, 1752.

LETTRE LXI.

OSMAN au même, à Conſtantinople.

Caractére de la véritable reconnoiſſance & de la généroſité.

IL eſt des ames d'une trempe rare, pour leſquelles la reconnoiſſance eſt un ſentiment délicieux, & qui ſavent

annoblir un bienfait par la façon de le recevoir. Elles ne regardent l'obligation qu'il impose, que comme un lien de fleurs qui les attache sans les blesser, & s'en font une parure qui leur plait, & non pas une chaine qui leur pése; mais en général, on ne pense pas avec autant de délicatesse; la reconnoissance ne paroit souvent qu'un triste devoir, auquel on est également honteux de se soumettre ou de se soustraire, & dans l'embarras du choix que l'orgueil fait naître, il prend le parti de l'ingratitude, qui le sauve d'une sorte de dépendance dont il rougit.

Le cœur veut que ses mouvemens soient libres; ceux qu'on a le droit d'en exiger, sont précisément ceux qu'il refuse. Il faut ménager sa foiblesse, & craindre d'y développer un vice à la place d'une vertu. Le vrai moyen de ne le pas rendre ingrat, est de cacher la main qui le sert. Peu de gèns prennent un pareil soin. L'orgueil de celui qui oblige, cherche l'éclat, autant que la fierté de celui qui reçoit, l'évite. Quelle estime ne doit-on pas à quelqu'un qui fait le bien pour le bien même, & dont l'amour propre ne demande point d'hommage à celui des

autres? Je viens d'en voir ici un exemple qui me touche.

Un homme de condition, avec beaucoup de mérite & peu de fortune, avoit servi long-tems, sans obtenir de la Cour aucune recompense, malgré les actions qui parloient en sa faveur. Fatigué de ne point avancer dans le service, l'amour du repos, &, peut-être, l'ennui, le lui firent quitter. Il revint à Paris, il s'attacha particuliérement à une femme d'un âge déja fort avancé, mais dont l'esprit, les mœurs, les gouts & le caractére, convenoient à sa façon de penser. L'habitude de se voir développa l'estime qu'ils se devoient l'un à l'autre : la confiance & l'amitié vinrent à la suite. Ces momens de tranquilité, jusqu'alors les plus heureux de sa vie, furent troublés tout-à-coup par son propre frere, qui entreprit, quoique fort riche, de le déposséder d'une petite terre, dont le produit faisoit presque tout son revenu.

Près d'être la victime de l'avarice de ce frere, dont le crédit annonçoit le succès, les nuages que répand un chagrin secret, n'échapperent pas aux regards de son amie. Elle s'instruisit mistérieusement de cette affaire, & la sui-

vit si bien, qu'il la termina à son avantage, sans connoître d'abord la main qui avoit été son appui. Il la découvrit enfin; & lorsqu'il voulut parler de sa reconnoissance : Brisons-la, lui dit-elle en l'interrompant, je veux vous consulter sur autre chose. Il est tems de réparer les caprices de la fortune à votre égard : je connnois tout votre mérite, je puis, moins aveugle qu'elle, justifier aux yeux du Public, le cas que j'en fais. Je suis maîtresse de mes droits, j'ai des biens considérables, je vous les offre avec ma main. Mes agrémens ne sont plus que dans mon caractére; mais votre nom & votre courage vous ouvrent la carriére des honneurs, & ma fortune vous y soutiendra.

Tu juges bien qu'une proposition si généreuse, qui lui assuroit à la fois, la possession d'un cœur estimable & celle d'un état heureux, fut acceptée avec joie. Leur mariage ne tarda pas à se conclurre. Le jour de la noce même, lorsque tout le monde fut sorti, cette femme prenant son mari par la main: Voilà, Monsieur, lui dit-elle, l'appartement que je vous ai destiné; je me retire dans le mien, où je vous défens de me suivre : je me rens justice. Votre

ſatisfaction ſera le prix de ce que je fais pour vous, & la ſeule reconnoiſſance que j'en exige. Il reclama vainement les droits qu'il venoit d'aquerir; elle le força d'y ſouſcrire, de l'admirer, & de l'aimer encore davantage.

A Paris, le 12 de Rebiah, I. 1752.

LETTRE LXII.

OSMAN au même, à Conſtantinople.

Le prétendu Iroquois.

IL paroit ici, depuis quelque tems, un homme extraordinaire, qui me marque beaucoup d'affection, & duquel je me défie. Il ſe donne pour Iroquois: ſa façon de penſer, à quelques égards, tient aſſez en effet, de celle qu'on prête à ces peuples.

A la faveur des préjugés ſauvages qu'il affecte, il oſe dire les choſes les plus hardies contre les loix des nations civiliſées. Je préſume qu'il diſſimule ſa véritable Patrie, pour aiguiſer, ſans danger, les traits qu'il lance contr'elle, & ſe rendre fameux avec ſûreté.

Tout Paris le recherche, & s'amuſe de ſon air étranger. Il annonce un gout

si vif pour les femmes, il les caresse avec tant de feu, que je le soupçonne de mettre dans cette conduite, plus de politique que de sincérité. L'amour-propre se plait a protéger ceux qui le flattent : le vrai moyen de réussir, est d'interesser adroitement celui d'un sexe aimable, qui croit n'être que généreux, lorsqu'il est reconnoissant. On peut éclaircir ses droits aux yeux de son juge; mais il doit s'offenser, quand on essaie de le séduire.

Je ne sais si cet Iroquois aura autant de succès qu'il a de confiance & d'audace. Il se répand dans le plus grand monde, il a de l'esprit, il joue la naïveté, il prétend sortir des mains de la nature; il raméne tout aux impressions qu'il en a reçues. Il atteste qu'il les a conservé fidéles & pures; il se moque des Européens, qui, selon lui, s'en écartent.

Plusieurs Docteurs de diverses religions, tentent de l'attirer, chacun dans la sienne; mais il leur échappe avec tant d'art, il est si instruit des différentes controverses, il met tant de fiel dans sa résistance, & tant de sophismes dans ses raisonnemens, qu'il paroit être plutôt l'apôtre du déisme, que le disciple de la vérité.

Il se communique facilement, & dans les disputes de dogmes ou de morale, je m'apperçois qu'il est souvent l'aggresseur. J'ignore quel motif l'engage à divulguer hautement ses opinions. La société se passera fort bien qu'il les persuade. L'incrédulité des uns n'a pas besoin de son appui, & la soumission des autres agit du moins, au profit du bon ordre.

Quand il pourroit, sans crime, y faire des prosélites, il seroit toujours imprudent de l'entreprendre. Cet homme court après la célébrité par un chemin déja trop battu, & qui ne conduit point à la gloire.

Erostrate ne brûla qu'un temple; celui-ci voudroit les renverser tous.

De Paris, le 20 de Rhebiah, I. 1752.

LETTRE LXIII.

OSMAN au même, à Constantinople.

Sur le même sujet.

IGli, cet Iroquois dont je t'ai parlé, s'est francisé en si peu de tems, qu'il a déja la conduite d'un Financier, & le propos d'un Petit-Maître. Il me con-

toit l'autre jour, *qu'avec un ſac d'or, il poſſédoit ici la plus aimable des créatures, & n'avoit jamais gouté de plaiſirs plus purs, que ceux dont le cœur tendre & paſſionné de ſa conquête étoient la ſource.*

Comment trouves-tu qu'un Sauvage, qui réclame ſans ceſſe la loi de la nature, qui s'irrite d'en voir d'autres établies; ne ſente pas qu'il y déroge, en ſe récriant ſur la pureté des faveurs qu'il achéte? Eſt-ce que dans ſes bois les cœurs ſe marchandent? S'il y étoit né, il en trouveroit ici l'emplette bien ridicule; mais il perd de vue le perſonnage qu'il veut faire, & ne le ſoutient aſſidûment que par quelques fautes de langage. Il paroit enchanté des délices de la France, & n'e neſt pas plus indulgent pour ſes coutumes. Ses obſervations ſont autant d'épigrammes, où il entre plus de malignité que de juſteſſe.

Les François, dit-il, ſont donc mutuellement perſuadés de leur mauvaiſe foi, puiſqu'ils ne ſe prêtent rien ſans caution? Eh, mais! ce ne ſeroit pas aſſez d'être honnêtes gens, il faudroit encore qu'ils fuſſent immortels, s'ils ne conſtatoient pas leurs engagemens par des témoins ou des écrits.

Tu t'impatientes, peut-être, mon

cher Zamar, de ce que je t'occupe d'un inconnu qu'on feroit bien d'oublier promptement, mais il vient de rallumer mon dépit. Je ne fais s'il a lu dans un petit Roman de V***... l'art d'associer les personnes qu'on rassemble.

Il m'invita avant-hier à dîner chez lui; j'y trouvai un François, un Anglois & un Juif. Son but étoit de nous mettre aux prises sur nos diverses religions; car Igli n'a point d'autre objet que de les combattre également, & semble ne courir le monde que pour le troubler.

Il ne fit servir que des mêts & des liqueurs défendues. Nous jeûnames presque tous par différens scrupules qui produisirent le même effet. Je fus fort mauvais gré à l'Auteur de Zadig, d'avoir innocemment fourni cette idée, & je ne jugeai pas que l'exacte imitation rendît la plaisanterie meilleure.

Il parle beaucoup de l'accès qu'il a chez les Ministres; mais au détail qu'il fait de ce qui se passe aux audiences, je conjecture qu'il n'a pas bien saisi les intrigues ni le ton de la Cour, & qu'il n'en a vu, tout au plus, que le spectacle.

Igli n'est pas sur cet article, le seul Iroquois qui soit à Paris.

A Paris, le premier de Rhebiah, II. 1752.

LETTRE LXIV.

OSMAN au même, à Conſtantinople.

Inſuffiſance de la Loi naturelle.

JE vais ceſſer de voir Igli. Son commerce paroit d'abord amuſant; mais il abuſe trop à la fin, des priviléges d'un Sauvage. On ne peut avoir de converſation avec lui, ſans l'entendre blaſphêmer contre tous les Prophétes. La loi naturelle, ſelon lui, eſt inaltérable, univerſelle & ſuffiſante pour régler la conduite [illegible] hommes. Eſt-ce que les paſſions n'effacent point les traits de la loi naturelle? Sont-ils même gravés d'un caractére uniforme? D'où vient que parmi les peuples qui n'en connoiſſent point d'autre, on voit des uſages ſi contradictoires? Eſt-ce la loi naturelle qui fait dévorer aux uns les cadavres de leurs proches, & aux autres leurs priſonniers vivans? Eſt-ce la loi naturelle qui dans un pays inſpire la joie aux obſéques d'un époux chéri, & dans un autre fait répandre des pleurs à la même cérémonie? Eſt-ce la loi naturelle qui ſuggére aux pe-

res & aux meres d'Afrique de vendre, sans regret, leurs enfans, lorsqu'en Europe ils sont si chers à leur famille?

Si la loi naturelle varie, elle n'annonce pas la volonté de l'Etre suprême, qui doit être immuable; si elle s'altére, il y faut remédier par des loix positives, & dans l'un ou l'autre cas, elle est insuffisante pour la police de l'univers.

Quel est le législateur, s'écrie l'Iroquois, *qui a su corriger un seul vice? Les grands Egyptiens, les grands Athéniens, les grands Romains, les grands Chrétiens, n'ont pas l'obligation à leurs loix positives, de* [illegible] *avoir rendu meilleurs:* d'accord; mais elles ont rendu moins méchans les vicieux Athéniens, les vicieux Romains, les vicieux Chrétiens, & malheureusement le nombre de ceux-ci est le plus considérable.

Si elles ne déracinent pas la corruption, elles en arrêtent les effets. Réduire les hommes à l'indépendance des animaux, c'est les abandonner à l'empire des passions, plus absolu que la loi naturelle, & plus avilissant que la servitude.

Si tous les hommes étoient bons, ils n'auroient besoin d'aucune loi; mais

il eſt néceſſaire que la crainte de la peine réprime ceux que l'amour de la vertu ne dirige pas.

Le Dieu d'Igli n'eſt qu'une puiſſance deſœuvrée, qui forme des créatures ſans deſſein, & ne ſe mêle plus de ce qui leur arrive. S'il n'a rien défendu, ni rien ordonné, il ne doit donc ni punition, ni recompenſe : delà le bien & le mal ſont ici-bas des êtres de raiſon. Il eſt égal de contrarier ou de ſervir ſes vues, en troublant ou en conſervant le bon ordre. Je ne vois pas ce que notre orgueil, notre interêt & notre ſûreté trouvent d'avantageux à cet affreux principe.

Ce n'eſt point par ignorance qu'Igli l'admet. Il a lu l'Alcoran, les livres des Juifs & des Chrétiens; il ſait pluſieurs Langues; il a appris la Philoſophie, la Géométrie, la Logique; ainſi ſon obſtination eſt un choix libre.

Je ſouhaite que Mahomet l'éclaire; mais je ſuis indigné qu'il tente à découvert, d'aſſocier tout le monde à ſa révolte. Que tu es fou, dit-il indécemment, de croire à ton Chriſt, toi à ton Moïſe, toi à ton Mahomet! Il jette des ridicules ſur les choſes les plus ſacrées, il gliſſe ſur les argumens victorieux, il

objecte des plaisanteries aux raisons; on l'écoute, on rit.

S'il disoit à Paris, haïssez votre Roi; à Constantinople, forcez le Serrail de Mahmouth; dans une Sinagogue, renoncez au commerce, les François, les Turcs & les Juifs ne riroient pas.

A Paris, le 23 de Rhebiah, II. 1752.

LETTRE LXV.

RICCI à OSMAN, à Paris.

Suite de la réfutation des opinions de l'Iroquois.

CE certain Igli, qui parut à Paris quelque tems avant mon départ, & que je ne fis, pour ainsi dire, qu'entrevoir, m'a rejoint ici; il y attend comme moi, le moment de partir. Il est venu m'apprendre de tes nouvelles; l'agrément de pouvoir parler de toi, m'a fait lier commerce avec lui. Il se plaint d'avoir été mis à la Bastille, pour s'être ouvert avec trop de franchise sur des matiéres théologiques. Je crois qu'il se trompe. Si la police a pris connoissance de ses sentimens & du scandale de ses propos, c'est aux petites-maisons

maiſons qu'elle aura marqué ſon ſéjour & ſon auditoire.

Je doute, en général, de toutes les avantures qu'il ſe prête. Il raconte qu'une fille qu'il aimoit à Paris, l'a fait ſaiſir par de jeunes gens, pour l'expoſer nud, & le corps peint de diverſes couleurs, aux regards de la multitude; qu'en cet état on l'obligeoit à repéter les danſes & les attitudes de ſon Pays; que les femmes venoient contempler ſa bonne mine, & paroiſſoient attentives à l'émotion que lui cauſoient leurs charmes. Cette hiſtoire n'eſt pas vraiſemblable. Les ſpectacles indécens ne ſont point ſoufferts en France. D'ailleurs il place cette violence long-tems après ſon arrivée. Il étoit déja répandu dans le monde, il auroit été reconnu & reclamé, d'autant mieux, que ſachant la Langue Françoiſe, il auroit inſtruit le Public & les Magiſtrats de cette vexation.

Ce n'eſt qu'une mauvaiſe plaiſanterie qu'il veut amener ſur le compte des femmes. Eh! ne voient-elles pas leur pouvoir dans tous les yeux? Je ne les crois pas tentées de mettre la parure Iroquoiſe à la mode. La pudeur ne fait point de larcin à l'amour-propre;

souvent elle le favorise, & le plaisir même veut trouver un voile à déchirer. Je ne ferois que rire des déclamations d'Igli, si elles n'avoient pas d'objet plus important; mais son impiété me blesse.

Nous avons eu quelques disputes à cet égard. A l'en croire, les Iroquois possédent exclusivement, la sagesse & le bonheur. Le grand esprit ne leur dicte ses volontés que par la voix de la nature. S'abandonner aux panchans qu'elle donne, est le seul hommage qu'ils rendent au Créateur, & le seul qu'ils lui croient dû. A quoi bon, s'écrie-t'il, se laisser maîtriser par un culte, par des loix civiles, par des préceptes de morale? *Pourquoi les nations policées accusent-elles la nature de mille crimes qu'elle n'a jamais fait? Leurs déclamateurs anciens & modernes, reprennent les mêmes choses depuis dix-sept siécles; mais la nature est incorrigible, parce qu'il n'est rien en elle à corriger.*

Quelle erreur funeste & séditieuse osez-vous répandre, m'écriai-je à mon tour? Vous éprouvez à toute heure la fausseté de ce sistême. Les hommes ne se ressemblent point: les uns naissent humains, & les autres cruels. Arrê-

tons-nous seulement à ce contraste, il suffit pour faire rejetter la voix de la nature; car elle crie donc à celui-ci: Aimez vos semblables, & à celui-là, égorgez-les : or, un oracle qui se contredit, ne mérite plus de confiance, & ne doit pas régler la conduite. On n'a donc point eu tort d'établir des loix qui obligeassent les hommes à vivre entre eux comme s'ils s'aimoient, puisque la nature, en leur imposant la nécessité de vivre ensemble, y formoit elle-même des obstacles.

Si un Antropophage dévoroit à vos yeux votre chere Glé, & qu'un Musulman arrachât votre cher fils des griffes d'un tigre, dites-moi si vous ne sentiriez pas un mouvement d'horreur pour l'un, & un mouvement de reconnoissance pour l'autre? J'en conviens, me répondit-il. Eh bien, continuai-je, parmi les nations civilisées, l'action de l'Antropophage seroit appellée crime, & celle du Musulman se nommeroit vertu. Votre cœur vous prouve que ces distinctions ne sont pas chimériques. Votre interêt est celui de tous. Cet interêt exige qu'on les admette. Les loix qui les constatent, sont donc plus sages que la nature, qui souvent

les méconnoit, les confond, ou les brave.

Si l'Antropophage craignoit l'Enfer & l'échaffaut, il ne dévoreroit pas votre femme; si le Musulman n'espéroit pas le Paradis & votre estime, il laisseroit, peut-être, périr votre fils.

Mais, lui demandai-je encore, remercieriez-vous l'Antropophage, & fériez-vous des efforts pour immoler le Musulman? Point du tout, repliqua-t'il, cela ne seroit pas juste. Vous avouez donc, continuai-je, que la justice existe? Allez plus loin, avouez de bonne foi, que ce cri intérieur ne vient pas d'une impression des sens; que c'est l'ame qui le jette; que votre ame sent qu'elle est émanée d'une puissance supérieure à la nature, & que la nature, par elle-même, est inintelligente, défectueuse & bizarre dans ses opérations; que la religion & la morale servent à la corriger, à mesure qu'elle s'écarte du bien; que cette notion du bien est en nous, l'ouvrage de l'Etre suprême; qu'il est insensé de soutenir une opinion différente; que tous les hommes vertueux doivent abhorrer vos maximes; qu'elles tendent, au moins, à faire secouer aux foibles, ainsi qu'aux méchans, le

joug de la raiſon, de la crainte & de la honte, qui les retient dans le devoir.

Nous nous ſéparames avec une ſorte d'aigreur que je ne me reproche pas.

A Marſeille, le 5 de Giommada, II. 1752.

LETTRE LXVI.

OSMAN à ZAMAR, à Conſtantinople.

Avec quelle fermeté on doit défendre un ami malheureux.

SI votre ami étoit accuſé d'une action deshonorante, diſoit derniérement quelqu'un; ſi toutes les circonſtances & les preuves étoient contre lui; que vous ſeul fuſſiez phiſiquement certain de ſon innocence; mais que cette certitude ne pût ramener perſonne en ſa faveur, & qu'il reſtât proſcrit dans l'opinion publique, quel parti prendriez-vous? renonceriez-vous à le voir, pour ne pas vous aſſocier à ſa diſgrace, ou braveriez-vous les cris de la calomnie dont il ſeroit la victime, au riſque d'obſcurcir votre réputation par l'ombre de la ſienne? Tout le monde convint que la ſituation étoit embarraſſante. Les uns ſoutenoient qu'il étoit

indispensable de renoncer à son ami, les autres cherchoient des temperamens. On imagina mille expédiens pour concilier les devoirs de l'amitié avec le respect humain & ses propres interêts.

Lorsqu'on me demanda mon avis, pour toute réponse je tirai de ma poche ta dernière lettre, où tu me donnes des assurances & des marques nouvelles de ton amitié, en m'apprenant que par tes soins, le coupable qui m'a exposé à subir la peine qui lui étoit dûe, est enfin découvert, convaincu & puni du crime dont on osa me soupçonner. Lorsque mon malheur, le hazard & mes ennemis, assemblerent contre moi des présomptions si fortes, que la fuite seule déroba ma tête à la rigueur des loix, ton zèle éclairé, actif & constant, fut l'unique appui de mon innocence. Ce trait de ta part, décida la question.

Il me semble que je m'aggrandis moi-même, quand j'immortalise ton nom par l'hommage que je rens à tes vertus, jusques chez des peuples si éloignés de nos climats, de nos principes & de nos sentimens.

Je pense, comme toi, que la justice

& l'amitié ſont les premiéres loix qu'il faut ſuivre; leurs droits ſur notre cœur, ſont les plus ſacrés. Dans toutes les occaſions on doit un témoignage éclatant à la vérité: dans celle-ci, il peut devenir utile, il eſt au moins conſolant. Le refroidiſſement d'un ami eſtimable, en pareil cas, prête des armes à la calomnie, & devient pour elle une autorité. Celui qu'elle accable, n'a qu'un malheur de plus, & pas une vertu de moins.

De Paris, le premier de Regeb, 1752.

FIN.

TABLE

Des Lettres, & de leur contenu.

Fin de la Table.

56
65
194

—

65
84



